GEO HISTOIRE
N°41 – OCTOBRE-NOVEMBRE 2018

INÉDIT
DES IMAGES
DU NOUVEL ALBUM
«UN COW-BOY
À PARIS»

LUCKY LUKE ET LA CONQUÊTE DE L'OUEST

L'ÉPOPÉE
DU FAR WEST VUE
À TRAVERS LES
AVENTURES
DU CÉLÈBRE COW-BOY

LA RÉALITÉ HISTORIQUE DERRIÈRE LE MYTHE

ACTUALITÉS CULTURE : VENISE, L'EXPO PHARE DU GRAND PALAIS DÉCRYPTÉE

ÉDITO

Paolo Verzone / Agence VU

LUCKY LUKE, NOTRE ÉCLAIREUR

Que Lucky Luke débarque à Paris à l'occasion de son quatre-vingtième album ne pouvait nous faire plus plaisir. Traverser l'Atlantique, protéger le sculpteur Auguste Bartholdi, rencontrer de vrais personnages, Victor Hugo, Claude Monet, mais aussi Verlaine et Rimbaud, sosie de Billy the Kid, quel bonheur ! On verra aussi notre héros sillonner la Normandie, transiter par la gare Saint-Lazare, admirer l'Arc de triomphe, enfin s'étonner de nos baignoires (!) et des rues pavées sur lesquelles Jolly Jumper se coince les sabots. Et tout ça pour sauver des mains d'un entrepreneur, Abraham Locker, le symbole de la liberté et de la concorde entre les peuples : une statue géante qui illuminera de son flambeau la baie de New York. Il fallait donc au moins un cow-boy de la trempe de Lucky Luke pour contrecarrer les projets de ce malfaisant préférant voir s'ériger sur l'îlot de Manhattan… un pénitencier de haute sécurité. Une mission évidemment menée à bon port…

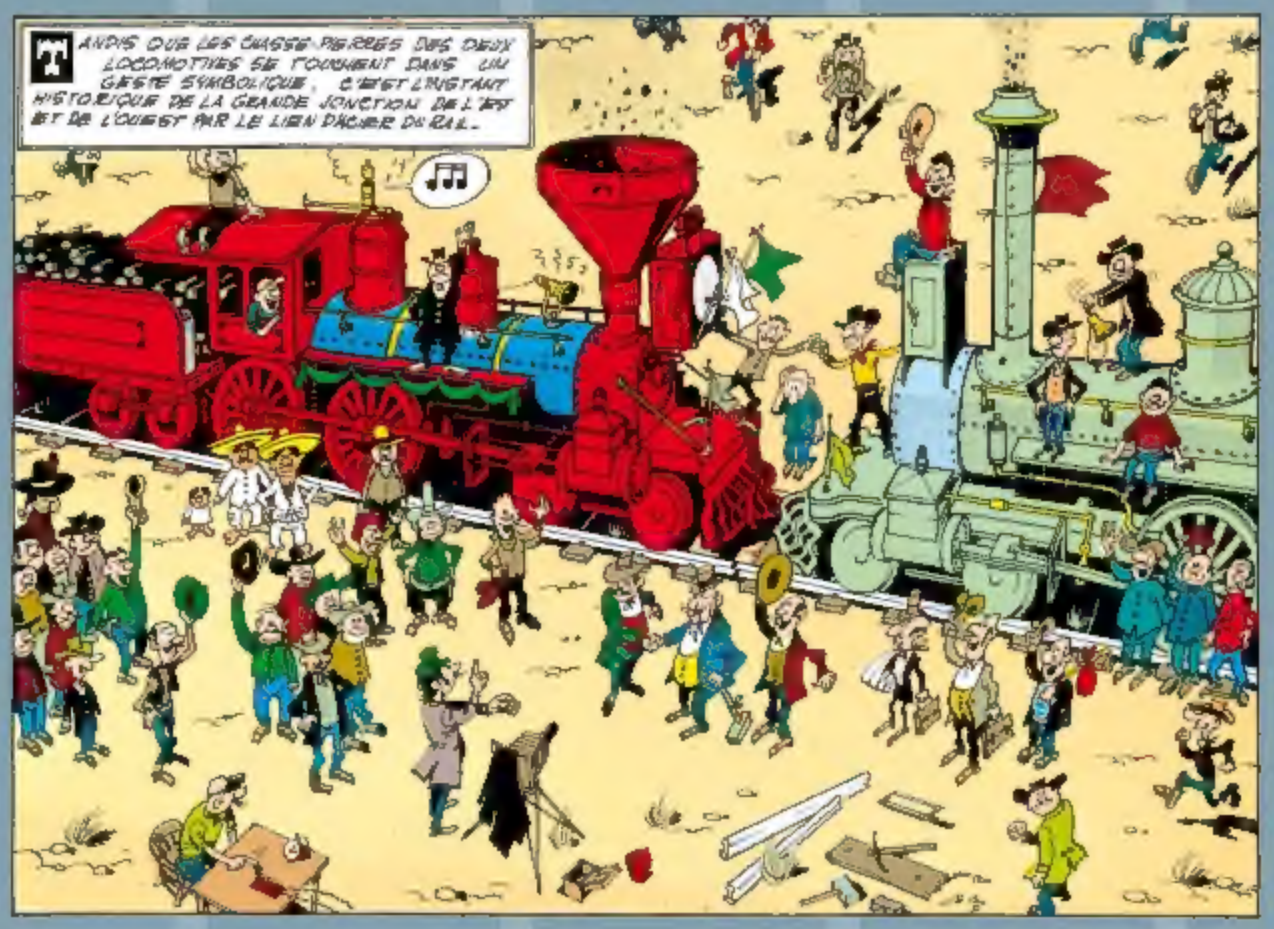
Si, de 1930 jusqu'à l'orée des années 1970, les films d'Hollywood ont édulcoré la réalité implacable du Far West (voir nos sujets sur les chercheurs d'or, p. 38, ou les Dalton, p. 72), ils auront fasciné des créateurs comme Morris qui, avec jubilation, à partir d'une base plus ou moins documentée, poussèrent le mythe jusqu'à la parodie. A son tour, cet album, *Un Cow-Boy à Paris*, signé Achdé et Jul, offre ce dosage épatant entre véracité historique et romanesque débridé. Il pourrait d'ailleurs faire pendant à un précédent opus, *Le Pied-Tendre*, scénario de Goscinny, publié il y a juste cinquante ans… Rappelez-vous : cet aristocrate anglais, Waldo Badmington, chapeau claque et costume canari, descendu en plein Far West pour recevoir son héritage. Boxeur stylé, cavalier émérite, doué d'un flegme à toute épreuve, le dandy montrera vite l'étendue de ses talents, bien décidé à garder ses terres américaines. Mieux ! Assisté par Lucky Luke, il amadoue les tribus, se joue des juges véreux, puis improvise dans son ranch une réplique de son manoir médiéval – portraits d'ancêtres, candélabres, argenterie. Un télescopage désopilant ! Après cette vieille Europe remise en scène au cœur des Grandes Plaines, voici donc, aujourd'hui, notre cow-boy dans le Paris d'Haussmann, entre danseuses de cabaret et fiacres vernissés, *bodyguard* de la grande dame de fer. Pour aboutir, au fond, à la même morale : si l'anglais Badmington finit par se convertir aux usages de son nouveau pays, coiffé d'un Stetson, armé d'un Colt à six coups, notre garçon, lui, devenu amateur de grenouilles et d'escargots, récitera des vers de Victor Hugo. La fiction a rejoint l'Histoire, et le Vieux et le Nouveau Monde s'éclairent. Tant mieux ! ■

Dans le dernier album, *Un Cow-Boy à Paris* (2018), Lucky Luke va escorter jusqu'en Amérique la célèbre statue.

JEAN-LUC COATALEM,
RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

SOMMAIRE

6


JADIS QUE LES CHASSE-PIERRES DES DEUX LOCOMOTIVES SE TOUCHENT DANS UN GESTE SYMBOLIQUE, C'EST L'INSTANT HISTORIQUE DE LA GRANDE JONCTION DE L'EST ET DE L'OUEST PAR LE LIEN D'ACIER DU RAIL.

28

6 PANORAMA
Sous le ciel de l'Ouest sauvage
Bandits, cow-boys, aventuriers de tout poil... Le Far West a laissé nombre d'archétypes qui ont inspiré Morris et Goscinny.

24 LE FRONT PIONNIER
Un siècle de conquêtes
Des premières colonies aux derniers territoires annexés, la carte de la construction de la grande Amérique depuis 1776.

26 CHRONOLOGIE (1803-1890)
Il était là !
Notre cow-boy a été le témoin des événements marquants de la conquête de l'Ouest.

28 L'EXPLOIT
Le «cheval de fer» à l'assaut des prairies
En 1863 démarre la construction d'une voie ferroviaire transcontinentale, reliant la côte Pacifique à celle de l'Atlantique. Six ans de travaux titanesques...

36 FOCUS
La chevauchée du Pony Express
Relier l'est à l'ouest du pays en dix jours ? C'est le pari fou des cavaliers postaux lancés dans les plaines.

38 LA RUÉE VERS L'OR
La Californie saisie par la fièvre des pépites
En 1848, la découverte de quelques grammes d'or dans une rivière provoque une frénésie sans précédent. L'occasion pour Lucky Luke de jouer du colt.

44 LA COURSE FOLLE
Pour une poignée d'hectares
1889 : des centaines de milliers de colons européens se partagent les territoires indiens au cours d'une furieuse cavalcade dans l'Oklahoma.

48 LES ÉMIGRANTS
Minorités : le mirage de l'Ouest
Pour les peuples du monde, le Far West fit figure de terre promise. Mais la réalité est plus complexe.

58 FOCUS
Joshua Norton : il se prenait pour un empereur !
Autoproclamé Norton Ier en 1859, cet immigré londonien défraya la chronique de San Francisco durant vingt et un ans.

60 LES BONS ET LES MÉCHANTS
Hommes de loi contre hors-la-loi
La saga Lucky Luke n'est pas avare de justiciers et de bandits ayant réellement existé. Et qui ont forgé la légende de l'Ouest américain.

72 LE GANG
Les Dalton : le crime dans le sang
De 1890 à 1892, ils semèrent la terreur de l'Oklahoma jusqu'au

Depuis 1955, chaque aventure de Lucky Luke se clôt par le cow-boy s'éloignant vers le soleil couchant.

Page de gauche : Library of Congress. Page de droite : Bettmann Archives/Getty Images.

Nouveau-Mexique. Bien loin des personnages de la BD, maladroits et désopilants...

80 FOCUS
Gagner quelques dollars de plus
Inventée par un émigrant allemand, à la fin du XIXe siècle, une machine à sous, placée dans les saloons, bouleversa l'industrie du jeu.

82 LES TRIBUS
Sur les terres indiennes
Le photographe Edward Sheriff Curtis mit en scène les Amérindiens au cœur de leurs territoires. Un esthétisme appuyé qui cache mal une réalité tragique.

94 LE MYTHE
Buffalo Bill, le big bluff ?
William Frederick Cody, dit Buffalo Bill (1846-1917), a célébré dans ses shows la nostalgie du Far West. Jusqu'à le dénaturer...

98 **Idées reçues sur le Far West**
Retour sur neuf clichés toujours ancrés dans l'imaginaire collectif. Souvent à tort.

CAHIER SPÉCIAL BD

102 **Morris, le rêve américain**
Maurice De Bevere s'est presque exclusivement consacré à une seule œuvre. Itinéraire d'un génie du neuvième art.

110 **Un entretien avec les auteurs d'aujourd'hui : Achdé et Jul**
Le tandem revient pour leur album, *Un Cow-Boy à Paris*, où l'on voit Lucky Luke quitter pour la première fois le continent américain.

116 **Sur les traces de «Un Cow-Boy à Paris»**
Zoom sur le nouvel album, dans lequel le cavalier solitaire et son fidèle Jolly Jumper posent le pied et (le sabot !) dans la Ville lumière. Pour un savoureux choc des cultures.

L'ACTU DE L'HISTOIRE

120 EXPOSITION
Ces Vénitiens qui ont ébloui l'Europe
Au Grand Palais, à Paris, tout le faste de la Sérénissime au XVIIIe siècle.

132 À LIRE, À VOIR
Une exposition sur l'amour, une BD sur Churchill, un journal de bord dans les mers australes...

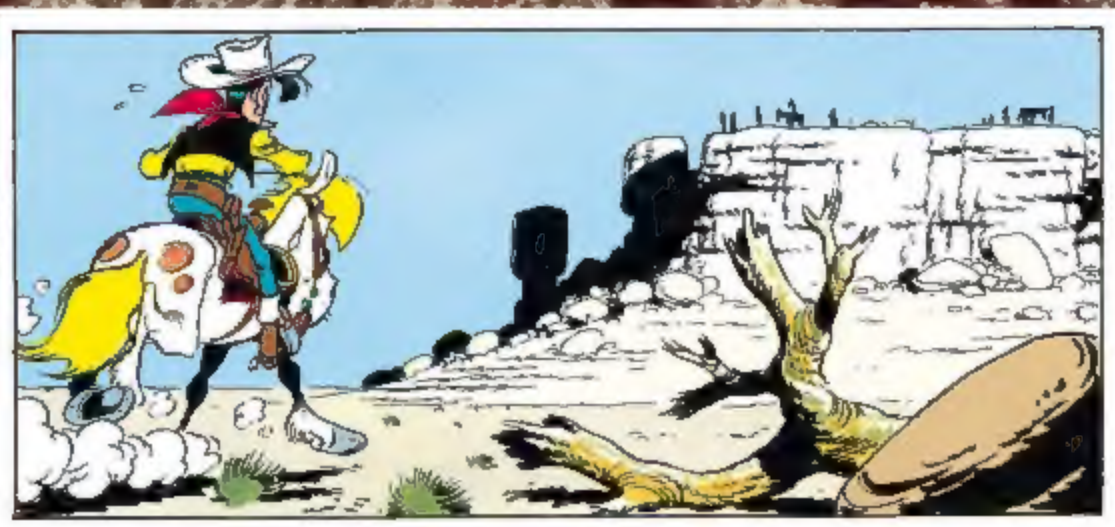
Crédits de couverture : Martina Birnbaum/EyeEm/Getty Images ; Lucky Comics.
Crédit de toutes les images et dessins de *Lucky Luke* : ©Lucky Comics
Remerciements à Mediatoon.

Abonnement : Un encart «Tout en un» posé sur la 4e de couverture, 3 cartes jetées, une «lettre conversion ADI», une lettre pour les abonnés.

PEFC
PEFC/04-31-1033

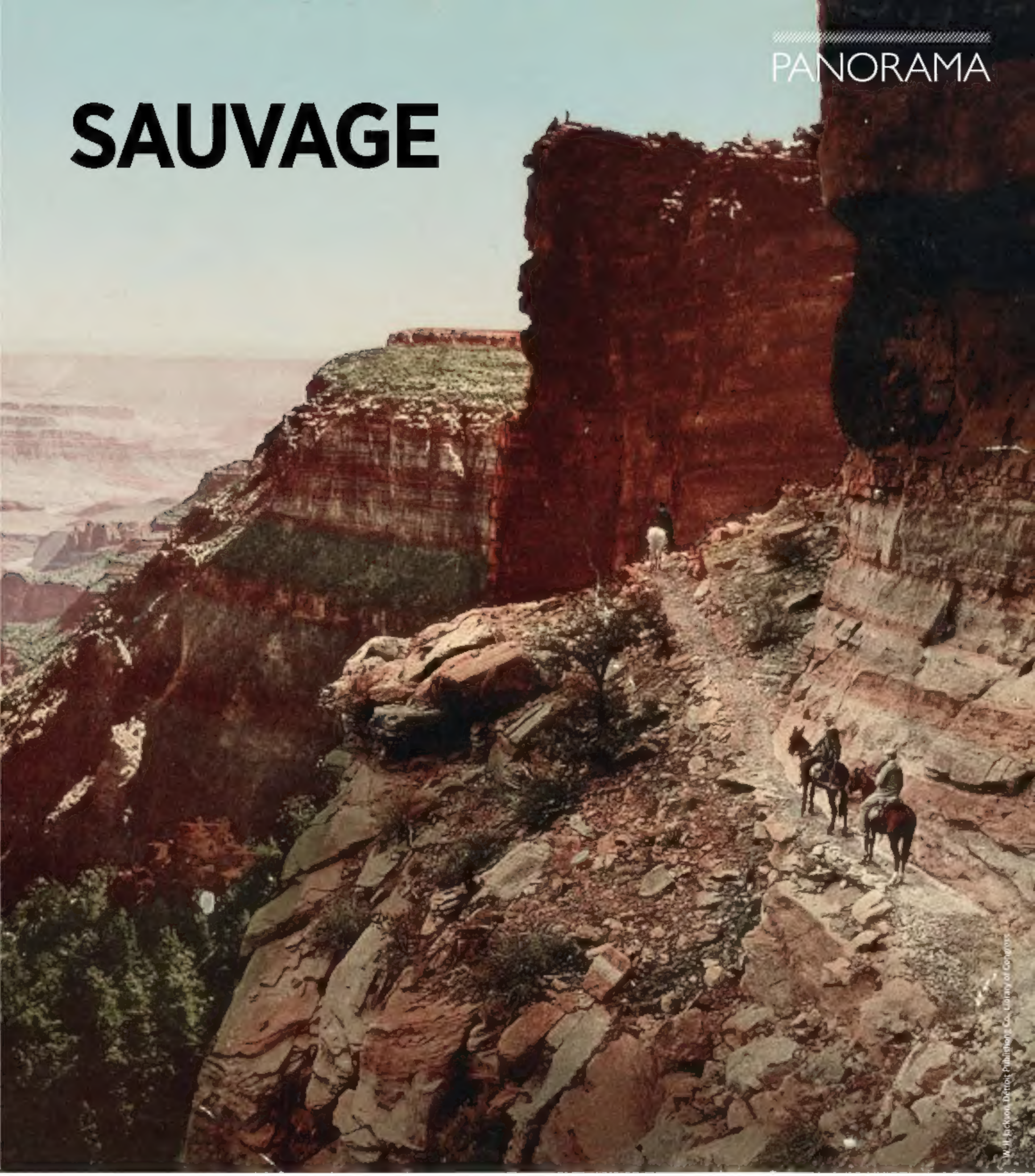
SOUS LE CIEL DE **L'OUEST**

Bandits, cow-boys, aventuriers de tout poil... Entre canyons vertigineux et saloons malfamés, le Far West a laissé nombre d'archétypes qui ont inspiré le créateur de Lucky Luke. Analyse.

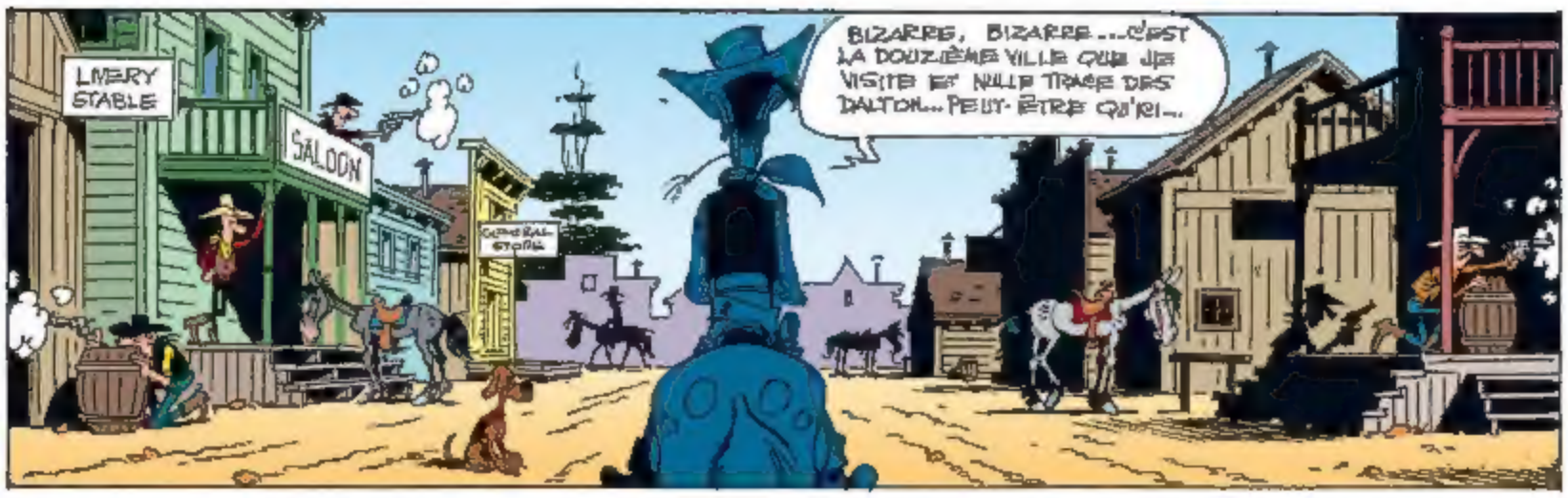


Dans ***Canyon Apache*** (1971), Lucky Luke tente de réconcilier des Indiens avec la cavalerie. C'est dans ce fameux album que Morris a dessiné ses plus beaux paysages.

SAUVAGE



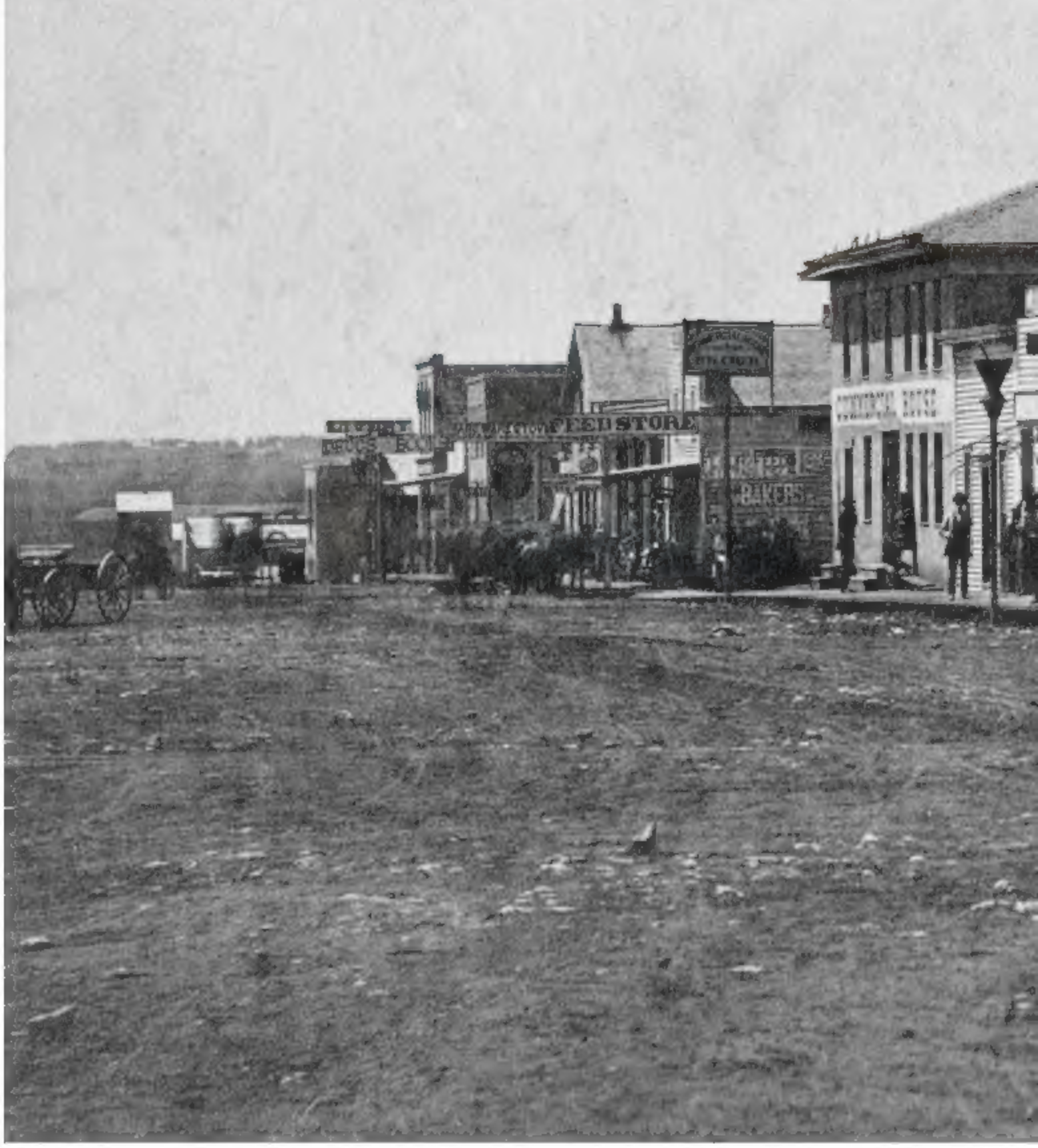
TERRE INCONNUE La plupart des Américains découvrirent les paysages du Grand Canyon (Arizona) à travers les photographies de William Henry Jackson (1834-1902), comme cette image réalisée en 1898. Au XIXe siècle, la région restait largement inexplorée.



Dans *Le Prophète* (2000), l'un des derniers albums qu'il a dessinés, Morris reste fidèle à son univers et à la sacro-sainte ville du grand Ouest balayée par les vents, que seule réveille la détonation des colts.

LA VILLE

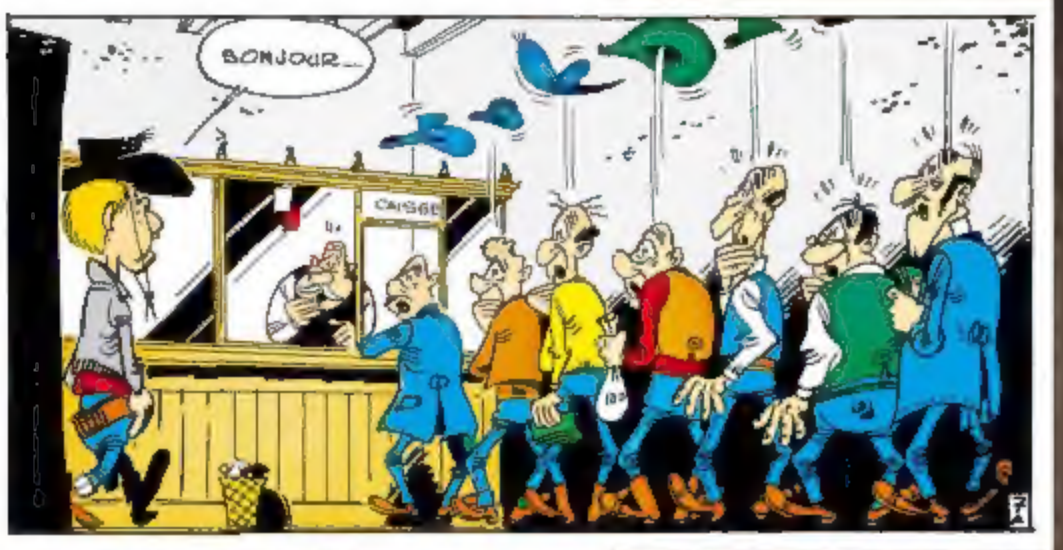
Des bâtisses construites en quelques jours, un saloon, trois ou quatre magasins... Cette ville des Grandes Plaines ressemble à des milliers d'autres, toutes apparues après l'Homestead Act voté en 1862, qui facilita l'octroi de titres de propriété aux fermiers et contribua à relancer la conquête de l'Ouest. A l'annonce d'un tracé de chemin de fer et de l'attribution de titres, des spéculateurs fonciers édifiaient à la hâte ces «villes du bétail» (*cattle towns*) afin d'y proposer tous les services nécessaires aux éleveurs. Il faudra souvent attendre le tournant du siècle pour que la loi et l'ordre y soient respectés.



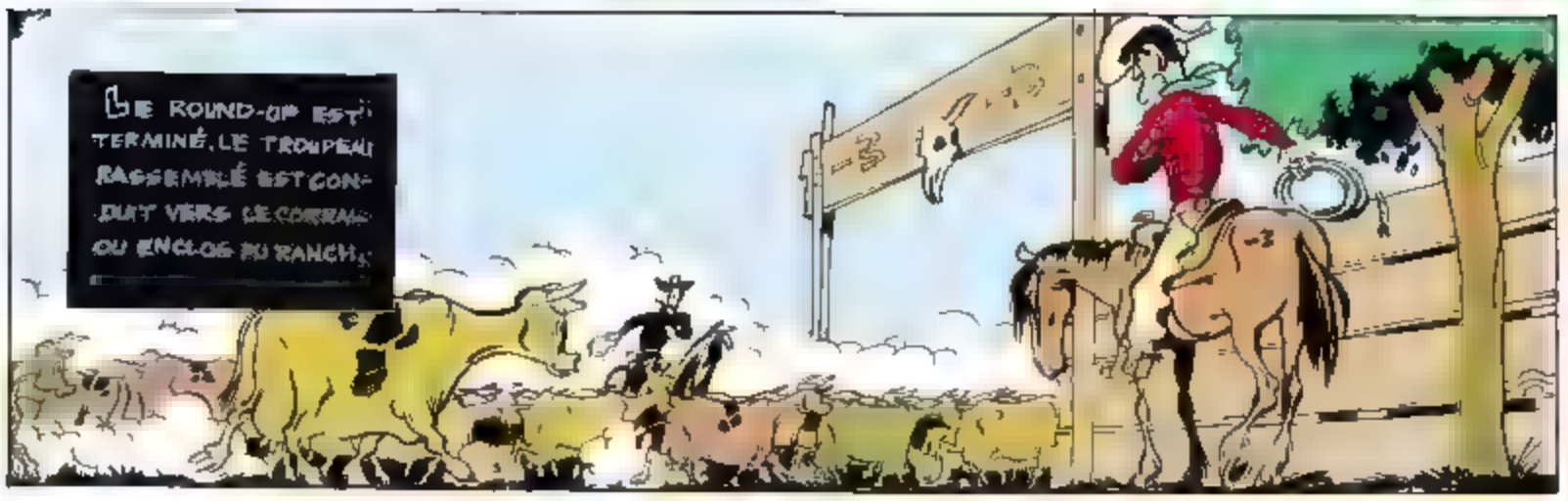
The N-Y Historical Society/Getty Images

Face à la recrudescence des *outlaws* (hors-la-loi), des établissements de prêts et de dépôts apparurent dans les villes du Grand Ouest afin que les gens honnêtes puissent y placer leur argent en confiance. La conquête de l'Etat de droit passa aussi par la sécurité bancaire... A partir du National Bank Act de 1863, des «banques nationales», comme celle de la photo ci-contre, bénéficièrent de la garantie du Bureau de contrôle de la monnaie. La loi définissait aussi le niveau minimal de capital que devaient détenir les banques et la façon dont elles géraient leurs opérations de crédit.

LA BANQUE



Dans ***Billy The Kid*** (1962), le morveux le plus célèbre de l'Ouest n'a même pas besoin de sortir son pistolet pour dévaliser une banque... Un des grands chefs-d'œuvres de la collaboration Morris-Goscinny.



Neuvième histoire de Lucky Luke publiée dans l'hebdomadaire Spirou en 1958, *Jours de Round Up* est aussi l'un des plus beaux albums. *Sous le ciel de l'Ouest*, Morris commence à affiner sa « patte » qui deviendra inimitable.

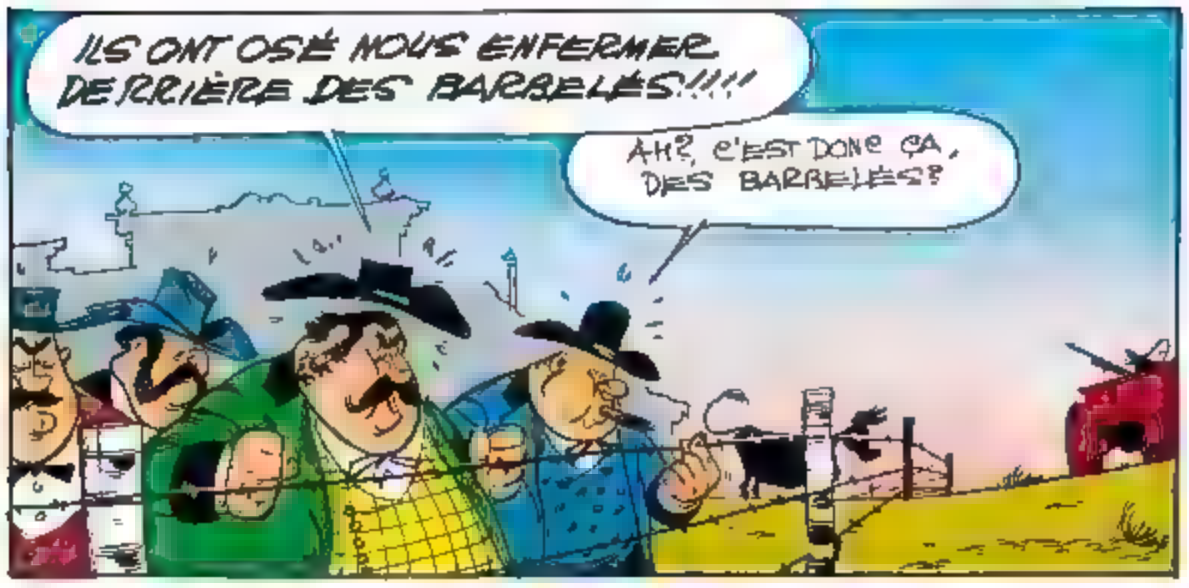
LE RANCH

Le long de la Cimarron River (Colorado), en 1898, des centaines de bovins, surveillés par des cow-boys, paissent ici, près d'un ranch. Les bisons sauvages ne sont plus, alors, qu'un lointain souvenir. Ce sont les Espagnols qui, au XVII[e] siècle, ont introduit en Amérique du Nord l'élevage en ranch des vaches Longhorn (reconnaissables à leurs longues cornes), progressivement remplacées au XIX[e] siècle par les races Angus et Hereford. Ce commerce était particulièrement florissant : John W. Iliff (1831-1878), surnommé « le roi du bétail des plaines », fit fortune en créant le plus grand ranch du Colorado, qui comprenait plus de 35 000 bovins.

LE RODÉO

Sous l'œil des amateurs, ce cow-boy tente de maîtriser un *bronco*, «un cheval indompté», lors d'un spectacle de rodéo (vers 1910). Ces manifestations n'ont pas toujours attiré les foules. Au début du XIXe siècle, il s'agissait avant tout de compétitions informelles dans les ranchs de l'ouest des États-Unis et du nord du Mexique, pour tester les aptitudes et l'agilité des cow-boys et *voqueros*. Il faudra attendre 1872 pour que la première compétition officielle soit organisée à Cheyenne, dans le Wyoming.

A Navajo City, le cow-boy solitaire affronte ses concurrents lors d'une grande compétition. Ce dessin de couverture de l'album ***Rodeo*** (1951) montre un Lucky Luke aux traits fins et réalistes, loin de l'aspect «cartoon» de ses premières aventures



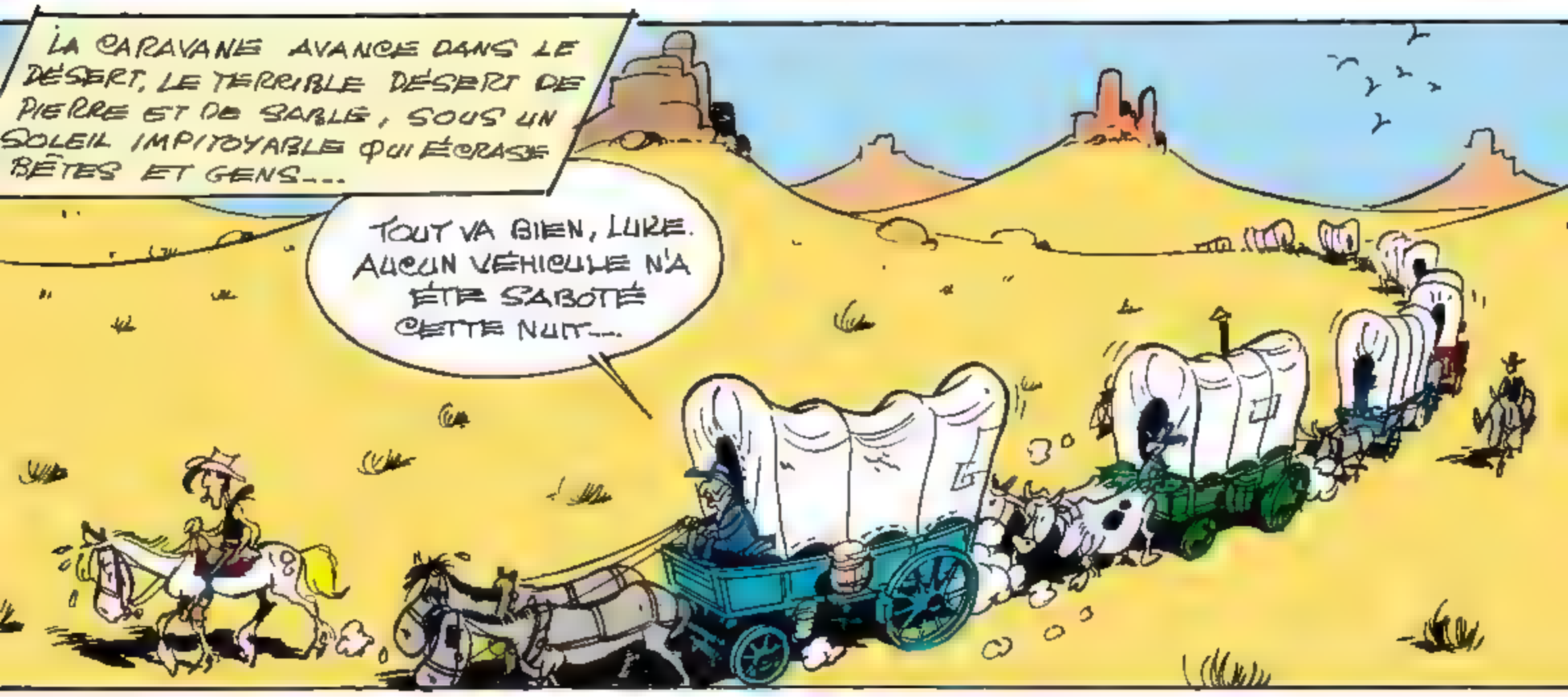
Dans *Des Barbelés sur la prairie* [illegible] vol[illegible]x de [illegible] Cass Casey [illegible] guerre [illegible] [illegible] [illegible]

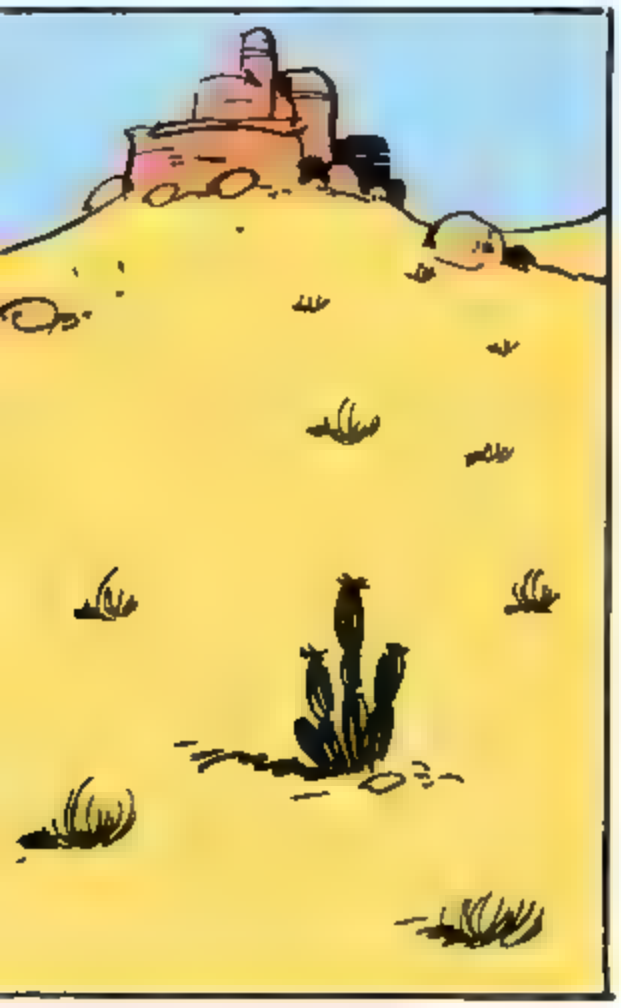
LES BARBELÉS

Ces quatre hommes cisaillent des barbelés près d'une ferme du Nebraska lors de la *range war* (la «guerre des frontières»), en 1884. Huit ans plus tôt, l'entrepreneur John Warne Gates avait en effet bouleversé le monde de l'élevage en démontrant comment le bétail pouvait être retenu par ce nouveau type de clôture infranchissable. Bientôt, les fermiers délimitèrent leur territoire en installant du fil barbelé, déclenchant la fureur des propriétaires de ranchs qui, jusqu'ici, laissaient paître leurs vaches en liberté. Durant dix ans, vendettas et représailles firent des centaines de morts. L'Etat fédéral dut intervenir en mettant en place un système d'amendes et de peines pour les coupeurs de fils.

LA CARAVANE

A bord de leurs chariots à bâche, ces pionniers prennent la route de l'Ouest pour y fonder une nouvelle colonie, à la fin du XIXe siècle. Afin de pouvoir s'assister mutuellement en cas d'attaque de hors-la-loi ou d'Indiens, les trajets s'effectuaient en «caravane» (*wagon trail*), au départ d'Independence (Missouri), porte d'entrée vers l'Ouest sauvage. A leur tête, un *wagon master* chargé d'assurer l'organisation et la sécurité. A raison de 16 kilomètres en moyenne par jour, le voyage à travers les Etats-Unis était long et pénible : pour atteindre la Californie ou l'Oregon, il fallait compter cinq, voire six mois.

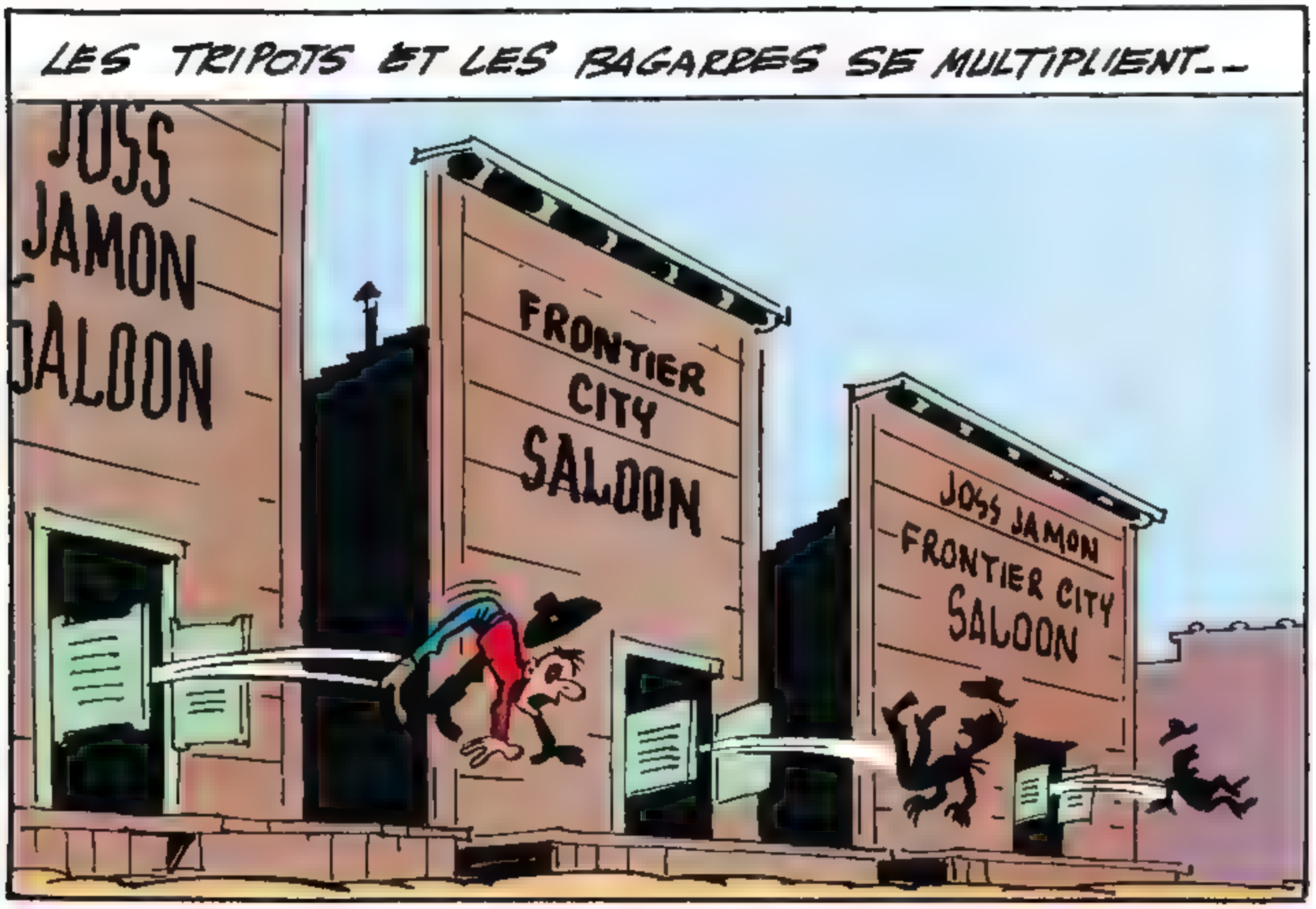

LA CARAVANE AVANCE DANS LE DÉSERT, LE TERRIBLE DÉSERT DE PIERRE ET DE SABLE, SOUS UN SOLEIL IMPITOYABLE QUI ÉCRASE BÊTES ET GENS...
TOUT VA BIEN, LUKE. AUCUN VÉHICULE N'A ÉTÉ SABOTÉ CETTE NUIT...



Dans *La Caravane* (1964), Lucky Luke est chargé de mener un convo de la ville fictive de Nothing Gulch à la Californie. Un coiffeur français une maîtresse d'école, un inventeur fantasque et un charretier qui jure comme un charretier : la bum est truffé de personnages savoureux

LE SALOON

Ce saloon, photographié en 1895, a l'air aussi rudimentaire que ses clients semblent patibulaires. L'évocation de ces établissements, où l'on sert bière et whisky, est indissociable de la mythologie de l'Ouest sauvage, même si le western et la BD ont souvent pris quelques libertés avec la réalité : ces baraques sommaires disposaient très rarement d'une porte à double battant car elle n'offrait aucune protection. On estime que le premier saloon ouvrit ses portes en 1822 à la frontière du Wyoming et de l'Utah, afin d'accueillir les trappeurs durant les grandes années du commerce de fourrure



Dans ***Lucky Luke contre Joss Jamon*** (1958), second album scénarisé par Goscinny, le cow-boy solitaire affronte un chef de bande qui a fait main basse sur les saloons et les banques de Frontier City

SALOON

LE COW-BOY SOLITAIRE

«I'm a poor lonesome cowboy. I've a long long way from home...» Héritier du *vaquero* mexicain, le cow-boy était chargé de conduire le bétail dans le sud des Grandes Plaines lors des transhumances. Vers 1880, on en comptait seulement 40 000 sur une population de 60 millions d'Américains. Ils perdirent leur raison d'être lors du développement du chemin de fer à la fin du XIXe siècle, mais le mythe de l'homme courageux, incarnation des valeurs américaines et de l'aventure, demeure.

Dans *L'évasion des Dalton* (1980), Lucky Luke est plus seul que jamais. Pour se venger, les quatre bandits ont fait placarder de faux avis de recherche pour le faire passer pour un criminel.

UN SIÈCLE DE CONQUÊTES

Des premières colonies qui se sont libérées de la Couronne britannique à l'est, aux derniers territoires annexés, à l'ouest : voici la carte de la construction de la grande Amérique depuis 1776.

Carte : Sophie Pauchet

MINNESOTA
1858

WISCONSIN
1848

Mississippi

IOWA
1846

Des Moines

Omaha

MORT DE JESSE JAMES EN 1882

Saint-Joseph

Missouri

Saint-Louis

MORT DE TROIS FRÈRES DALTON EN 1892

Coffeyville

MISSOURI
1821

MORT DE BELLE STARR EN 1889

King Creek

ARKANSAS
1836

Little Rock

Red River

Dallas

LOUISIANE
1812
Achetée à la France en 803

La Nouvelle-Orléans

MISSISSIPPI
1817

Jackson

Mississippi

Memphis

Tennessee

Horseshoe Bend, 1814

ALABAMA
1819

Chattahoochee

FLORIDE
1845
Achetée à l'Espagne en 1819

Miami

PINKERTON FONDE SON AGENCE DE DÉTECTIVE EN 1850

MICHIGAN
1837

Detroit

Chicago

Tippecanoe, 1811

OHIO
1803

ILLINOIS
1818

INDIANA
1816

Ohio

KENTUCKY
1792

TENNESSEE
1796

DE PÉTROLE EN AOÛT 1859

Titusville

Philadelphie

Gettysburg, 1863

Washington

VIRGINIE OCC.
1863

Appomattox, 1865

MAINE
1820

VERMONT
1791

New York

Atlantique

- antérieure à 1776
- entre 1776 et 1820
- entre 1820 et 1860
- postérieure à 1860
- Les treize premiers Etats des Etats-Unis
- XXXX
- Ligne de partage entre Etats unionistes et confédérés pendant la guerre de Sécession
- Ligne de chemin de fer transcontinentale
- Tracé de la route du Pony Express
- Principales batailles contre les Indiens
- Massacres d'Indiens
- Principales batailles de la guerre
- Episodes marquants

IL ÉTAIT LÀ !

Notre cow-boy solitaire

1803

Achat de la Louisiane

Pour 60 millions de francs, Napoléon vend aux Américains cet immense territoire qui s'étend du golfe du Mexique au Canada, permettant aux Etats-Unis de doubler la superficie de leur territoire à l'ouest du Mississippi. Dans *En remontant le Mississippi* (1961), Lucky Luke quitte pour la première fois le Far West pour la moiteur du fleuve sudiste.

1830

Indian Removal Act

Le président Andrew Jackson fait voter la déportation des Indiens vivant à l'est du Mississippi vers l'ouest du fleuve. Des milliers d'entre eux périssent dans ce périple, bientôt surnommé «la piste des larmes». Les tensions entre l'armée américaine et les Amérindiens seront évoquées dans l'album *Canyon Apache*, publié en 1971.

1841

Fondation du *New-York Tribune*

Horace Greeley fonde l'un des quotidiens les plus importants du XIXe siècle, dans lequel il promeut l'abolition de l'esclavage et encourage les colons à partir vers l'ouest. Dans *Le Daily Star* (1984), Lucky Luke l'aide à publier son journal en dépit des menaces de commerçants locaux.

1845

Annexion du Texas

Après avoir fait sécession du Mexique en 1836, le Texas est annexé par les Etats-Unis. Cet événement provoque une guerre entre les Etats-Unis et le Mexique, qui perd ses territoires au nord du Rio Grande. Ainsi, la Californie rejoindra officiellement l'Union en 1850. Elle deviendra un eldorado pour les pionniers, comme l'évoque le film d'animation *Tous à l'Ouest* (2007).

1848-1856

Ruée vers l'or en Californie

Une pépite d'or est découverte dans une scierie près de Sacramento (Californie), attirant dans la région 300 000 aventuriers. Dans *La Mine d'or de Dick Digger* (1949), Lucky Luke aide un chercheur d'or à retrouver la carte de l'emplacement de sa mine.

1852

Fondation de la Wells Fargo

La compagnie va bientôt s'illustrer comme le principal service de diligences du pays, assurant la liaison entre l'Est et l'Ouest. Dans *La Diligence* (1968), son directeur fait appel à Lucky Luke pour escorter une cargaison d'or entre Denver (Colorado) et la ville de San Francisco.

1859

Première ruée vers le pétrole

Découverte à Titusville, en Pennsylvanie, d'un gisement pétrolifère qui provoque une immense ruée. Contacté par le maire pour rétablir l'ordre dans la ville, Lucky Luke protégera Edwin Drake, le foreur du premier puits de pétrole, dans *A l'ombre des derricks* (1962).

1860

Mise en place du Pony Express

Afin de concurrencer les diligences, ce service de distribution rapide du courrier relie Saint Joseph (Missouri) à Sacramento en seulement dix jours grâce à 160 relais et 400 chevaux. Dans *Le Pony Express* (1988), Lucky Luke est chargé de former les cavaliers de la compagnie.

1861-1865

Guerre de Sécession

La guerre civile qui oppose les Etats abolitionnistes du Nord aux Etats confédérés esclavagistes du Sud ralentit la dynamique de la conquête de l'Ouest. A son issue, certains combattants démobilisés deviennent des hors-la-loi, comme ceux qu'affronte le cow-boy solitaire dans *Lucky Luke contre Joss Jamon* (1958).

1861

Construction de la ligne télégraphique transcontinentale

La Western Union relie par 3 000 kilomètres de fil la Californie et le Missouri, permettant à la côte Ouest de communiquer quasi instantanément avec la côte Est. Dans *Le Fil qui chante* (1977), Lucky Luke tente de poser des poteaux télégraphiques malgré la résistante indienne et les sabotages des concurrents.

1861

Complot déjoué contre Lincoln

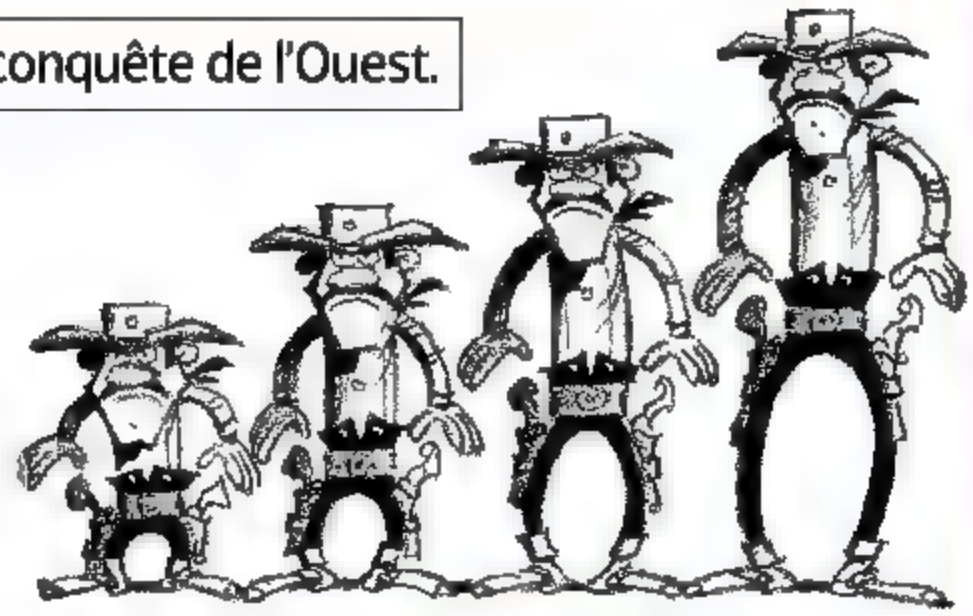
En route pour la cérémonie d'investiture, Abraham Lincoln est la cible d'un attentat. Dans *Lucky Luke contre Pinkerton* (2010), l'homme qui tire plus vite que son ombre rencontre Allan Pinkerton, le détective privé chargé de la sécurité du président.

1862

Homestead Act

Cette loi permet à chaque famille pouvant justifier l'occupation d'un terrain depuis au moins cinq ans d'en réclamer la propriété, ce qui permettra la création de 372 000 fermes. Dans *Des barbelés sur la prairie* (1967), Lucky Luke vient en aide à un fermier pour protéger son territoire contre un gros propriétaire de bétail qui n'en respecte pas les limites.

a été le témoin des événements marquants de la conquête de l'Ouest.



1863-1869

Construction de la première ligne de chemin de fer transcontinentale

En 1862 est lancé le projet de ligne transcontinentale entre Sacramento (Californie) et Omaha (Nebraska), distants de 3 000 kilomètres. Dans *Nitroglycérine* (1987), Lucky Luke assure la sécurité d'un convoi d'explosifs destinés à dégager la voie dans la Sierra Nevada. Dans *Des rails sur la prairie* (1957), il assiste aussi à la jonction des deux tronçons à Promontory Summit (Utah).

1865

Abolition de l'esclavage

La guerre de Sécession à peine terminée, le Congrès américain vote le 13e amendement de la Constitution, qui abolit l'esclavage : « Ni esclavage, ni aucune forme de servitude involontaire ne pourront exister aux Etats-Unis. » La question du racisme sera traitée dans *L'Homme de Washington* (2008).

1867-1874

Construction du Pont Eads

Long de près de deux kilomètres, ce pont qui enjambe le Mississippi permet de relier l'Illinois au Missouri et d'ouvrir une route directe entre l'Est et l'Ouest. Dans *Le Pont sur le Mississippi* (1994), Lucky Luke en protège la construction contre le maire des deux villes à l'extrémité du pont.

1870

Course de bateaux à vapeur entre le *Robert E. Lee* et le *Natchez*

En avril 1870, l'Amérique entière suit avec passion la folle course de 2 000 kilomètres sur le Mississippi, de la Nouvelle-Orléans (Louisiane) à Saint Louis (Missouri), entre deux steamers dont chaque capitaine veut prouver qu'il est le plus rapide. Dans *En remontant le Mississippi* (1961), Lucky Luke prend le parti d'un des capitaines face aux machinations de son rival.

1873

Expédition de la rivière Yellowstone

Au cours de l'été 1873, 1 500 militaires américains partent le long de l'affluent du Missouri au Montana, afin d'établir le tracé de la Northern Pacific Railroad. En plein territoire amérindien, ils se heurtent aux Sioux et font demi-tour avant la fin de l'expédition. Dans l'album *La Caravane* (1964), l'expédition menée par le cowboy solitaire est, elle aussi, confrontée aux Sioux.

1874-1876

Ruée vers l'or dans les montagnes Black Hills

En difficulté après la crise financière, le gouvernement décide d'envoyer une expédition pour vérifier les rumeurs d'or dans les montagnes Black Hills, territoires du Dakota du Sud pourtant réservés aux Sioux après le traité de Fort Laramie de 1868. Elle donnera bientôt lieu à une immense ruée vers l'or. Dans *Les Collines noires* (1963), Lucky Luke encadre lui aussi une expédition dans un territoire inexploré.

1876

Election à la présidence de Rutherford B. Hayes

Le 19e président des Etats-Unis s'est illustré par sa volonté de donner aux Noirs leur juste place dans la société et par le combat de son épouse contre l'alcool. Dans *L'Homme de Washington* (2008), Lucky Luke est chargé d'assurer la sécurité du candidat républicain en campagne politique dans le Far West.

1876

Bataille de Little Bighorn

Cette bataille de l'est du Montana est remportée par les Cheyennes et les Sioux, qui refusaient d'abandonner leur réserve après la découverte de gisements aurifères, contre le 7e régiment de cavalerie du général Custer. Dans *Le 20e de cavalerie* (1965), Lucky Luke est chargé de faire signer un traité d'entente entre les Indiens et les militaires.

1881

Fusillade à O.K. Corral

Ce célèbre affrontement met aux prises les frères Earp, représentants de la loi, à un gang de bandits dans la ville de Tombstone, dans l'Arizona. Dans *O.K. Corral* (1997), Lucky Luke propose ses services aux Earp pour organiser des élections équitables.

1883

Création du *Wild West Show*

Ce spectacle fondé par William Frederick Cody, alias Buffalo Bill, connaît un immense succès à travers les Etats-Unis et même en Europe jusqu'en 1913. Il reprend tout l'imaginaire du Far West, avec cow-boys, Indiens et cavalerie. Dans *La Légende de l'Ouest* (2002), les Dalton s'en inspirent pour créer leur propre show.

1889

Invention de Black Cat, la première machine à sous

Adolphe et Arthur Caille, deux bricoleurs de génie, inventent en 1889 cette machine à sous richement décorée qui devient bientôt la coqueluche de nombreux clubs et saloons. Dans *Le Bandit manchot* (1981), Lucky Luke suit les frères Caille dans leur épopée à travers l'Ouest.

1889

Ouverture de l'Oklahoma à la colonisation

Le 22 avril 1889, 50 000 fermiers blancs se ruent sur l'Oklahoma, ouvert à la colonisation par le gouvernement malgré la présence sur le territoire d'une multitude de tribus indiennes. Dans *Ruée sur l'Oklahoma* (1960), Lucky Luke s'assure du bon déroulement de l'opération.

1890

Massacre de Wounded Knee

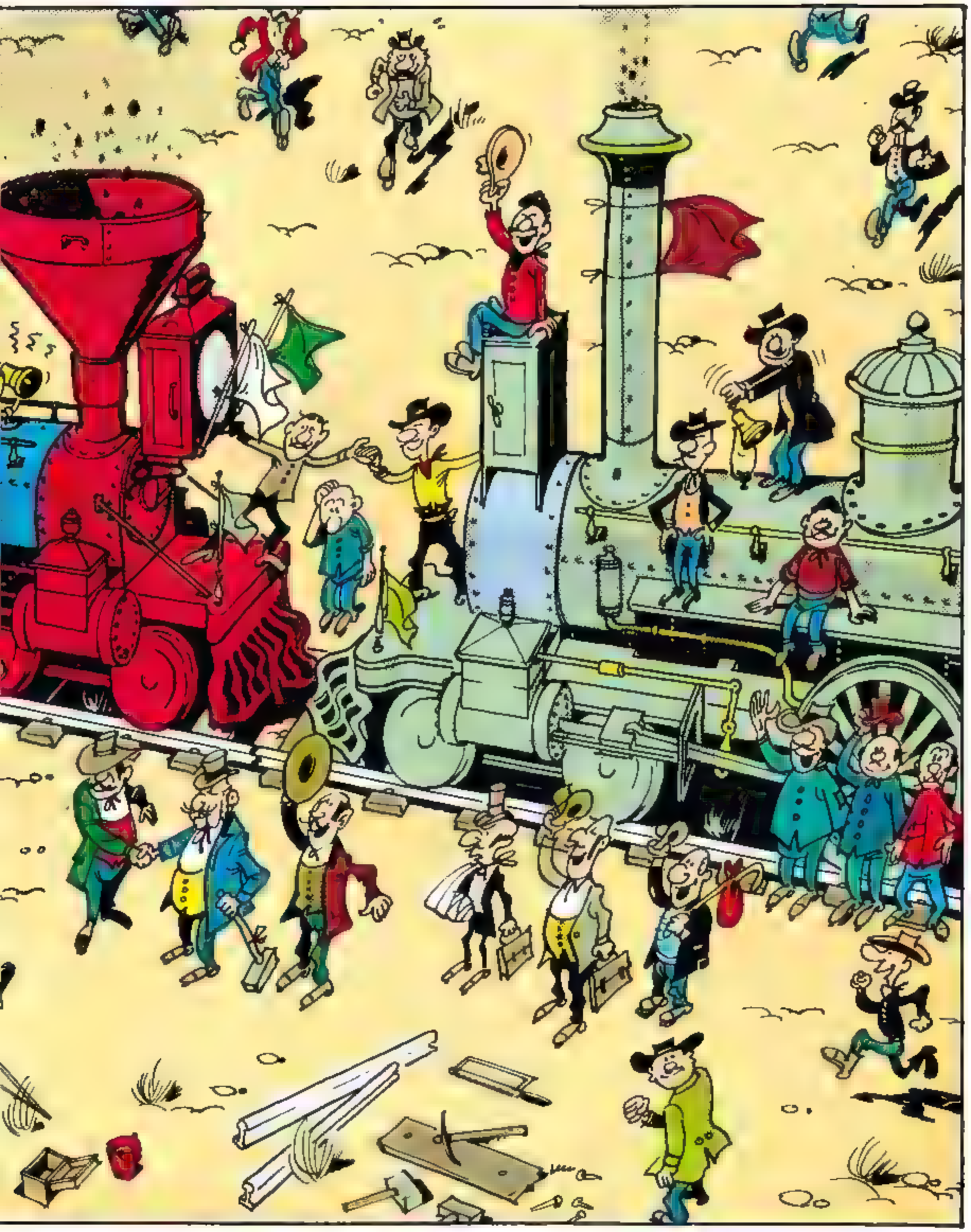
Entre 150 et 300 Indiens de la tribu lakota sont tués au cours de cette opération militaire dans le Dakota du Sud. Cet épisode est souvent considéré comme la fin des guerres indiennes. La même année, le Bureau du recensement des Etats-Unis déclare que la « Frontière » a disparu : c'est la fin de la conquête de l'Ouest. Les cow-boys, tels que Lucky Luke, font désormais partie des figures du passé.

TANDIS QUE LES CHASSE-PIERRES DES DEUX LOCOMOTIVES SE TOUCHENT DANS UN GESTE SYMBOLIQUE, C'EST L'INSTANT HISTORIQUE DE LA GRANDE JONCTION DE L'EST ET DE L'OUEST PAR LE LIEN D'ACIER DU RAIL.

C'est le chemin de fer qui a fait l'Amérique. En 1863, le président Abraham Lincoln décide la construction d'une voie ferroviaire transcontinentale, reliant la côte Pacifique à celle de l'Atlantique. Six ans de travaux titanesques pour venir à bout de ce défi.

PAR ANTOINE BOURGUILLEAU (TEXTE)

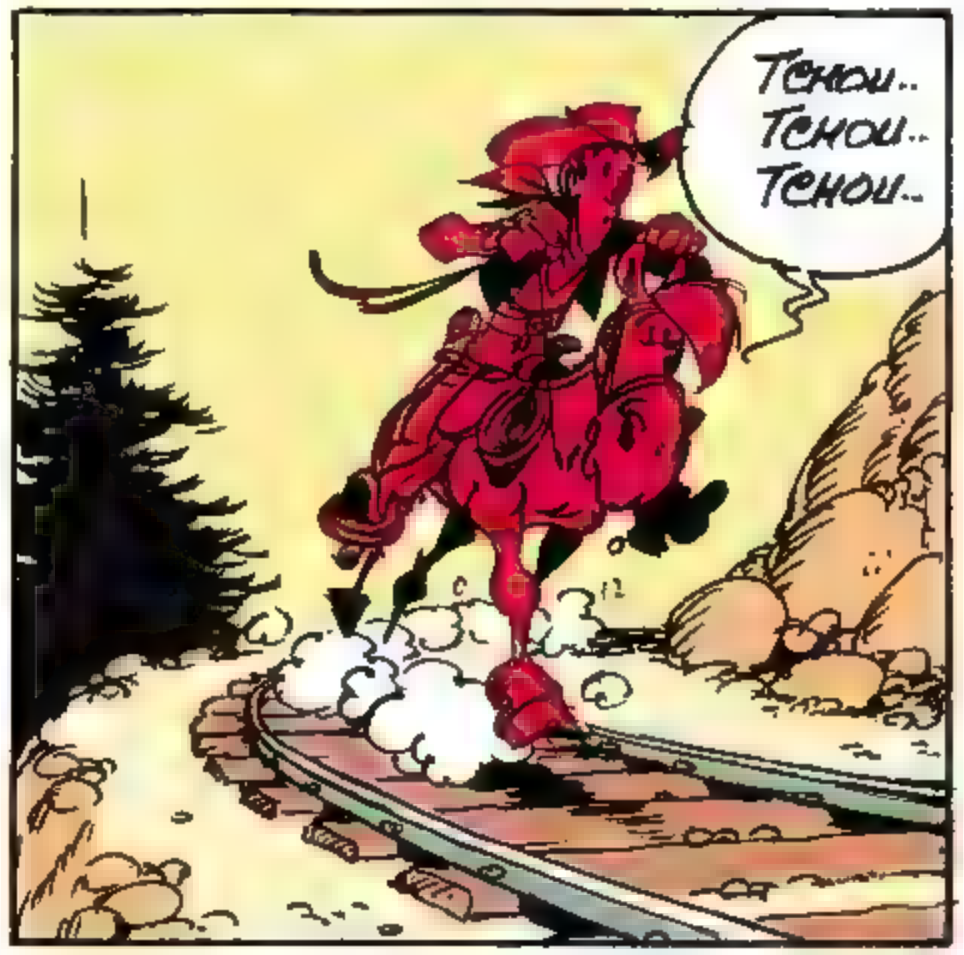
Le «cheval de fer» à



La bataille **Des rails sur la prairie** [illegible] premier scénariste de Cosey pour [illegible] Luke se la mène sur [illegible] 10 mai 1869 les deux [illegible] du Transcontinental se rejoignent à Promontory Summit dans l'Utah. Des milliers de rails ont été posés depuis Omaha dans le Nebraska à travers monts et [illegible]

l'assaut des prairies

SUR 20 000 EMPLOYÉS, 2 000 PERDENT LA VIE DANS CET IMMENSE CHANTIER

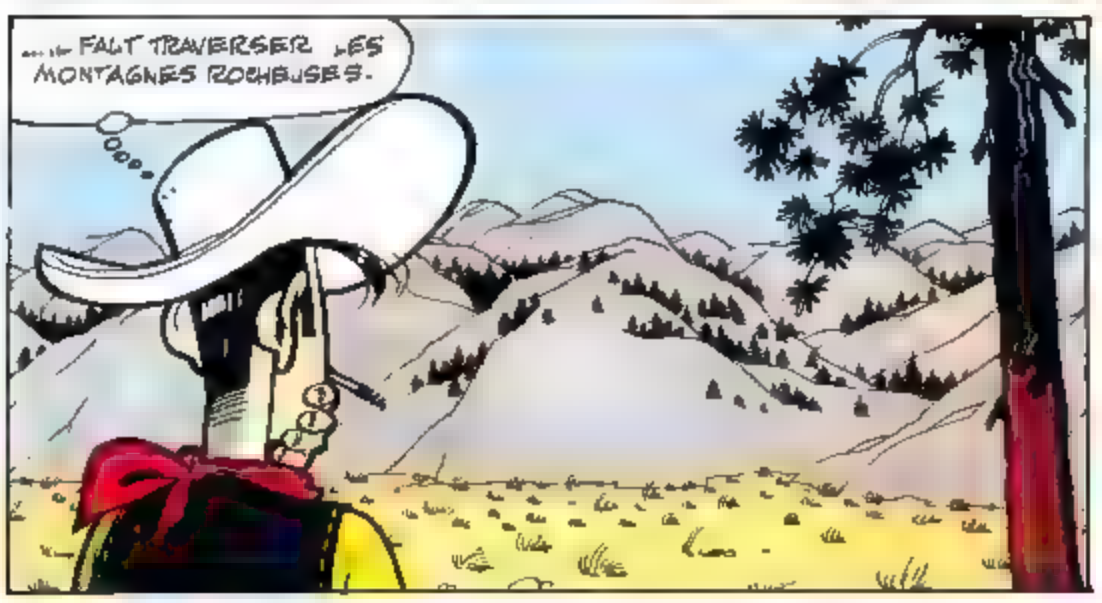


Nitroglycérine (1987) montre Lucky Luke sur la voie du Transcontinental. Tandis que notre cow-boy escorte les bons de fameux composent chimiques les Dalton s'apprêtent à attaquer le convoi.

Pour relier les côtes est et ouest du pays, les ouvriers des deux compagnies du Transcontinental, l'Union Pacific Railroad et la Central Pacific Railroad, étaient pour la plupart des chercheurs d'or, des soldats démobilisés et des immigrants irlandais (1). Les Amérindiens des Grandes Plaines se sentaient, eux, menacés par ce «cheval de fer» (2). Pour ouvrir des passages dans les collines (3), les contremaîtres exigeaient des Chinois, main-d'œuvre à bon marché, parquée dans des camps, comme ici au Nevada (4).

LA LIGNE FRANCHIT TOUS LES OBSTACLES DES DANGEREUSES ROCHEUSES

Entre les torrents, les ponts de fortune et les éboulements, Lucky Luke, dans ***Des rails sur la prairie*** (1955) peine à suivre le Transcontinental au milieu des Rocheuses.



A Las Animas, dans le Colorado, qui fait la jonction entre la partie nord du Transcontinental et la ligne du Santa Fe Railroad, il fallait deux locomotives à vapeur pour tracter les wagons en haut des gorges vertigineuses.

Dans l'album ***Des rails sur la prairie*** (1955), le conducteur du Transcontinental a des contrats avec des Chinois. Ce sont les plus importants sur la fin du chantier, avec près de 4 000 hommes employés par la Central Pacific Railroad.

Le projet n'était pas nouveau. Depuis les années 1830, les Américains envisageaient un chemin de fer transcontinental, qui traverserait le pays d'est en ouest. En 1845, un entrepreneur de New York, Asa Whitney, entreprit, à la tête d'un groupe de huit hommes, de recenser les ressources disponibles sur le tracé. Ils évaluèrent aussi le nombre de ponts à construire et de tunnels à creuser. Ce chantier titanesque ne découragea pas Whitney, qui tenta alors de convaincre le Congrès de financer son rêve. En vain. Trois ans plus tard, en 1848, de l'or est découvert en Californie. Les colons affluent par milliers et la vallée de la Sacramento River se dote d'une ligne de chemin de fer. Son concepteur, Theodore Judah, souhaite rejoindre l'Est, à travers la Sierra Nevada, le désert du Grand Bassin, les Rocheuses puis les plaines pour se connecter au réseau ferroviaire déjà existant à Omaha, la plus grande ville du Nebraska surnommée «la porte d'entrée de l'Ouest». Cette fois, des investisseurs acceptent de financer les recherches et vont devenir les barons du rail dans l'Ouest.

Mais le projet n'avance pas. Il faut attendre 1862 et le vote du Pacific Railroad Act pour lancer le chemin de fer transcontinental. C'est ici que commence l'intrigue des *Rails sur la prairie* (1955) où Lucky Luke suit le tracé de ce «cheval de fer». Le projet est colossal : près de 3 000 kilomètres de lignes, sans compter les lignes annexes. Deux compagnies se constituent : l'Union Pacific, qui partira vers l'ouest depuis Omaha, au Nebraska, et la Central Pacific, qui partira de Sacramento, en Californie. Cette dernière, qui franchira la Sierra Nevada puis le Grand Bassin, doit poser un millier de kilomètres de rails. L'Union Pacific, qui traversera beaucoup de plaines,

doit construire les 2 000 kilomètres restants. Les travaux de construction ne débutent qu'en 1865, à la fin de la guerre de Sécession : capitaux et main-d'œuvre sont enfin disponibles. L'Etat fédéral se montre généreux avec les deux compagnies privées, leur octroyant 16 000 dollars par mile construit dans les plaines, 24 000 dans le Grand Bassin et 48 000 dans les Rocheuses et la Sierra Nevada. Il cède aussi aux compagnies des terres situées le long de la voie, que ces dernières peuvent exploiter ou revendre à des prix élevés.

Malgré cela, les travaux piétinent sur le tronçon de l'Union Pacific, et Washington décide de changer les règles. Désormais, chaque compagnie peut aller aussi loin qu'elle le peut. Depuis la Sierra Nevada et le Nebraska, une course folle commence, bientôt interrompue, à la fin de 1866, par un hiver terrible qui bloque les travaux. A North Platte, dans le Nebraska, sur le chantier de l'Union Pacific, une ville sort de terre en quelques jours, avec ses saloons, ses hôtels... Le printemps revenu, North Platte devient une ville fantôme. Les ouvriers repartent – ainsi que le personnel des tripots et des bordels, qui suit le convoi partout et va gagner le surnom de «*Hell on Wheels*» («Enfer sur roues»)...

Les ouvriers de la Central Pacific posent 16 kilomètres de rails en une journée

L'avancée dans les plaines est difficile pour les employés de l'Union Pacific. Il faut trouver du bois et le couper pour faire des traverses, tandis que les rails sont acheminés sur le devant de la voie. Sitôt une section de rails posée, le train des ouvriers l'emprunte. Et ces ouvriers, il faut les nourrir. La compagnie s'alloue les services de plusieurs chasseurs de bisons, dont le célèbre William Cody, plus connu sous le nom de Buffalo Bill. Il faut aussi affronter les Indiens et, cette fois, faire appel à l'armée. Environ 25 % des ouvriers travaillent à la pose de rails. Les autres sont bûcherons, forgerons, cuisiniers. Les employés irlandais, chassés de leur pays par la famine, sont nombreux. Mais lorsque l'Union Pacific arrive dans l'Utah, elle loue les services de milliers de Mormons installés autour de Salt Lake City.

Sur le chantier de la Central Pacific, les Chinois, recrutés en masse, sont près de 12 000 à travailler. Moins bien payés que les Blancs, ils se mettront en grève. Pour franchir la Sierra Nevada, il faut bâtir des ponts, creuser des tunnels, au pic ou à l'explosif. Parfois, on n'avance que de 30 centimètres par jour. D'autres fois, et ce sera le record, les ouvriers de la Central Pacific posent 16 kilomètres de rails en une journée. Contrairement à l'Union Pacific, qui avance sans grande visibilité, le tracé du tronçon de la Central Pacific est bien établi. Et certains tunnels sont creusés à plusieurs dizaines de kilomètres de la tête de ligne, pour gagner du temps. Malgré la faim, le froid, les éboulements, qui tueront près de 10 % des ouvriers, le chantier avance.

Fin 1868, les deux lignes sont sur le point de se rencontrer mais les compagnies font tout pour retarder le moment de la jonction. Elles poursuivent leur tracé en parallèle sur 300 kilomètres – pour continuer à toucher les primes au mile parcouru ! Le président Ulysses S. Grant finit par être mis au courant. Il siffle aussitôt la fin de la récréation. Le 8 mai 1869, à Promontory Summit, les lignes se rejoignent. Les présidents des deux compagnies sont absents. Celui de la Central Pacific a vu son train retardé par la chute d'un arbre. Celui de l'Union Pacific a été retenu en otage par des ouvriers non payés depuis plusieurs mois ! L'inauguration a finalement lieu deux jours plus tard. Le 15 mai, un train parti de la côte Est arrivé à Sacramento. Il a mis une semaine pour parcourir une distance que les chariots mettaient six mois à couvrir. Le rêve est devenu réalité. ■

ANTOINE BOURGUILLEAU

NITROGLYCÉRINE
QUAND LA SIERRA NEVADA FAISAIT BAOUM!

En Californie, la Central Pacific Railroad prend un retard important à cause du relief très accidenté de la région. Pour accélérer la progression du chantier dans les montagnes, on utilise un nouveau procédé : la nitroglycérine, une huile explosive traitée à l'acide. Sa fabrication est élaborée par Alfred Nobel dans les années 1860. Mais la puissance des explosions fait de nombreuses victimes (éboulements, projections...). En 1866, Nobel mélange le liquide avec du sable et moule le tout sous forme de bâton : c'est l'invention de la dynamite. Grâce à cet explosif plus maîtrisé, des tunnels ferroviaires sont creusés, par exemple dans le fameux col Donner, situé à 2 000 mètres d'altitude, qui permettra au chemin de fer de traverser la Sierra Nevada. Et à la Central Pacific de rejoindre au plus vite son concurrent, l'Union Pacific.

Il a fallu dynamiter les flancs des montagnes pour permettre au train d'atteindre la ville de Deadwood, dans le Dakota du Sud.

LA CHEVAUCHÉE DU

Relier l'est à l'ouest du continent en dix jours ? C'est le pari fou des cavaliers postaux

L'aventure n'aura même pas duré deux ans. Mais le Pony Express, le service de distribution du courrier de la côte Atlantique (Missouri) vers la côte Pacifique (Californie), reste encore aujourd'hui une légende de l'Ouest. William Cody, alias Buffalo Bill, en a fait le clou de ses spectacles de 1882 à 1912 (il se targuait d'avoir été un de ses cavaliers, sans qu'il puisse en apporter la moindre preuve). On ne compte plus les documentaires et les films de fiction (dont l'excellent western *Pony Express* avec Charlton Heston, sorti en 1953) qui reviennent sur l'incroyable épopée de ces postiers d'un nouveau genre. Morris et les scénaristes Xavier Fauche et Jean Léturgie en tirèrent un excellent album, *Le Pony Express*, dans lequel le cow-boy solitaire est chargé de former les cavaliers de la mythique compagnie qui traversaient le continent en un peu plus de dix jours.

Tout a commencé par l'exploit d'un cavalier de l'Ouest, au patronyme bien français : François-Xavier Aubry (1824-1854). Jeune Québécois, grand explorateur du sud-ouest des Etats-Unis, il est le premier à couvrir à cheval, en janvier 1848, la distance de Santa Fe (au pied des Rocheuses) à Independence (Missouri), soit 1 500 kilomètres, en cinq jours et demi. Une incroyable performance qui a valeur de symbole au moment où le pays conquiert son territoire à l'ouest. Quelques jours après cet exploit, le 2 février 1848, le traité de Guadeloupe Hidalgo confirme la cession aux Etats-Unis par le Mexique, contre le paiement de 15 millions de dollars, du Nouveau-Mexique et de la Californie. Les Etats-Unis viennent en effet de battre Mexicains et tribus indiennes. Ils ont désormais atteint leurs frontières et peuvent s'élancer à travers leurs vastes espaces jusqu'à l'océan Pacifique.

La question se pose aussitôt des communications entre l'Est urbanisé, déjà voué au chemin de fer, et l'Ouest encore sauvage, aux pistes à peine tracées, entièrement à construire. D'immenses trains de chariots, ces «goélettes de la prairie» comme on les appelle, tant ces espaces terrestres évoquent la mer, continuent de transporter des centaines de pionniers de l'autre côté des Rocheuses. Chaque chariot est tiré par quatre bœufs ou six chevaux. Les étapes sont en moyenne de 16 kilomètres par jour. Le voyage est éprouvant, semé d'embûches, sous la menace des Indiens, sans parler des bandits. En 1857, l'entrepreneur en transports John Butterfield fonde l'Overland Mail Company qui fait de la diligence le véhicule le plus populaire de l'Ouest. Son succès tient à la fois à sa robustesse et à sa souplesse. La caisse centrale repose sur de

Rapide comme l'éclair
Dans cet album paru en 1988, Lucky Luke affronte une entreprise ferroviaire qui voit le Pony Express d'un mauvais œil.

PONY EXPRESS

lancés à travers les plaines. Retour sur une épopée aussi brève que légendaire.

solides lanières de cuir fixées à des essieux qui lui offrent une bonne suspension. L'attelage de quatre à six chevaux est conduit par un cocher aguerri, accompagné d'un guide armé qui a la charge du courrier, de l'argent et des valeurs placées sous son siège. Le voyage a lieu deux fois par mois et coûte 200 dollars, soit l'équivalent de deux mois de salaire. Dix à douze passagers sont ainsi transportés en quelque 25 jours, dans des conditions pénibles, de Saint-Louis (Missouri) à San Francisco ou Los Angeles.

Le développement de l'Ouest - qu'intensifie, dès 1848, une première ruée vers l'or – exige le transport de plus en plus rapide de documents, de lettres, de contrats. C'est alors que trois entrepreneurs audacieux, William Russell, Alexander Majors et William Waddell, se rappellent la performance de François-Xavier Aubry. Ils fondent la Central Overland California and Pike's Peak Express Company, bientôt connue sous le nom de Pony Express. Le principe ? La traversée éclair de l'Ouest par un cavalier isolé, légèrement chargé, qui ne peut être dévalisé puisqu'il n'a ni arme ni argent (sa seule sauvegarde est sa vitesse en cas d'attaque), susceptible d'acheminer le courrier en moitié moins de temps qu'une diligence, soit en un peu plus de dix jours.

Le Pony Express démarre officiellement le 3 avril 1860 et effectue son premier trajet, de Saint Joseph (Missouri) à Sacramento, en dix jours, sept heures et quarante-cinq minutes. Le cavalier porteur de journaux et d'un message de félicitations du président James Buchanan au gouverneur de Californie, John Downey, est accueilli en triomphe à Sacramento, puis à San Francisco. Russell, Majors et Waddell mettent alors en place une impressionnante logistique pour faire concurrence au réseau de diligences de l'Overland Mail Company qui roulent plus au sud. Cent vingt jeunes cavaliers choisis pour leur légèreté, en selle en permanence, couvrent une distance de plus de 3 000 kilomètres dans cette moyenne de dix jours, les uns galopant vers l'ouest, les autres se dirigeant en sens inverse. Une étape journalière correspond environ à 72 kilomètres avec trois changements de monture. Pas moins de 400 chevaux ont été répartis dans 160 postes de relais.

Entre 1860 et 1861, ces jeunes champions rivalisent de vitesse. Robert Haslan, dit «Pony Bob», parcourt en huit heures 192 kilomètres. Jack Keeley bat tous les records en restant à cheval pendant 545 kilomètres, soit trente et une heures. Ces courses époustouflantes ont des précédents historiques : la France de l'Ancien Régime eut bien ses «chevaucheurs» chargés de porter au fond des provinces les décisions royales. Mais personne n'avait jamais réussi à dompter la vitesse et les distances comme le font les cavaliers du Pony Express.

L'apparition du télégraphe rend obsolètes les vaillants cavaliers

L'Amérique n'a pas de passé, pas d'héritage. Au tournant du siècle, elle cherche sa propre mythologie et travaille à renforcer son identité dans l'Ouest. «C'est là qu'elle écrit son *Iliade et l'Odyssée*», comme le soulignent les historiens Philippe Jacquin et Daniel Royot dans *Go West !* (éd. Flammarion, 2004). Et les cavaliers du Pony Express sont les héros de cette épopée. Ils conjuguent le courage, le romantisme et l'individualisme. Mais le progrès se montrera plus rapide que leurs chevaux. En octobre 1861, le télégraphe relie Kansas City à Sacramento. L'année suivante, le Pony Express, qui n'a jamais été rentable, fait banqueroute. L'aventure n'aura duré que dix huit mois au cours desquels auront été accomplis 308 allers-retours entre le Missouri et la Californie, couverts 991 000 kilomètres et délivrées 34 753 lettres. Elle aura créé un mythe qui, lui, demeure. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL

3 000 kilomètres au galop
Ce timbre américain célèbre le centenaire de la compagnie, en 1960. Aujourd'hui encore, elle incarne une vision romantique de la conquête de l'Ouest.

LA RUÉE VERS L'OR

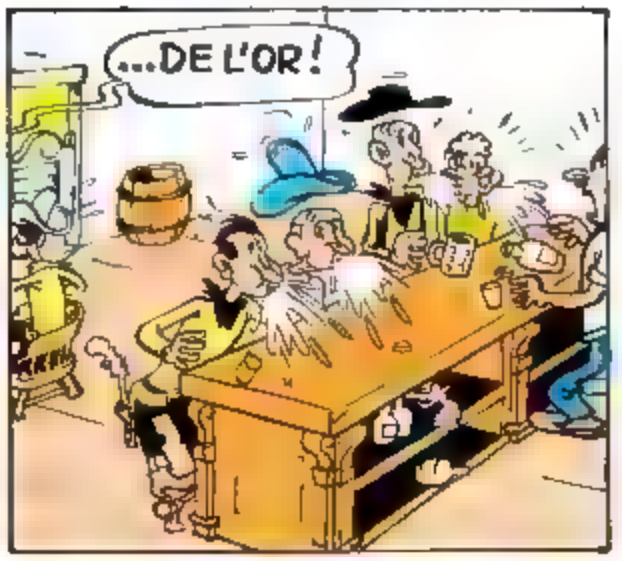
www.bridgemanimages.com

Les rivières de l'espoir
En Californie, au début des années 1850, ces quatre chercheurs d'or posent devant leur rampe de lavage. Le procédé d'or-paillage est encore rudimentaire.

LA CALIFORNIE SAISIE PAR **LA FIÈVRE DES PÉPITES**

1848 : la découverte de quelques grammes d'or dans une rivière provoque une frénésie sans précédent. L'Etat attirera rapidement une foule de prospecteurs et d'aventuriers... qui donneront à Lucky Luke l'occasion de jouer du colt.

PAR FRANCISQUE OESCHGER (TEXTE)



Dans *Ruee vers l'or* (1949), la rumeur se propage comme une traînée de poudre à Bad Luck Creek.

Sutter's Mill, 1848, à 200 kilomètres de San Francisco et des côtes de l'océan Pacifique. Nous sommes dans une paisible bourgade construite près d'un moulin appartenant à Johann August Sutter, un Suisse qui exploite une vaste colonie agricole dans cette vallée de la Californie, près de Coloma. Le 24 janvier 1848, James W. Marshall, un charpentier du domaine chargé de construire une scierie hydraulique au bord de la rivière American, découvre au fond de l'eau des fragments brillants de métal. Des pépites ! La nouvelle se répand comme une traînée de poudre, d'abord dans la région, puis, très vite, à travers le monde, déclenchant la fameuse ruée vers l'or. En attirant des centaines de milliers d'aventuriers et de pionniers, «*The Gold Rush*», comme l'appellent les anglophones, sera le point d'orgue de la conquête de l'Ouest. Grâce à ces immigrés, la Californie va connaître un développement fulgurant, sans équivalent dans l'histoire contemporaine. Des événements devenus mythiques que plusieurs albums de Lucky Luke évoquent ou relatent comme dans *La Mine d'or de Dick Digger* (1919) ou dans l'épisode «Ruée vers l'or» de l'album *Rodéo* (1951).

La Californie avait toujours été une terre d'aventuriers et de trappeurs

Quand le Suisse Sutter a débarqué dans le port de San Francisco, une dizaine d'années plus tôt, il n'a trouvé qu'un campement de baraques et de tentes. «Des huttes de pêcheurs en terre battue. Des cochons bleus qui se vautrent au soleil, des truies maigres avec des douzaines de petits» et «un franciscain miné de fièvre», écrit Blaise Cendrars dans *L'Or*, la biographie romancée qu'il a consacrée à son compatriote helvétique (éd. Denoël). Espagnole depuis la conquête du Mexique par Hernán Cortés et la chute de l'Empire aztèque, au XVI[e] siècle, la Californie avait fait fantasmer les conquistadors. Ils croyaient y trouver les sept cités mythiques de Cibola, dont on racontait que les rues étaient pavées d'or et d'argent. Ils en repartent bredouilles, mais les moines franciscains qui les accompagnaient restent, installant leurs premières missions le long de la côte et convertissant les tribus indiennes locales, plutôt pacifiques. Ils les instruisent et leur fournissent du travail. L'invasion de l'Espagne par les troupes napoléoniennes, en 1808, modifie la situation. Après l'abdication de Joseph Bonaparte, le 11 décembre 1813, les Espagnols du Mexique se rebellent contre Madrid et obtiennent leur indépendance en septembre 1821.

La légende américaine a toujours présenté la Californie du début du XIX[e] siècle comme une *terra incognita*, une terre sauvage inhabitée. En réalité, l'ancienne colonie espagnole, qui s'étend sur environ 420 000 kilomètres carrés, avec des paysages contrastés de montagnes (le mont Whitney, le plus haut sommet des Etats-Unis), de déserts (la vallée de la Mort), de forêts (avec des séquoias millénaires), d'immenses plaines (la Grande Vallée) et d'une bande côtière au climat tempéré, est loin d'être vide. Ici vivent 300 000 Amérindiens, dont les différentes tribus ont en commun de chasser le bison et de considérer la terre de leurs ancêtres comme sacrée. Mais il y a aussi des trappeurs russes, des «coureurs des bois» britanniques et français venus du Canada chasser le castor et la loutre pour leur fourrure, des Sud-Américains misereux à la recherche de travail, des colons espagnols et d'anciens Aztèques auxquels il faut ajouter leur descendance métissée. Mais aussi des aventuriers comme Sutter dont la colonie, la Nouvelle Helvétie, qui sera ruinée par l'arrivée massive des chercheurs d'or, cultive une sorte de socialisme utopique à la mode de l'époque. La terre appartient alors à celui qui l'occupe et la met en valeur, avec la bénédiction tacite des autorités de Mexico.

Aller-simple pour la fortune
Voyage direct du Massachussetts vers la Californie à bord du navire *Josephine* ! En 1849, la fièvre du métal jaune enrichit d'abord les compagnies de transport.

DE L'OR ! LA NOUVELLE FAIT LE TOUR DU MONDE

En 1896, des riches gisements aurifères se trouvent découverts dans les vastes contrées sauvages du Canada. Cet épisode est raconté dans l'album *Le Klondike* en 1996.

Sur la côte est, les jeunes Etats-Unis d'Amérique, indépendants depuis le 4 juillet 1776, ont d'autres priorités que ce Far West distant de plus de 4 000 kilomètres et isolé du reste du continent par la double barrière des Grandes Plaines et des montagnes Rocheuses. Pourtant, dès les années 1770, Benjamin Franklin «affirme que l'avenir est à l'Ouest», rappelle l'historien Daniel Royot dans *Go West ! Une histoire de l'Ouest américain d'hier à aujourd'hui*, un ouvrage écrit avec l'anthropologue Philippe Jacquin (éd. Flammarion, 2002). Et Thomas Jefferson, le troisième président de l'Union, pressentant son futur intérêt stratégique, y envoie en 1804 une expédition scientifique. La Californie est finalement rattachée à l'Union, dont elle deviendra le 31e Etat, à la suite de la guerre victorieuse contre le Mexique, le 2 février 1848 (traité de Guadalupe Hidalgo).

Hasard pour les uns, providence pour les autres, ce rattachement interviendra une semaine après la fameuse découverte de James W. Marshall, alors que la nouvelle n'est pas encore parvenue à Washington, la capitale fédérale. L'or, dès les premiers jours, fait souffler un vent de folie sur la région.

GRÂCE AU TÉLÉGRAPHE

Les employés des missions franciscaines et les ouvriers agricoles de Sutter abandonnent leur travail pour se précipiter sur les rives de la rivière American et des autres cours d'eau de la région. Les habitants de San Francisco quittent leurs maisons, les commerçants ferment leurs boutiques, les marins, dans le port, désertent leurs bateaux. Armés de pelles et de simples batées, certains orpailleurs improvisés découvrent des pépites exceptionnelles qui alimentent les rumeurs. Le 19 août 1848, le *New York Herald* est le premier journal de la côte est à mentionner cette fièvre de l'or. Le 5 décembre suivant, le président James Knox Polk, dans un message au Congrès, confirme la découverte d'importants gisements aurifères.

La nouvelle, grâce au télégraphe, fait le tour du monde. D'Europe, d'Australie, de Nouvelle-Zélande, de Chine, du Japon, de Russie et d'Amérique latine, des milliers d'hommes s'embarquent, comme un nouveau «vol de gerfauts», selon le célèbre poème de José-Maria de Heredia (1842-1905), vers l'eldorado californien. Parmi eux se trouvent des Français déçus par le «Printemps des peuples» et la révolution avortée de 1848, ce qui fera dire à un Karl Marx amer que «les rêves de l'or ont remplacé les rêves socialistes dans le prolétariat parisien». Beaucoup laisseront leur vie dans l'aventure. A l'époque, trois routes permettent de gagner cette lointaine •••

Les débuts de San Francisco
Sur cette photo datant de 1848, elle n'est encore qu'une bourgade de 1 000 habitants. Mais la ruée vers l'or transformera radicalement la ville qui, vingt ans plus tard, abritera 150 000 personnes.

••• terre promise. La plus fréquentée traverse le continent américain d'est en ouest. Les candidats à la fortune doivent affronter durant trois mois plus de 2 000 kilomètres de pistes hostiles, en butte au froid, à la faim et aux attaques des Indiens. Ils traversent les Grandes Plaines et les Rocheuses dans de lourds chariots bâchés, les fameux Conestoga, ces «goélettes de la prairie» immortalisées par le film *La Conquête de l'Ouest* (1962).

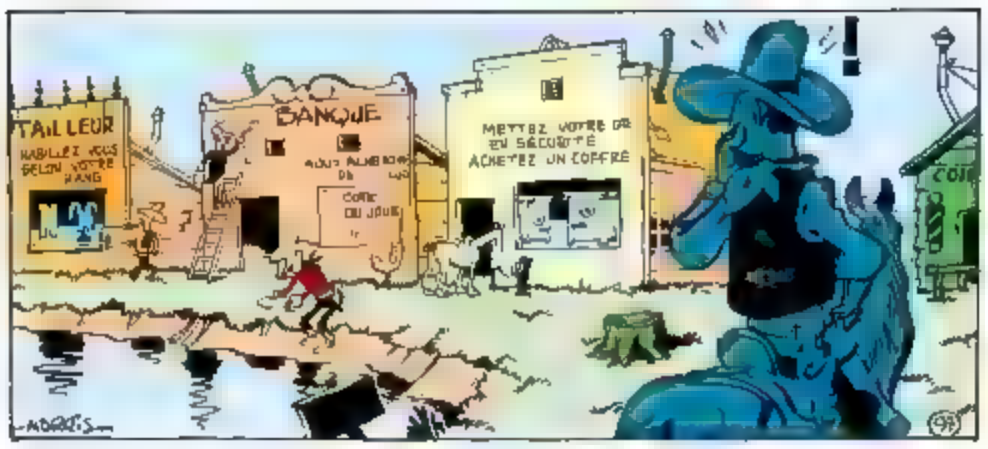
On estime aujourd'hui que seul un prospecteur sur vingt s'est enrichi

Une autre, non moins périlleuse, consiste à franchir le Cap Horn par bateau et à remonter les côtes sud-américaines jusqu'à la baie de San Francisco. La troisième, enfin, passe par l'isthme de Panama, à travers une jungle infestée de moustiques. Mais aucun obstacle ne rebute ces modernes «Argonautes». Rien que pour l'année 1849, les *forty-niners* (les «quarante-neuvards» ou «gars de 49») sont plus de 90 000 à gagner la région de la rivière American et à s'installer, sans droits ni titres, sur des *placers*, ces sites dont ils rêvent d'extraire la pépite qui les fera millionnaires en dollars. En 1855, ils seront 300 000.

Comme les cow-boys du Texas, ancienne possession mexicaine colonisée par les Américains dès les années 1830 et officiellement rattachée à l'Union en 1845, les chercheurs d'or de Californie vont créer leur propre mythologie. L'écrivain Mark Twain, dans son livre *Mes folles années*, évoque cette «route de la fortune» où «l'argent coulait à flots», «le vice fleurissait sans frein», où «les saloons étaient encombrés de clients, de même que les tribunaux, les repaires de jeux, les bordels, les prisons, signes infaillibles de la prospérité éclatante d'une région minière». Sont-ils nombreux à faire fortune ? De 1848 à 1855, environ 370 tonnes d'or sont récupérées dans le lit des rivières et certaines études estiment qu'un prospecteur sur vingt (soit 5 % seulement) s'est enrichi. Ensuite, lorsque l'or des cours d'eau sera tari et qu'il faudra creuser des mines pour exploiter les filons, seules les sociétés capables d'investir dans du matériel lourd d'extraction feront de réels bénéfices.

Mais il faut loger, nourrir, habiller et équiper ces aventuriers toujours plus nombreux, leur construire des routes, des écoles, des églises, des bâtiments publics... La fièvre de l'or donne ainsi une impulsion

RIXES, CRIMES, VIOLS ET MASSACRES... L'ELDORADO



Dans *Ruée vers l'or*, 1949, Morris se moque des propagandistes de tous poils.

Le verdict de la pesée. Un employé de la Wells Fargo Company évalue la pépite apportée par ce prospecteur. Au début, en l'absence de législation en Californie, chacun pouvait exploiter n'importe quel filon.

extraordinaire à l'agriculture, au commerce et à l'industrie. Des hommes d'affaires se lancent dans l'exploitation des mines de cuivre, la minoterie, la culture des oranges, le transport maritime, l'hôtellerie, la fabrication d'outils ou l'organisation de spectacles, en attendant la découverte des premiers puits de pétrole, en 1865, qui va déclencher une seconde fièvre, celle de l'or noir. Un exemple de réussite souvent cité est celui du Bavarois Levi Strauss qui fait fortune, à partir de 1853, en vendant des salopettes confectionnées dans une grosse toile inusable, le jean. La construction du Chemin de fer du Panama, en 1855, et celle du Central Pacific Railroad, en 1869, qui permet pour la première fois de relier par le train San Francisco à la côte atlantique, dynamisent les échanges entre l'Est et l'Ouest. En 1862, l'ancienne bourgade de San Francisco faite de baraques et de tentes est devenue une ville prospère de 70 000 citoyens qui commence à se doter d'élégants bâtiments rivalisant avec ceux de New York ou de Chicago. Et la population de la Californie passe de 92 597 habitants, en 1850, à 379 994, en 1860, pour atteindre 1 213 398 en 1890.

ÉTAIT AUSSI **UN ENFER**

Dès la fin du XIX[e] siècle, les premiers touristes se pressent dans le parc national de Yosemite (créé en 1890) ou dans les «villes fantômes», ces bourgades restées telles que les chercheurs d'or les avaient abandonnées après l'épuisement des mines. Il s'agit d'exalter une nature grandiose et le travail des pionniers. L'universitaire américain Frederick Jackson Turner, l'inventeur de la théorie de la Frontière – «ce point de rencontre entre le primitif et la civilisation», comme le résume l'historien Jacques Portes dans *La Véritable Histoire de l'Ouest américain* (éd. Armand Colin) – voit dans la conquête de l'Ouest le «creuset de l'Amérique» et le «facteur déterminant du caractère américain». Il en déduit, lors d'une déclaration retentissante à Chicago, en 1893, que «la démocratie américaine est née dans la forêt». Pour ses détracteurs, cités dans *Le Mythe de l'Ouest*, un ouvrage collectif dirigé par Philippe Jacquin et Daniel Royot (éd. Autrement), réduire cette colonisation méthodique de la Californie à un «affrontement entre le pionnier solitaire et un monde sauvage», sur fond de rousseauisme et de romantisme, est une «interprétation patriotique et simpliste». «Dans un désert biblique réinventé, l'homme se bat contre la nature, c'est à dire contre l'Indien, sans se soucier des implications économiques et politiques de ce futur "paradis des fermiers". Rien de moins innocent, pourtant, et rien de plus violent que cet Eden qui tend de plus en plus à devenir un eldorado», écrit Philippe Jacquin. Ce serait, selon ces historiens, oublier le massacre des Indiens passés de 300 000, en 1750, à 35 000, en 1860, et dont les descendants sont parqués dans des réserves ; occulter, chez ces pionniers qui étaient loin d'être toujours des modèles de vertu, les règlements de comptes, meurtres, viols, exécutions sommaires qui ont assuré le fonds de commerce des westerns ; nier les injustices et les violences faites, sur fond de racisme, aux Mexicains, Chinois et Japonais qui n'ont jamais bénéficié du *Homestead Act*, cette loi de 1862 permettant aux colons blancs d'acheter des terres à des tarifs très avantageux, et qui sont restés des citoyens de seconde classe.

Peut-être était-ce le prix à payer pour faire de la Californie d'aujourd'hui et de ses 39 millions d'habitants la sixième puissance économique mondiale, devant la France, et une pionnière – le mot est plus d'actualité que jamais – dans des domaines aussi variés que les sciences, les hautes technologies, l'agriculture, la finance ou le cinéma. Le «*Golden State*», «l'Etat doré» comme on le surnomme, peut parfois étonner ou agacer par son matérialisme, ses outrances, sa vanité et sa bonne conscience. Deux siècles après la ruée vers l'or, sa réussite est indéniable. ■

FRANCISQUE OESCHGER

OKLAHOMA

POUR UNE POIGNÉE D'HECTARES

Premier arrivé, premier servi ! De 1889 à 1895, six «courses à la terre» sont organisées dans le territoire de l'Oklahoma.

En 1889, des centaines de milliers de colons européens se sont partagé les territoires indiens en prenant part au Land Run, une furieuse cavalcade dans les plaines de l'Oklahoma. Leur but ? Mettre la main sur des terres offertes à la colonisation.

PAR VOLKER SAUX (TEXTE)

Ce 22 avril 1889 au matin, un journaliste du *New York Times* descend à la modeste gare de Purcell. Cette petite bourgade de la région des Grandes Plaines, construite au milieu de l'actuel Etat de l'Oklahoma, avait pour réputation de n'être qu'une paisible halte sur la voie ferrée du MKT, le Missouri-Kansas-Texas Railroad. Mais pas ce jour, où le correspondant du journal new-yorkais assiste à des scènes de rue chaotiques que l'on voit plutôt dans des villes comme New York ou Los Angeles. Des milliers de personnes s'activent dans les deux seules artères du village où des chariots croulent sous le poids des marchandises. Devant les maisons en bois, des cow-boys nourrissent leur monture, tandis que les quelques restaurants sont pleins à craquer d'une foule affamée venue des quatre coins de l'Amérique. La gare, elle, est envahie par des centaines de passagers, descendus de trains qui ont franchi la South Canadian River, un sous-affluent du fleuve Mississippi, pour venir jusqu'ici. A l'approche de midi, l'agitation monte. A cette heure précise va se dérouler un événement très attendu qui explique la présence de la presse et de ces milliers de pionniers à Purcell : l'ouverture par les autorités américaines – plus précisément le Département de l'Intérieur des Etats-Unis (USDOI) – de la colonisation d'une étendue de terre de 8 000 kilomètres carrés. L'équivalent de la Corse ou de l'Alsace. Le principe est aussi simple que stupéfiant : les parcelles de terrain seront attribuées gratuitement aux colons sur le mode du «premier arrivé, premier servi». Dans le quatorzième album de Lucky Luke, intitulé *Ruée sur l'Oklahoma* (1960), le cow-boy assiste ainsi au départ de l'une de ces folles courses à la terre. A Purcell, la zone de départ est naturelle : une rivière nommée Walnut Creek. Au cours de la matinée, une longue file de chariots bâchés, avec, à l'intérieur, des familles entières, se forme devant le principal gué de ce cours d'eau qui entoure la bourgade. A l'avant du cortège, des cavaliers solitaires se massent, prêts à planter leurs éperons dans les flancs de leur monture pour prendre le plus vite possible possession de leurs futures terres. De l'autre côté de la rive, le lieutenant Samuel E. Adair, du 5e régiment de cavalerie, se tient lui aussi sur son cheval. A midi pile, sous un soleil de plomb, il fait sonner le clairon.

«Grand Rush sur le Territoire indien. C'est l'occasion de vous procurer un toit», annonce cette affiche placardée dans toutes les villes de l'Ouest en 1889

Au coup de clairon, cavaliers et chariots s'élancent sur la plaine

C'est aussitôt le départ d'une ruée sauvage et impitoyable. «Il y eut un grand cri, et l'avant-garde de cette armée civile s'élança sur le sable vers l'étroite bande de la rivière», relate le journaliste du *New York Times*. «Les cavaliers frappèrent l'eau, dans un chaos total, chacun cherchant à atteindre le premier la rive opposée», ajoute-t-il. Puis les attelages s'élancent, essayant de ne pas s'enfoncer dans les sables mouvants. C'est une mêlée indescriptible. Des centaines de coups de fouets claquent en alternance pour stimuler les montures. Une fois la rivière franchie, les colons soulèvent un nuage de poussière et s'abattent comme un vol de sauterelles dans toute la verte plaine pour foncer vers les parcelles convoitées. «Quand le dernier chariot eut traversé Walnut Creek, le paysage de l'Oklahoma commença à se parsemer de taches blanches. En l'espace de trente minutes, Purcell avait retrouvé son aspect normal», témoigne le reporter.

D'autres cavalcades effrénées furent organisées un peu partout sur le territoire tout au long de cette journée. Vers Guthrie, au nord d'Oklahoma City, plus de 50 000 fermiers étaient disposés sur une ligne de départ au milieu de la plaine, prêts à s'élancer au coup de canon ou de clairon. Si la plupart conduisaient des chariots tirés par des chevaux ou des bœufs, d'autres, plus téméraires – mais aussi plus pauvres – participaient à la course à vélo ou... à pied ! Certains adoptèrent une autre stratégie et prirent le train depuis la gare d'Arkansas City pour débarquer au cœur de la zone à coloniser, traversée par une ligne de chemin de fer de la compagnie Atchison, Topeka and Santa Fe Railway (ATSF). Tous n'avaient qu'un seul but : atteindre leur eldorado, un lopin de terre de 160 acres (64 hectares environ, soit 800 mètres sur 800) auxquels chacun •••

EN UN TEMPS RECORD, LES RUES SONT

••• avait droit. Et on tuerait père et mère pour s'emparer de ce coin de terre afin d'y faire pousser des haricots ou paître du bétail... Ce Land Run (littéralement «course à la terre») du 22 avril 1889 reste l'un des épisodes les plus hallucinants – et les plus brutaux – de la conquête de l'Ouest.

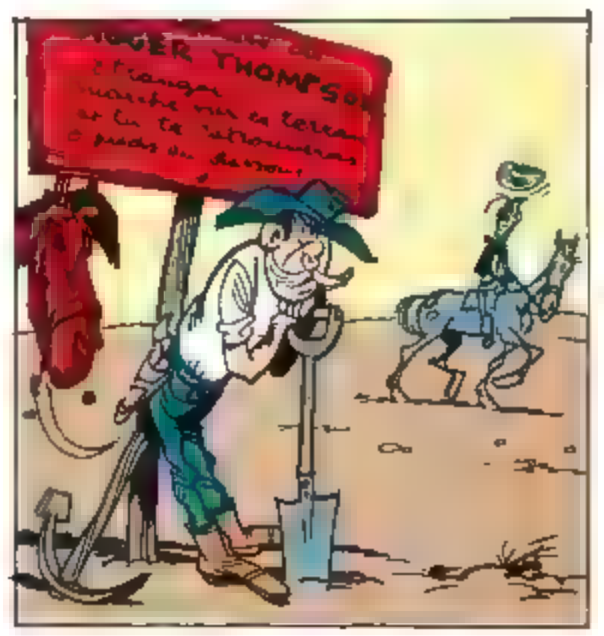
En cette année 1889, les grandes explorations dans l'Ouest américain touchaient à leur fin. La ruée vers l'or et la construction du chemin de fer transcontinental appartenaient désormais au passé. La région centrale des Grandes Plaines (du Montana au Texas) avait été colonisée, notamment sous l'effet du *Homestead Act* de 1862, une loi donnant aux fermiers européens la propriété des terres qu'ils occupaient après en avoir chassé les Indiens.

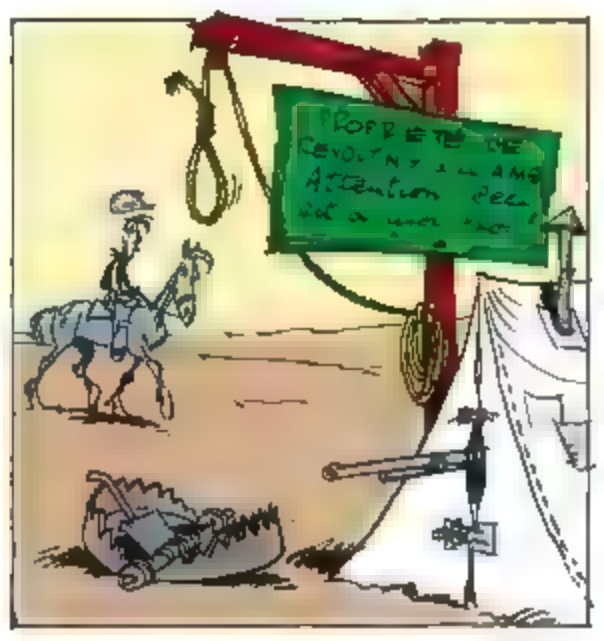
Mais l'actuel Oklahoma restait un cas à part. Appelé alors Indian Territory, il était le dernier refuge des Amérindiens après des décennies de violences et de déplacements de populations. Cette enclave, divisée pour différentes tribus (choctaw, chickasaw, creek, séminole, osage...), subissait des pressions croissantes de la part de colons toujours plus avides de nouvelles contrées. A la fin des années 1870, le mouvement des Boomers, qui exigeait l'ouverture du Territoire indien à la colonisation, se développa au Kansas. Il visait notamment une zone précise appelée Unassigned Lands («terres non attribuées»), que les Séminoles et les Creeks durent céder aux Etats-Unis après la guerre de Sécession, en punition de leur soutien à l'armée des confédérés. Après plusieurs tentatives d'installation sauvage de colons par un vétéran de la guerre de Sécession et des années de lobbying à Washington, les Boomers, emmenés par un certain Elias C. Boudinot, parlementaire aux origines cherokees, obtinrent gain de cause. Le président Benjamin Harrison fixa au 22 avril 1889 la colonisation des 8 000 kilomètres carrés des Unassigned Lands.

La méthode retenue, celle de la course à la terre, était inédite. «On ne pouvait pas reproduire le schéma traditionnel d'occupation des parcelles», explique Bob Blackburn, qui dirige actuellement la Oklahoma Historical Society à Oklahoma City. «Les Unassigned Lands possédaient des sols riches, des arbres, beaucoup d'eau... Il y avait trop de candidats, trop peu de surface, et aucun mode de sélection éprouvé. Le Congrès américain opta donc pour le Land Run, qui reflète un esprit à la fois de darwinisme social, de survie des mieux adaptés et de gouvernement minimal», ajoute-t-il. Pour être propriétaire, il suffisait donc d'arriver le premier sur un terrain, d'en prendre possession en plantant un poteau sur le sol sur lequel était écrit «*This land is mine*» («Cette terre est mienne»).

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre dans tout le pays. Dans les semaines précédant le 22 avril, les colons affluèrent de tous les Etats-Unis sur le pourtour des Unassigned Lands, s'entassant dans des camps improvisés. Parmi eux, beaucoup de fermiers du Kansas, du Missouri ou du Texas chassés par la misère ou la sécheresse. Mais aussi des cohortes de commerçants, cowboys, ouvriers, maquereaux, spéculateurs, escrocs et autres opportunistes de tout poil bien décidés à profiter de la bonne fortune que leur offrirait cette nouvelle Terre promise. Les Boomers voyaient cette concurrence d'un mauvais œil. Beaucoup d'entre eux avaient

Dans *Ruée sur l'Oklahoma* (1960), Morris et Goscinny croquent avec beaucoup d'humour les colons défendant leurs nouvelles terres





consulté en amont des cartes pour repérer les meilleurs emplacements, et les sites des futures villes faisaient déjà l'objet des plus intenses spéculations. Plusieurs sociétés immobilières s'activaient depuis des mois à dresser des plans et à pré-vendre des lots. La plus importante, la Seminole Town and Improvement Company, agissait en sous-main pour la compagnie Santa Fe Railway, laquelle voyait dans cette colonisation une aubaine pour son développement. C'est d'ailleurs autour des haltes ferroviaires que les premiers centres urbains sortirent de terre, à une vitesse stupéfiante. Le 22 avril, le petit arrêt d'Oklahoma Station, qui ne comptait qu'un hall d'embarquement, un entrepôt, un bureau de poste en bois et quelques officiers de l'armée et agents du rail et du télégraphe, vit, en quelques heures, l'esquisse d'une ville se dessiner autour de lui : la future Oklahoma City. Rues et blocks furent délimités, et les premiers commerces, installés sous des tentes, ouvrirent. «Au crépuscule, les feux de camp de 10 000 personnes illuminaient les pentes herbeuses de la vallée de Cimarron, là où, la nuit d'avant, le coyote, le loup gris et le cerf erraient encore tranquillement», écrivit le journaliste William Willard Howard pour le magazine new-yorkais *Harper's Weekly*. Dès le lendemain, les premiers bâtiments en durs étaient érigés : banques, saloons, maisons de jeu...

Bureau du shérif, épicerie, boulangerie... La ville de Guthrie, dans l'Oklahoma, est née lors du Land Run du 22 avril 1889. «Contrairement à Rome, Guthrie s'est bâtie en un jour», note un journaliste du magazine *Harper's Weekly*.

TRACÉES ET LES COMMERCES OUVRENT

Pourtant, des colons firent rapidement demi-tour, déçus par cette terre qu'ils avaient idéalisée... et par le chaos qui y régnait. Car ici, le Far West méritait bien sa réputation. Les règles du Land Run furent en effet allègrement bafouées. On ne comptait plus le nombre de fermiers qui se ruèrent depuis la ligne de départ jusqu'à la parcelle de leurs rêves pour trouver sur place... des adversaires déjà à pied d'œuvre. Un échec pour les troupes fédérales qui étaient censées avoir ratissé la zone avant le 22 avril, pour déloger les petits malins qui souhaitaient devancer la concurrence.

Parmi les participants, un tiers étaient des resquilleurs

En réalité, la cavalerie n'avait pas les moyens de surveiller 560 kilomètres de frontières. Résultat : le jour J à midi, de très nombreux tricheurs n'avaient pas eu besoin d'attendre le signal et se trouvaient déjà au sein des Unassigned Lands, cachés dans un bois ou dans un trou creusé à même le sol. D'autres abusèrent de leur statut. Des US Deputy Marshals (policiers), des employés du rail mais aussi des officiels gouvernementaux, autorisés à se trouver sur le territoire avant l'ouverture, s'approprièrent des terres sans en avoir le droit. Une fraude massive. «Environ un tiers des participants à la course étaient des Sooners [de l'anglais soon, «tôt»], des resquilleurs entrés avant les autres», relève Bob Blackburn. Certains litiges durèrent pendant une décennie, et plusieurs se terminèrent dans un bain de sang. William Couch, le premier maire d'Oklahoma City, fut abattu le 4 avril 1890 par un rival qui revendiquait le même terrain que lui.

Malgré ces ratés, le principe de cette chevauchée fantastique fut encore repris une demi-douzaine de fois pour coloniser d'autres régions de l'Oklahoma. Après 1895, on privilégia l'attribution des terres par loterie. L'Indian Territory, qui avait été promis aux Indiens pour l'éternité, fut ainsi peu à peu dépecé jusqu'à la création officielle en 1907 de l'Oklahoma comme 46e Etat américain. L'épisode du Land Run de 1889 reste aujourd'hui son acte fondateur, célébré par des statues, des reconstitutions... et même par son surnom : The Sooner State, «l'Etat des premiers arrivés», référence aux colons tricheurs d'antan qui n'avaient pas eu besoin d'attendre le signal pour s'élancer à bride abattue dans la réserve. ■

VOLKER SAUX

MINORITÉS

LE MIRAGE DE

Afro-Américains, Français, Juifs, Irlandais, Chinois... Pour les peuples du monde, le Far West, au XIXe siècle, fit figure de terre promise. La réalité est plus complexe.

PAR CHRISTOPHE [illegible] ET VALÉRIE KURIAK

L'OUEST

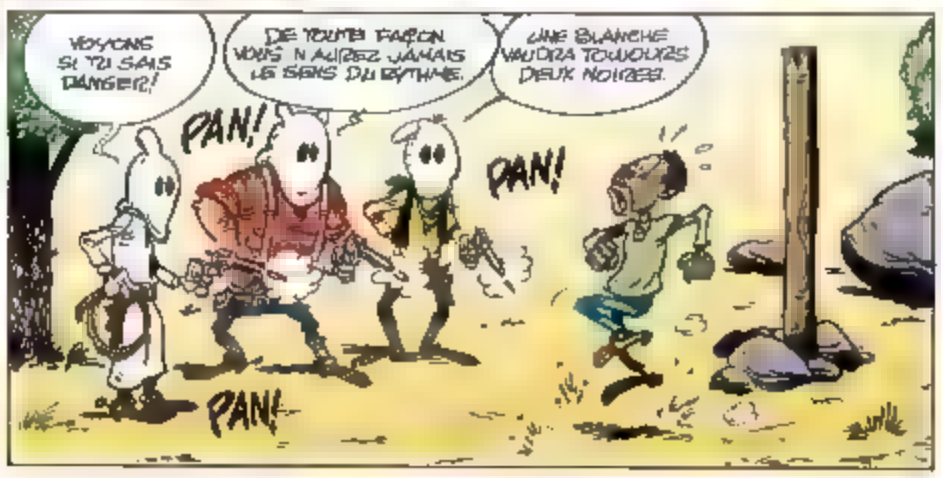
Un Russe, un Chinois, un Amérindien et un Afro-Américain posent ici à San Francisco en 1875. Tous sont alors considérés comme des parias en Amérique.

Au XIXe siècle, l'Amérique apparaît comme le nouvel Eden. En 1870, 30 % des enfants nés dans les territoires de l'Ouest sont issus de parents étrangers. Est-ce pour autant le paradis du brassage ethnique ? Si certains s'intègrent facilement dans la culture anglo-saxonne, la plupart des arrivants forment des communautés isolées dans leurs langues et leurs coutumes. Ce qui ne manque pas de générer des réactions xénophobes : d'emblée, des voix se font entendre pour défendre les intérêts des Américains de souche face aux arrivées massives de nouveaux migrants. Des Irlandais vus comme sournois et violents, des Français et des Italiens cherchant à imposer leur foi catholique, des Chinois accusés de se livrer à des rites étranges... Tous sont réputés voler des emplois aux Américains. Un sentiment exacerbé dans les années 1870 lorsque à la prospérité succède une crise économique mondiale qui entraîne d'autres exils. L'année 1882 marquera le début des lois anti-immigration. C'est alors que les portes du Far West se fermeront.

Les esclaves de la plantation de Thomas Fenwick Drayton (1809-1891), en Caroline du Sud, vers 1835. A la fin de la guerre de Sécession, la Constitution intégrera, en 1865, un 13e amendement abolissant l'esclavage.

LES AFRO-AMÉRICAINS

L'Ouest fut un refuge pour ces anciens esclaves


VOYONS SI TU SAIS DANGER!
DE TOUTE FAÇON VOUS N'AUREZ JAMAIS LE SENS DU RYTHME.
UNE BLANCHE VAUDRA TOUJOURS DEUX NOIRES.
PAN!
PAN!
PAN!

Dans *L'Homme de Washington* [illegible] le pauvre Sam Terrapin est [illegible] membres de la ligue [illegible] raciste créée en 1865

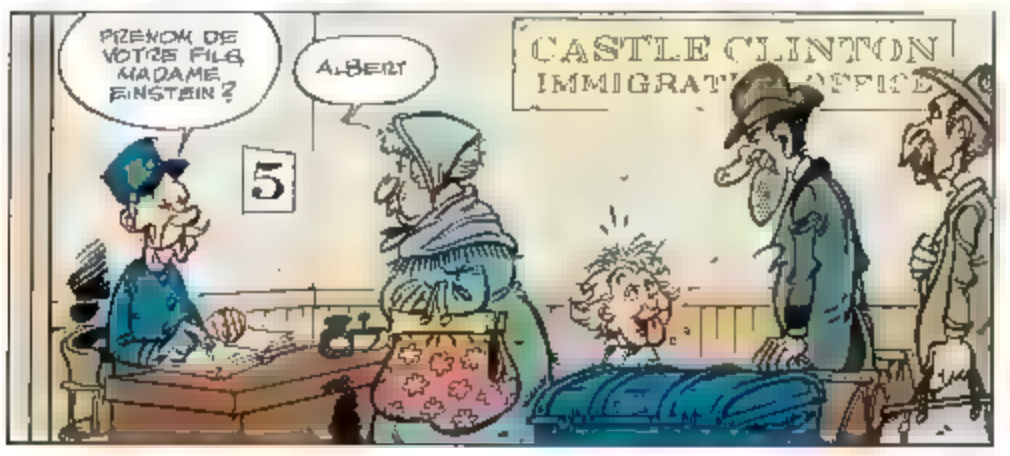
Des terres, de l'argent facile, une vie nouvelle et surtout... la liberté. Pour les anciens esclaves, plus encore que pour les Européens, la conquête de l'Ouest américain était une opportunité sans précédent. Car sur les terres situées à l'ouest du Mississippi, le compromis historique dit «du Missouri», signé en 1820, interdisait l'esclavage. Mais c'est après la découverte des gisements d'or, en 1850, qu'arrivèrent en Californie les premières vagues d'Afro-Américains. Affranchis venus de l'Est, fugitifs échappés des plantations du Sud, au total 4 000 hommes poursuivant le même rêve : une chance d'égalité raciale. Un espoir brisé en 1857 par l'arrêt Dred Scott. L'Etat fédéral niait la citoyenneté américaine aux anciens esclaves et déclarait inconstitutionnel le compromis de 1820. Expropriés, chassés des mines, ils trouvèrent pour la plupart refuge à San Francisco et Sacramento comme ouvriers, dockers ou domestiques. La fin de la guerre de Sécession et l'abolition de l'esclavage en 1865 allaient faire renaître l'espoir. «Quatre acres et une mule» pour se construire un avenir, telle était la promesse faite aux esclaves libérés par le président Lincoln. Malgré tout, dans les années 1870, la «Cotton Belt» (la «ceinture du coton», rassemblant les Etats du Sud) restait un enfer : terres insuffisantes, lynchages et pendaisons perpétrés par les suprémacistes du Ku Klux Klan, renforcement de la ségrégation raciale par les lois Jim Crow... A la fin de la décennie, 20 000 d'entre eux s'en allèrent chercher la paix dans l'ouest du Kansas et en Californie. Certains rejoignirent les premières communautés noires urbaines, la plupart gagnèrent les zones rurales où ils furent employés dans de grandes exploitations aux mains de propriétaires blancs : récolte du coton, cueillette de fruits... Ceux qui ne cultivaient pas la terre se spécialisèrent dans le convoyage des troupeaux. «Au point qu'un cowboy sur quatre aurait été afro-américain», affirme l'historien B. A. Glasrud (*The African American West*, University Press of Colorado, 2000). Une réalité longtemps occultée dans le mythe du Far West.

LES JUIFS

Ils firent fortune en équipant les mineurs

Les Israélites s'adaptent à la culture américaine : en 1883, Charles Strauss est élu maire de Tucson, en Arizona.

La conquête de l'Ouest a-t-elle été l'âge d'or du «peuple élu» ? C'est ce que le musée juif de l'Ouest américain (Jewish Museum of the American West), en Californie, ne craint pas d'affirmer. Si le trait est évidemment exagéré, il ne fait aucun doute que la porosité de la frontière lui a offert une occasion unique de franchir les barrières nationales, raciales et religieuses. Ces immigrants juifs venaient majoritairement de la Confédération germanique où leur statut avait été modifié au début du XIXe siècle. En Bavière, souligne Françoise Ouzan, auteure d'une *Histoire des Américains juifs* (André Versaille éditeur, 2008), un édit, promulgué en 1813, leur avait permis d'acquérir des biens fonciers sous réserve d'abandonner les métiers «traditionnellement juifs» de colporteurs, maquignons et fripiers. En 1822, en Prusse, les emplois publics leur étaient interdits, sauf s'ils se convertissaient. Certains ont donc décidé de tenter leur chance de l'autre côté de l'Atlantique. Cette diaspora de la première moitié du XIXe siècle, composée de marchands ambulants, de quincaillers et de petits artisans, s'intégra parfaitement à l'économie américaine en plein essor. Le parcours prodigieux de deux dynasties «parties de rien» – Lehman et Guggenheim – en témoigne amplement. Dans l'Ouest, plutôt que de creuser les mines, les pionniers juifs firent fortune en équipant les mineurs. Deux hommes aux patronymes semblables illustrent à la perfection ces *success stories* à l'américaine. Le premier, Levi Strauss (1829-1902), bavarois d'origine, fonda des établissements commerciaux à San Francisco dans les années 1850, avant de créer la pièce essentielle de la panoplie des bûcherons et des mineurs : le blue-jeans. Le second, l'homme d'affaires Charles Moses Strauss (1840-1892), allemand par ses parents, fut responsable d'un commerce de gros à Tucson, en Arizona, avant de se lancer dans la politique et de devenir maire de la ville en 1883 : le premier édile juif du Far West. Si ce n'était pas l'âge d'or, cela y ressemblait fort... ■



Truffée de gags d'une savoureuse ironie, *La Terre promise* (2016), signée Achdé et Jul, évoque l'immigration des Juifs ayant fui les persécutions en Europe centrale.

Veillée dans les montagnes Adirondacks, vers 1900. La majorité des *Mountain Men* étaient alors irlandais.

LE PLUS CÉLÈBRE EST SANS DOUTE ALOYSIUS O. OTHMINS-OHARA, QUI DEVINT MAIRE DE PAINFUL GULCH, SÉNATEUR, GOUVERNEUR DE L'ÉTAT ET CANDIDAT MALHEUREUX À LA VICE-PRÉSIDENCE DES ÉTATS-UNIS

Dans *Les Rivaux de Painful Gulch* (1962), deux autres dandys, dont les O'Timmins et O'Hara ne savent même pas pourquoi ils se sont battus pendant la guerre

LES IRLANDAIS

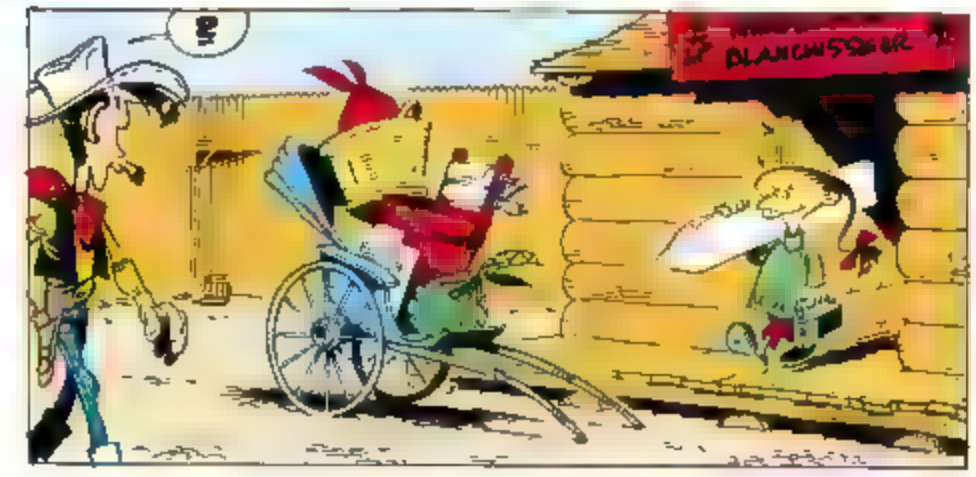
Un rôle clé dans l'épopée ferroviaire

Sales, ivrognes, querelleurs, papistes indécrottables...» Peu de communautés ont attiré sur elles autant d'épithètes injurieuses que celles des Irlandais immigrés aux Etats-Unis. A dire vrai, rares étaient les individus issus d'une même nation qui ont déferlé en si grand nombre et en si peu de temps dans les ports du Nouveau Monde. Pour eux, l'exode était une question de vie ou de mort. Au milieu des années 1840, la «famine de la pomme de terre» a fait baissé plus d'un tiers des 8,5 millions habitants de l'île verte : un million de personnes ont péri pendant la pénurie et 2 autres millions ont fui le pays dans les années qui ont suivi. Selon Fabrice Bensimon et Laurent Colantonio, dans *La Grande Famine en Irlande* (Puf, 2004), l'immense majorité d'entre eux – soit 1,5 million d'individus – a toqué à la porte de l'Oncle Sam entre 1845 et 1855. Moins qualifiés que les ouvriers venus d'Allemagne ou d'Angleterre, les travailleurs irlando-américains se sont d'abord établis dans les villes industrielles du Nord-Est, employés comme dockers, terrassiers ou creuseurs de canaux. Tassés dans les logements insalubres de New York, Boston ou Chicago, les *Bog-trotters* («les bouseux»), comme on les appelait, faisaient l'objet d'incessantes attaques xénophobes. Dans ce contexte, l'Ouest offrait l'occasion rêvée de repartir de zéro. Entre 1860 et 1880, les Irlandais formaient la communauté étrangère la plus importante du Sud-Ouest américain. Présents en nombre dans les mines de la Californie, du Nevada et du Colorado, ils ont également joué un rôle clé dans l'épopée ferroviaire. De 1860 à 1869, les fidèles de saint Patrick ont construit depuis Omaha, dans le Nebraska, le tronçon «est-ouest» de la première ligne de chemin de fer transcontinentale, tandis que leurs homologues chinois ont effectué depuis Sacramento, en Californie, le tronçon «ouest-est». C'est donc grâce à la force sino-irlandaise que New York ne se trouva plus qu'à une semaine de trajet de San Francisco – au lieu de six mois jusqu'ici. ■

LES CHINOIS

250 000 déferlèrent sur la Californie

Le sens de la formule n'était pas la moindre des qualités des premiers migrants chinois. Ils se nommaient eux-mêmes «*Gamsaan-haak*», «les invités de la montagne d'or». Une périphrase évocatrice pour désigner la Californie plongée dans la fièvre de l'or depuis 1848. Ces paysans pauvres arrivaient pour la plupart du Delta de la rivière des Perles, situé dans la province de Guangdong, au sud de la Chine. Une région en proie à la famine mais aussi ravagée par une guerre civile meurtrière, la révolte des Taiping (1851-1864). Si le plan était simple – s'enrichir et retourner au pays –, la réalité le fut moins. Souvent endettés auprès d'organisations sino-américaines qui avaient financé leur voyage, ces travailleurs se retrouvaient pieds et poings liés à leurs employeurs par des contrats de plusieurs années. Travailleurs agricoles (coolies), cuisiniers, blanchisseurs autour des gisements, ou ouvriers, ils se distinguèrent par leur endurance. Une âpreté à la tâche qui, en 1863, en fit les candidats parfaits pour la construction du chemin de fer. «Après tout, n'ont-ils pas bâti la Grande Muraille ?», lança Charles Crocker, le fondateur de la Central Pacific Railroad. Certes, l'ouvrage était plus modeste, mais il leur fallut, souvent au prix de leur vie, traverser les canyons, creuser les montagnes de la Sierra Nevada à la pioche et à la dynamite. Leur efficacité était telle que les recruteurs n'hésitèrent pas à se rendre jusqu'en Chine pour grossir ces bataillons. Au total, 250 000 Chinois débarquèrent en Californie entre les années 1849 et 1882. Ce qui ne fut pas du goût des ouvriers américains et européens qui les accusèrent d'accepter des salaires de misère et d'être des briseurs de grève. Emeutes, lynchages... La haine ne tarda pas à se déchaîner contre ces Orientaux, culturellement trop différents pour être acceptés. Le gouvernement fédéral voulut alors en finir avec ce «péril jaune» et, le 6 mai 1882, adopta une loi d'exclusion, le *Chinese Exclusion Act*, qui interdit toute entrée de nouveaux ressortissants chinois sur le territoire américain. ■



Dans *Le 20e de cavalerie* (1967), le blanchisseur Mog[illegible] l'un de ses clients à [illegible] son linge.

A Dupont St., le quartier chinois de San Francisco, vers 1885. Les coolies, après avoir servi de main-d'œuvre bon marché, furent ostracisés par la loi de 1882, qui suspendit l'immigration des ouvriers venant de Chine.

Dans *Tortillas pour les Dalton* (1966), le scénariste René Goscinny fait s'allier les Dalton et Emilio Esposito, le chef de l'équipe avec qui les Dalton vont semer la terreur à la frontière mexicaine.

LES MEXICAINS

Perçus comme des outsiders

Une grosse poignée de dollars – 15 millions exactement –, c'est ce qu'il a fallu aux Etats-Unis pour s'offrir la moitié du Mexique. Le 2 février 1848, le traité de Guadalupe Hidalgo mettait fin à deux années de conflits territoriaux entre l'Amérique et son voisin du Sud. Désormais, la Californie, le Nevada, l'Utah, le Texas, ainsi qu'une partie de l'Arizona, du Nouveau-Mexique, du Colorado et du Wyoming, tombaient dans le giron de l'Oncle Sam. Au même moment, des pépites d'or étaient découvertes au nord-est de Sacramento. Le rêve américain pouvait commencer. Pour les quelque 70 000 autochtones restés sur place, l'avenir s'annonça t moins radieux. Les Mexicains eurent beau retracer leur généalogie depuis la fondation de la Nouvelle-Espagne, ils étaient collectivement perçus comme des outsiders. «La ruée vers l'or a permis de nier l'antériorité de leur présence en imposant la légende d'une terre vierge», affirme Annick Foucrier dans *Le Mythe californien dans l'histoire américaine* (revue *Pouvoirs*, 2010). Placés *de jure* sous la bannière étoilée, les Greasers («les graisseux»), comme les Blancs nommaient les Mexicains, demeuraient des citoyens de seconde zone. Au fil des ans, leurs droits fonciers garantis par le traité de 1843 furent méthodiquement grignotés. Selon Robert Utley, auteur de *Story of the West* (DK Publishing, 2003) : seulement 6 % des revendications foncières des Hispaniques du Nouveau-Mexique ont été reconnues par le tribunal. Quant aux «Mexicains du Mexique», venus de l'autre côté du Rio Grande, ils constituaient le cinquième groupe d'étrangers du Sud-Ouest américain au cours de la seconde moitié du XIXe siècle. Recrutés comme saisonniers, notamment dans les champs de maïs et de coton du Nouveau-Mexique, ils percevaient pour le même labeur «20 à 50 % de moins que leurs homologues anglos», soulignent Jessie Embry et Brian Cannon dans *Immigrants in the Far West* (University of Utah, 2015). Le mirage de l'Eldorado était bien loin ! ■

Le chef Escoffier dans *Le Cuisinier français* (1903), premier ouvrage signé par Auguste Escoffier, considéré comme le père de la gastronomie au Far West.

LES FRANÇAIS

Leur base : San Francisco

Voilà de quoi réjouir les 30 000 Français qui arrivèrent en Californie entre 1849 et 1851 : en plus de l'or qu'on leur avait promis, ils y trouvèrent du cabernet et du sauvignon ! En effet, vingt ans plus tôt, un vigneron bordelais, Jean-Louis Vignes, avait posé ses valises et importé ses plants dans la région de Los Angeles. Contrairement aux migrants italiens ou irlandais, ces arrivants ne fuyaient pas la pauvreté. Pour la plupart commerçants, investisseurs ou banquiers, ce sont les opportunités de faire fortune qui les avaient attirés là. Beaucoup finirent par jouer un rôle important dans le milieu des affaires ou de la politique. Quelques noms de rues célèbrent encore ces pionniers : Solomon Lazard à Los Angeles (durant trente ans, il dirigea le service des Eaux), Alfred Pioche à San Francisco (il fut le créateur des premiers réseaux de transports en commun)... L'un d'eux, Joseph Mascarel devint même maire de Los Angeles, en 1865, et mena campagne pour interdire le port d'armes dans la ville. Les premiers convois transportaient aussi des militants des révolutions de 1848. En 1851, le gouvernement français organisa une loterie des lingots d'or. L'argent récolté devait permettre d'envoyer dans l'Ouest américain 5 000 ouvriers sans emploi. En réalité, il s'agissait d'une escroquerie (les lingots restèrent dans les coffres de l'Etat), destinée à débarrasser le territoire de ces révolutionnaires indésirables. Certains fondèrent des communautés utopiques, comme celle de Coverdale en 1880, patronnée entre autres par George Sand. Mais la plupart s'installèrent dans les villes qui se peuplèrent de cafés, restaurants, boutiques de luxe et théâtres. En 1851, la population de San Francisco se composait de plus d'un cinquième de Français. Pour railler le manque d'entrain de nos concitoyens à adopter la langue anglaise, ils les surnommèrent les «kezkidis». ■

Au XIXe siècle, nombre d'émigrés britanniques en Utah se convertirent à l'Eglise mormone. Certains posent ici devant une bijouterie de Salt Lake City qui vend des articles en provenance d'Europe.

Waldo Backwargron personnage de *Pied-Tendre* 1968 est un orphelin de barque en Amérique pour prendre possession du ranch donné à la perte

LES BRITANNIQUES

La vague des Mormons

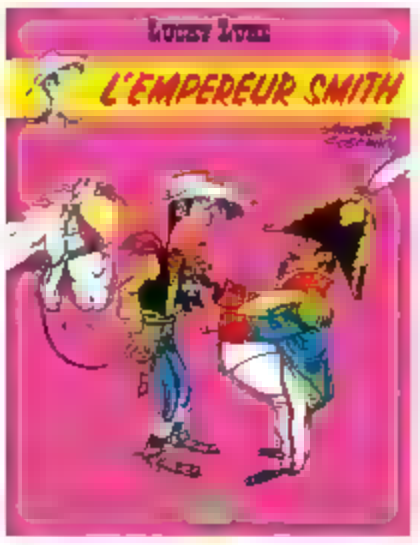
Pendant longtemps, le pays de l'Oncle Sam est apparu comme la «chasse gardée» de l'Angleterre. En 1790, dans le premier recensement effectué aux Etats-Unis, 6 % de la population de souche européenne se revendiquaient d'origine britannique. Au cours du XIXe siècle, la Grande-Bretagne constituait le troisième foyer de l'émigration transatlantique après l'Irlande et l'Allemagne, écrit Paul Spickard dans *Almost All Aliens* (Routledge, 2009). Pourquoi les ressortissants de la première puissance du monde se sont-ils exilés ? Avant tout, pour trouver de l'espace : entre 1800 et 1850, le nombre de Britanniques a été multiplié par deux. Cette explosion démographique, conjuguée à l'exode rural, a précipité une partie de la population hors de l'île. Au cours des années 1860, poursuit Paul Spickard, ils furent en moyenne 50 000 sujets de sa Majesté à franchir annuellement l'Atlantique. Dans l'Ouest, en 1870, les sujets de sa Majesté représentaient le troisième groupe d'étrangers après les Irlandais et les Chinois. Tous les profils s'y retrouvaient : paysans des Highlands chassés par la famine de la pomme de terre ; fermiers gallois balayés par la révolution industrielle, Anglais *upper class* investissant dans le rush du bétail dans les années 1870-1880 et, bien sûr, anciens mineurs de charbon venus tenter leur chance dans l'extraction de l'or ou de l'argent dans le Nevada, le Colorado et la Californie. Parmi les ouvriers des bassins houillers, un cas particulier a profondément marqué l'histoire de l'Ouest : celui des Mormons britanniques venus bâtir «la nouvelle Jérusalem» dans les grands espaces américains. Entre 1840 et 1870, 38 000 convertis, issus principalement des régions minières du Royaume-Uni, se sont établis en Utah, affirme Mindi Sitterud-McCluskey dans *Immigrants in the Far West*. Dans la région du Lac Salé, leur politique nataliste a fait des merveilles : en 2018, selon une étude de l'agence Bloomberg, les villes de l'Utah concentraient à l'échelle nationale le plus haut pourcentage de descendants de *British Americans*. ■

JOSHUA NORTON
IL SE PRENAIT POUR UN EMPEREUR !

Autoproclamé Norton Ier en 1859, cet immigré londonien défraya la chronique de San Francisco durant vingt et un ans. Son règne fantasque fascina la Californie.

En ce début de mois de juillet 1872, un individu étrangement accoutré se tient devant son domicile du 624 Commercial Street, à San Francisco. Avec une prestance majestueuse, il porte une tunique marine à épaulettes dorées qui lui confère l'allure d'un officier de l'armée de l'Union. Impression démentie par son curieux couvre-chef, un chapeau de castor orné d'une plume de paon et d'une rose. Pour connaître son identité, il faut se référer au registre du recensement fédéral de l'année 1870 où il est indiqué, à la rubrique profession, que cet homme exerce le métier... d'empereur. Joshua Abraham Norton est en effet le seul empereur qui ait jamais régné sur les Etats-Unis. Un monarque chimérique puisqu'il s'est lui-même donné ce glorieux titre et n'a jamais influencé la politique de son pays. Ce personnage ubuesque n'en est pas moins devenu une célébrité en Californie et au-delà. Dans l'album de Lucky Luke *L'Empereur Smith* (1976), inspiré de l'histoire de Norton, le personnage qui s'imagine être l'empereur des Etats-Unis revendique l'admiration qu'il porte à Napoléon Ier et tient sa main droite dans le gilet de sa tenue impériale. Il se présente aussi comme le cousin de la reine Victoria. «Cette pauvre reine nous a encore écrit pour nous proposer le mariage [...]mais nous préférerions épouser une descendante de Napoléon», confie Smith à Lucky Luke.

Si Néron est devenu empereur par légitimité dynastique et Napoléon en forçant le destin, Joshua Norton, lui, l'est devenu par dépit. Rien de princier dans sa famille. Il naît d'un père marchand, à Londres, entre 1814 et 1819, puis passe sa jeunesse en Afrique du Sud où les siens s'installent comme colons. C'est en 1849, au moment de la ruée vers l'or, qu'il débarque à San Francisco. Il y fait des affaires fructueuses dans l'immobilier transformant ainsi son héritage paternel en une petite fortune. Puis en 1852, c'est la banqueroute. La Chine, frappée de famine, cesse ses exportations de riz. Norton, persuadé que le cours de cette céréale va s'envoler, en achète de fortes quantités au Pérou. Mais d'autres ont la même idée, si bien que le riz, qui arrive par cargaisons entières, voit son prix s'effondrer. Au lieu d'accepter ses pertes, il se lance dans un interminable procès qui achève de le ruiner totalement en 1858.



Smith est Norton
Dans l'album *L'Empereur Smith* (1976), Lucky Luke rencontre un riche éleveur qui s'imagine régner sur les Etats-Unis.

Un an plus tard, coup de théâtre. Amer et profondément contrarié par le système politique de l'Etat fédéral des Etats-Unis, il envoie, le 17 septembre 1859, une annonce solennelle à la presse où il s'autoproclame «Empereur des Etats-Unis et Protecteur du Mexique» sous le nom de Norton Ier. Cela, précise-t-il avec culot, «selon le désir d'une large majorité des citoyens de ces Etats-Unis». Bien que désormais logé dans une pension miteuse, il fait publier, par voie de presse, des «décrets impériaux» pour abolir les partis politiques du pays. Il ordonne même au commandant en chef des armées, le major général Winfield Scott (1786-1866), d'évacuer par la force les sénateurs ! Dans beaucoup de pays, une plaisanterie de ce genre se serait soldée par un internement, mais pas aux Etats-Unis où les habitants de San Francisco sont de plus en plus intrigués – et amusés – par cet invraisemblable Norton Ier qui salue avec joie les passants dans la rue. La plupart de ses décrets farfelus, rédigés avec un humour certain afin de prévenir toute menace d'inculpation, sont conservés aujourd'hui sur le site Internet du Musée virtuel de San Francisco. Ils y prônent souvent la paix entre les religions, les nations, les partis. Quand éclate la guerre civile entre le Nord et le Sud, en 1861, Norton propose – en vain – sa médiation aux deux présidents rivaux, Abraham Lincoln et Jefferson Davis. De même – sans plus de

Une pause impériale. Cette photo de Norton a été prise à son domicile, en 1880, l'année de sa mort. A la fin de sa vie, il faisait visiter, moyennant finance, sa pension miteuse.

succès –, il tente d'intervenir auprès du chancelier Bismarck pendant la guerre opposant la France à la Prusse en 1870. Quelquefois visionnaire, il imagine, un demi-siècle avant la création de la Société des Nations, une institution internationale qui réglerait pacifiquement les conflits, mais aussi la construction d'un pont suspendu au-dessus de la baie de San Francisco... D'autres décrets de Joshua Norton sont encore plus étonnants. Ne supportant pas qu'on abrège le nom de sa ville en «Frisco», il menace toute personne qui prononce ce «mot abominable» de payer une pénalité de 25 dollars (460 dollars actuels) au Trésor Impérial, autrement dit sa poche !

Quand il ne se préoccupe pas des grandes affaires du monde, Norton Ier parcourt son empire, c'est-à-dire les rues de San Francisco. Il s'entretient avec tous ceux qui veulent l'écouter sur des sujets qui souvent lui échappent et s'inquiète de l'état de son «territoire» : les trottoirs, la chaussée, les équipements publics. Il est aussi soucieux de l'allure des officiers de police. Un scandale éclate d'ailleurs en 1867 quand l'un d'eux, agacé par son attitude, arrête Norton pour le faire soigner de force. Choqués, les citoyens de San Francisco organisent des mouvements de protestation, ce qui amène le shérif de la ville, un certain Patrick Crowley, à ordonner la libération de l'«empereur» et à publier des excuses au nom des forces de police de la ville ! Après une telle considération, de multiples rumeurs courent sur son compte. On raconte qu'il est le fils caché de Napoléon III et qu'il se prépare à épouser Victoria, la reine d'Angleterre.

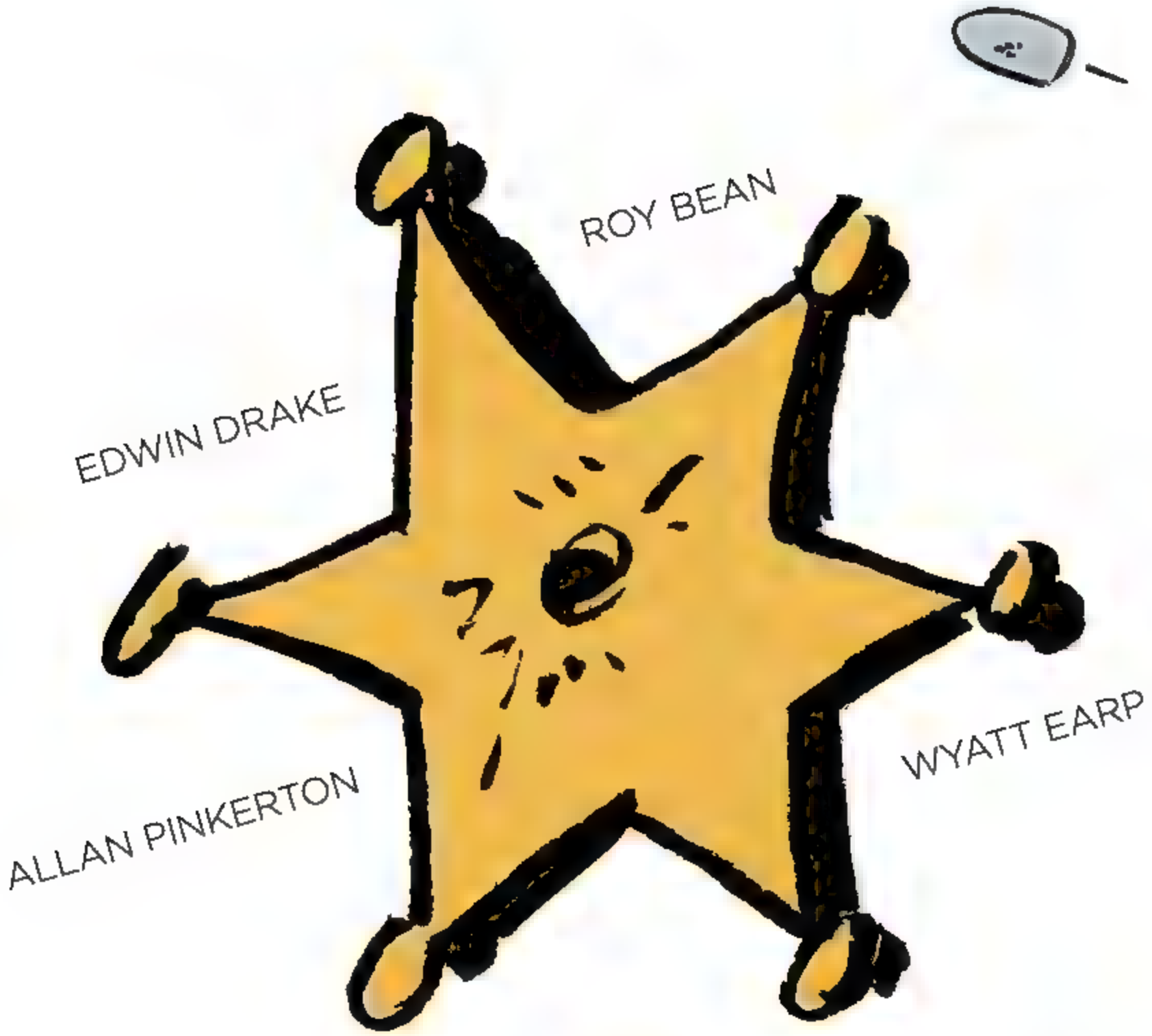
La ville de San Francisco lui offre un uniforme pour remplacer ses guenilles

D'autres font courir le bruit que Norton serait en réalité richissime. Le manque d'argent a pourtant été le souci majeur de l'empereur Norton Ier. La ville de San Francisco s'efforce de lui faciliter la vie en lui fournissant gracieusement un uniforme neuf pour remplacer ses guenilles. On lui offre une place attitrée dans les théâtres et les transports en commun, les meilleurs restaurants du centre-ville l'accueillent à table ouverte tandis que les établissements les plus modestes le laissent prendre ses repas au comptoir, gratuitement, accompagné de chiens errants qui le suivent comme son ombre. Pour payer ses dettes, il fait imprimer sa propre monnaie, des billets sous forme d'assignats d'une valeur de plusieurs dollars avec son portrait en effigie. Certains commerçants ont la gentillesse d'accepter tandis que d'autres le laissent instaurer une «taxe» de 25 cents qu'il prélève dans les boutiques. Une façon «royale» de faire la manche...

Le 8 janvier 1880, Sa Majesté s'effondre en pleine rue, terrassée par un accident vasculaire cérébral. A ses obsèques, deux jours plus tard, le cortège funèbre – 30 000 personnes présentes selon la presse locale – s'étire sur plus de 5 kilomètres. Aujourd'hui encore, au Woodlawn Cemetery de Colma, sa tombe est constamment fleurie. La présence de Norton à San Francisco n'a rien perdu de son empire. ■

PIERRE ANTILOGUS

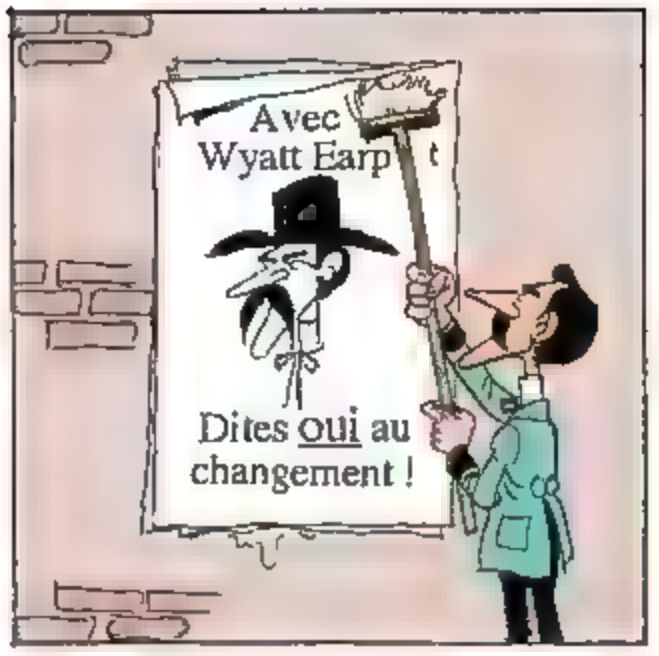
Hommes de loi



La saga Lucky Luke n'est pas avare de justiciers de comptes, braquages, arrestations de ces individus impulsifs et violents ont

contre hors-la-loi

et de bandits ayant réellement existé. Entre règlements
et chasses à l'homme, les faits d'armes
forgé, eux aussi, la légende de l'Ouest américain.



Dans *O.K. Corral* 1997. Lucky Luke se rend à Tombstone, en Arizona, pour surveiller les élections municipales qui opposent Wyatt Earp au vieux Old Clanton. Pure fiction bien sûr.

WYATT EARP

La meilleure gâchette du pays

Cet ancien chasseur de bisons (1848-1929) est vite attiré par la profession de marshal, officier de police itinérant. En 1880, il s'installe – avec ses frères Virgil et Morgan – dans la ville minière de Tombstone, en Arizona, où les tensions sont fréquentes. En octobre 1881, après avoir réglé leur compte à deux clans d'éleveurs de bétail qui s'opposaient à lui, tout près d'une écurie appelée O.K. Corral, sa notoriété de fin tireur le précède dans le Colorado et l'Idaho. Deux Etats que le justicier traverse avec Doc Holliday (1851-1887), un autre as de la gâchette, pour faire respecter la loi. Amoureux d'une actrice à Hollywood, il meurt à Los Angeles.

CALAMITY JANE

Dans l'album qu
porte son nom
(1967), ***Calamity Jane***
organise des bras
de fer, jure comme
un charretier et
chique du tabac.
De quoi laisser Lucky
Luke sans voix

Une femme rebelle éprise d'indépendance

Prison, duels, prostitution, alcoolisme, misère... La vie de Martha Canary, née entre 1850 et 1856, n'a rien d'une légende avant qu'elle n'intègre, travestie en homme, les troupes du lieutenant-colonel Custer (1839-1876) en qualité d'éclaireur pendant la guerre des Collines noires (1874-1877) contre les Sioux. Les militaires la surnomment Calamity Jane suite à ses exploits réalisés lors d'embuscades. Installée à Deadwood, dans le Dakota du Sud, elle participe régulièrement à des fusillades et perd son ami Wild Bill Hickok, abattu dans un saloon. Devenue mère de famille, elle endosse à nouveau, dès 1884, son costume de l'Ouest pour des spectacles à travers le pays. Rongée par l'alcool, elle meurt dans l'oubli le 1er août 1903.

BILLY THE KID

L'enfant terrible, spécialiste de l'évasion

William Henry McCarthy – son vrai nom – est probablement né en novembre 1859 à New York. Mais c'est au Nouveau-Mexique qu'il sème la terreur. Après plusieurs larcins, celui que les autorités appellent le Kid, à cause de son jeune âge, est envoyé en prison. Après s'être évadé, il intègre, en 1878, une bande baptisée les «Régulateurs» où le frêle filou devient un criminel, impliqué dans bon nombre de fusillades. Arrêté par le shérif du comté de Lincoln, Pat Garrett, en décembre 1880, il est condamné à la pendaison. Mais il abat ses deux geôliers et se lance dans une cavale. Sa tête mise à prix, Billy the Kid est tué en juillet 1881 par Pat Garrett. «Le gamin a été enterré dans une chemise blanche trop grande pour lui», a écrit le shérif dans son livre *The Authentic Life of Billy The Kid* (1882).

Représenté comme un enfant colérique, **Billy the Kid** a eu droit à un album à son nom publié en 1962. Il est l'un des rares personnages à apparaître dans une seconde intrigue de Lucky Luke : **L'Escorte** (1966).

ROY BEAN

Ce barman rendait la justice dans son saloon

Cet homme bourru, né en 1825 dans le Kentucky, a quitté la maison familiale à l'âge de 15 ans. Barman dans des établissements peu fréquentables, il multiplie les méfaits (duels, contrebande d'armes et d'alcool pendant la guerre de Sécession...), avant d'ouvrir son saloon à Eagle's Nest, au Texas, situé sur le tracé de la ligne du chemin de fer San Antonio-El Paso. Un chantier qui attire les mauvais sujets de la région... A chaque bagarre, l'impressionnant Roy Bean rétablit l'ordre. Pendant vingt ans, les Texas Rangers amènent leurs prisonniers devant celui qui s'est autoproclamé magistrat pour représenter «la loi à l'ouest de la rivière Pecos», comme l'indique le panneau à l'entrée du bar. Le «juge» décède dans son «tribunal», le 16 mars 1903.

ET C'EST LÀ, À LANGTRY, QUE ROY BEAN, "LE JUGE", DÉCIDE DE S'INSTALLER.
JUGE ROY BEAN
LA LOI À L'OUEST DU PECO
THE JERSEY LILLY
JUSTICE DE PAIX ET BIÈRE GLACÉE
525

Dans *Le Juge* (1959), Lucky Luke se voit tronçonner [illegible] bêtas par Roy Bean. Morris a hâtivement dessiné le saloon que le magistrat avait ouvert à Langtry en hommage à la maîtresse britannique Lillie Langtry (1853-1929), qu'il a baptisé comme sa propre [illegible].

COLE YOUNGER

Cole Younger, présent dans l'album *Jesse James* (1969), sévit sous les traits d'une brute épaisse un peu simple d'esprit. Il est capturé et mis derrière les barreaux sans trop de difficultés par Lucky Luke.

L'impitoyable truand terrorisait tout le Missouri

Né en 1844, ce jeune fermier assiste au meurtre de son père par des francs-tireurs nordistes au début de la guerre de Sécession. Pour se venger, lui et ses deux frères rejoignent un groupe de tueurs au service des Sudistes : les Bushwhackers. Au cours de cette période, les Younger s'allient aux frères Frank et Jesse James, bandits de renom. De 1866 à 1876, le gang multiplie les attaques sanglantes de banques, trains et diligences dans le Missouri. Cole, le plus téméraire d'entre eux, est capturé dans le Minnesota par des chasseurs de primes qui le blessent de onze balles ! A sa sortie de prison, en 1901, il parcourt l'Ouest dans un show itinérant, *The Cole Younger and Frank James Wild West Company*. Devenu ensuite prédicateur, il meurt le 21 mars 1916.

JESSE JAMES

du célèbre malfrat
un Robin des Bois qu
vole les riches pour
donner aux pauvres

Un hors-la-loi craint par la police, admiré par le peuple

A cause de la guerre civile, ce second fils de pasteur, né en 1847, voit sa famille se faire expulser du Missouri. Ils s'installeront dans une ferme du Nebraska. Endettés, le jeune Jesse et son frère aîné Frank attaquent des banques à partir de 1966. Pendant dix ans, la fratrie collectionne les braquages, abondamment relatés dans la presse qui voit en eux «des victimes de la guerre». Après le fiasco d'un hold-up dans une banque de Northfield, dans le Minnesota, en septembre 1876, Jesse James, dont la tête est mise à prix, s'installe dans le Missouri sous un nom d'emprunt. Robert Ford, ancien membre de sa bande, lui tire une balle dans le dos le matin du 3 avril 1882. Une trahison qui provoquera l'indignation d'une partie de l'opinion publique.

ALLAN PINKERTON

Le premier des détectives de l'Amérique

Ce fils d'ouvrier écossais, né en 1819, quitte Glasgow à l'âge de 23 ans pour les Etats-Unis. Tonnelier à Dundee, près de Chicago, il démontre aux autorités locales qu'un réseau de fausses factures sur le commerce du bois gangrène la région. Impressionné, le shérif du comté lui offre un poste d'adjoint. Par la suite, il démissionne pour fonder, en 1850, sa première agence de détective : Pinkerton National Detective Agency. Attaques de diligences postales, braquages de banques... Cet homme obstiné traque sans répit les malfaiteurs et fait échouer un complot visant à assassiner le président Abraham Lincoln en 1861. En récompense, ce dernier lui confie des missions d'espionnage dans le Sud et au sein même des unionistes durant la guerre de Sécession. Pinkerton meurt de la gangrène, le 1er juillet 1884, alors que son agence s'étend aux quatre coins du pays.

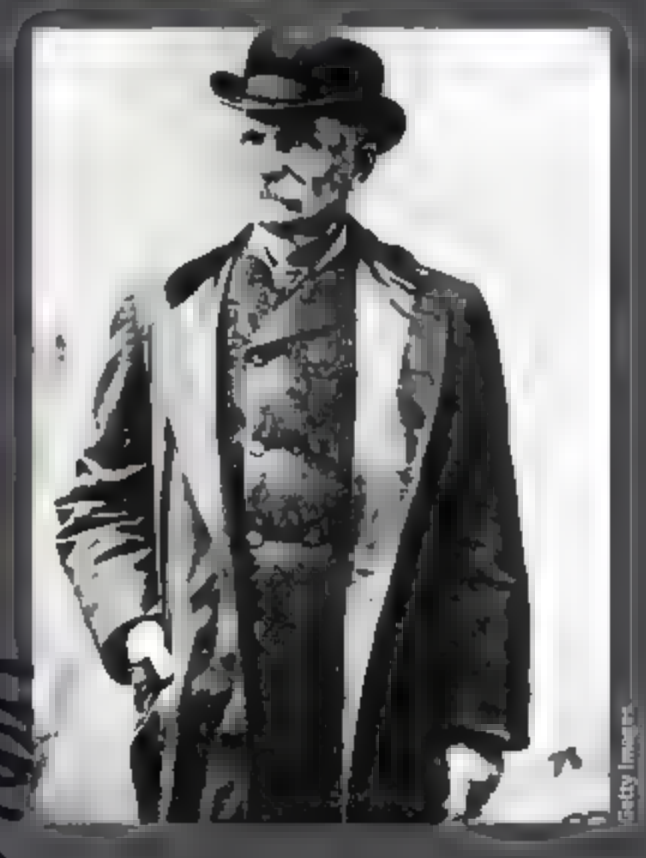
Dans *Lucky Luke contre Pinkerton* (2010), le cow-boy découvre que l'attentat contre le président Lincoln est une rumeur lancée par Pinkerton lui-même pour servir le prestige de son agence.

BLACK BART

Lucky Luke est chargé, dans *La Diligence* (1968), d'escorter un convoi postal de la Wells Fargo & Co. Il tombe nez à nez avec Black Bart qui apparaît comme timide et maladroit.

Gentleman braqueur et... poète à ses heures

Au début des années 1850, l'Anglais Charles Bolles (1829-1888 ?) prend part à la ruée vers l'or en Californie, puis s'engage en 1862 comme soldat unioniste dans la guerre de Sécession avant de tenter l'aventure dans les mines de l'Idaho et du Montana. En procès avec sa banque, Wells Fargo & Co, ce père de famille détrousse, entre 1875 et 1883, 27 diligences de la compagnie pour se dédommager. Armé d'un fusil, il se couvre d'un sac en toile et porte une cagoule blanche. Surtout, il laisse des poèmes signés Black Bart (Baron noir) sur les lieux de ses forfaits. Trahi par la présence d'un mouchoir oublié dans une diligence qui portait le nom de sa blanchisserie, Bolles est condamné à six ans de prison. Relâché au bout de quatre années, le bandit poète n'a plus jamais donné signe de vie.



Getty Images

BELLE STARR

La veuve protectrice des bandits en cavale

Mariée à un fermier du Missouri proche de célèbres malfrats (dont les frères James et Younger), Myra Maybelle Shirley, plus connue sous le nom de Belle Starr (1848-1889), a rapidement été influencée par ce milieu sans foi ni loi. Constamment en cavale avec son compagnon, la brunette se retrouve veuve en 1874 puis rejoint Fort Smith, dans l'Arkansas, où elle épouse un voleur de bétail, Samuel Starr. En sa compagnie, elle héberge des hors-la-loi chez elle, organise des braquages, et fait libérer ses complices grâce à l'argent volé. Faute de preuves et en corrompant les juges, elle n'est jamais inquiétée par la justice. Belle Starr est abattue de sang-froid sur la route de son ranch par un individu dont l'identité n'a pu être découverte.

Belle Starr (1995) est consacré à cette reine des truands qui n'hésite pas à payer la caution des bandits pour les faire libérer. Lucky Luke aura du fil à retordre avec cette adversaire en jupons.

EDWIN DRAKE

Cet aventurier inventa une technique de forage

Rien ne destinait ce fils de fermier (1819-1880) à se faire un nom dans le pétrole. A 20 ans, il quitte l'Etat de New York pour l'Ouest et cumule les métiers : bûcheron, garçon d'hôtel, vendeur, conducteur de chemins de fer... En 1857, cet homme éloquent s'associe avec la Rock Oil Company pour ouvrir une exploitation pétrolière à Titusville, en Floride. Persuadé qu'il faut percer la roche, l'entrepreneur installe un derrick équipé d'un foret qui fait jaillir le précieux liquide à l'été 1859. Rapidement, celui que l'on nomme le colonel Drake défend, armes à la main, son «butin» contre les bandits. Ayant omis de breveter sa technique de forage, l'homme à la redingote découvre, impuissant, la prolifération de derricks sur Titusville et meurt ruiné.

Reconnaissable à son chapeau haut de forme et son visage à la barbe fournie, le colonel Drake commande l'assistance de Lucky Luke dans *A l'ombre des derricks* (1961).

LES DALTON
LE CRIME DANS

De 1890 à 1892, ces bandits semèrent la terreur de l'Oklahoma jusqu'au Nouveau-

LE SANG

Mexique. Bien loin des personnages de la BD, maladroits et désopilants...

L'album **Hors La-Loi** publié en 1954 s'inspire des braquages commis par les frères Dalton entre 1890 et 1892.

CES SINISTRES CÉLÉBRITÉS NE CONNAISSAIENT QUE LA LO DU REVOLVER À SIX COUPS... ET LA VIRTUOSITÉ AVEC LAQUELLE ILS MANIAIENT CELUI-CI ÉTAIT LE RÉSULTAT DE BIEN DES ANNEES D'EXERCICE...
SHERIF
BOB, LE CADET DES FRÈRES DALTON, SURPASSAIT TOUS CEUX-CI PAR SON ADRESSE...
BANG
PANG
PANG
PANG
MAIS C'ÉTAIT SURTOUT PAR LA VITESSE AVEC LAQUELLE IL DÉGAINAIT SON "RÈGLE-COMPTE" QUE BOB DALTON DEVINT FAMEUX DANS CE MÉTIER OÙ LA VIE DÉPENDAIT SOUVENT D'UNE FRACTION DE SECONDE
PASSONS À L'EXERCICE DE VITESSE... C'EST MA SPÉCIALITÉ...
PANG
PANG
BOY, OH! BOY!
NON!
VIRTUOSE!
MORRIS

Adolescent, Morris découvre le western de George Marshall, *When the Daltons Rode* (1940) qui l'inspirera pour créer les quatre bandits de son album *Hors-La Loi*, en 1954.

EMMETT

BILL

GRAT

BOB

On les connaît surtout sous le crayon de Morris, «méchants» indissociables des aventures de Lucky Luke, et qui semblent collectionner toutes les tares : cupidité, stupidité, incompétence... Comme pour de nombreux personnages de ses bandes dessinées, le génie du neuvième art s'est inspiré des hors-la-loi du Grand Ouest : car les frères Dalton ont réellement existé et se rendirent célèbres pour leurs multiples attaques de banques et de trains. Mais avant de devenir bandits de grand chemin, Emmett, Bill, Grat et Bob furent des enfants modèles. «La famille Dalton est emblématique de ce qu'on appelle la "Frontière" [qui signifie aux Etats-Unis la lente avancée vers l'ouest]. Elle est très attachée aux mœurs puritaines, et porteuse du rêve américain selon lequel tout le monde, à force de travail et de courage, peut atteindre ses objectifs», explique Farid Ameur, historien, auteur de *Héros et légendes du Far West* (éd. François Bourin, 2012). Voici les valeurs que partagent Lewis Dalton, travailleur acharné devenu tenancier de bar, et Adeline Younger. Uni le 12 mars 1851 à Kansas City (Missouri), le couple s'établit pendant une trentaine d'années dans une modeste ferme de la région. Là, il donne naissance à quinze enfants dont trois meurent en bas âge. Les survivants grandissent dans un environnement marqué par la violence et la pauvreté : l'Etat, à la frontière entre le Nord et le Sud, est ravagé par les batailles de la guerre de Sécession, puis déchiré par les règlements de compte entre partisans des deux camps.

Comme l'explique Farid Ameur, «le brigandage apparaît alors comme une forme de revanche pour ceux qui n'ont pas accepté la défaite du Sud. Par exemple, Jesse James, célèbre bandit, soutient que les banques font partie des profiteurs du Nord et qu'il est juste de s'y attaquer. Les Dalton porteront cet héritage, d'autant que leur mère est parente des frères Younger, bandits associés à Jesse James. Ils en feront leur modèle». En 1882, chassés par de maigres récoltes, la famille s'établit au sud-est du Kansas, à quelques kilomètres de Coffeyville. Deux ans plus tard, ils gagnent les Territoires indiens qui s'ouvrent à la colonisation, dans l'actuel Oklahoma. D'une ferme à l'autre, le rude quotidien des garçons ne varie guère : ils aident leur père Lewis à récolter maïs et betteraves, nourrissent les cochons. Tous respectent les préceptes de la Bible. Adeline veille à une éducation rigoureuse qui semble porter ses fruits. Les deux aînés, Ben et Cole, obtiennent un diplôme universitaire. Un autre fils, Bill, tente sa chance en Californie. Et, surtout, Frank, depuis toujours arbitre des disputes familiales, choisit le camp de la loi : en 1884, il part exercer la mission de marshal fédéral adjoint à Fort Smith, dans l'Arkansas. La fratrie est bien partie pour incarner le rêve américain.

Un frère assassiné, un père alcoolique... La famille est frappée par le malheur

Tout bascule trois ans plus tard. Un jour d'hiver 1887, la famille voit arriver un lugubre cortège à la ferme. Des marshals ramènent le cadavre de Frank, assassiné d'une balle en pleine tête par un voleur de chevaux qu'il traquait aux confins du territoire cherokee. Comme un malheur n'arrive jamais seul, le père Dalton, profondément alcoolique, quitte le foyer familial, ne laissant que des dettes à sa femme et à ses fils. On propose à Grattan, surnommé Grat, de reprendre le poste de son aîné, laissé vacant. Il accepte, à condition de s'adjoindre les services de son petit frère Emmett, alors âgé de 16 ans. Robert, dit Bob, 18 ans, devient parallèlement chef de la police indienne de la tribu des Osages. Trois frères, trois hommes de loi : Frank pourrait être fier d'eux... Sauf que Grat, Bob et Emmett passent difficilement pour des modèles de probité et de vertu. ●●●

Si les Dalton étaient bien des criminels redoutés jusqu'au Nouveau-Mexique, ils n'étaient ni jumeaux ni de tailles échelonnées !

Dès les années 1950 [illegible] des [illegible] ont [illegible] en [illegible] empêchaient de [illegible]

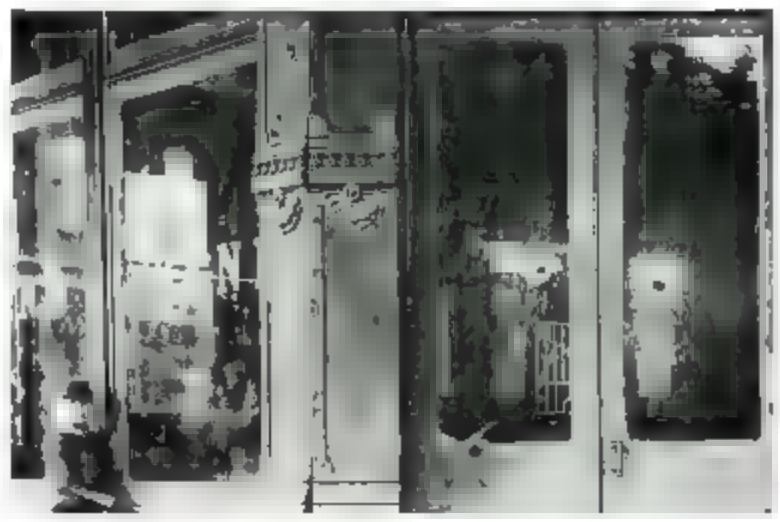
●●● Rapidement, les trois abusent de leur autorité, rackettent les commerçants, volent des chevaux. Ils se gênent d'autant moins que Washington tarde régulièrement à envoyer leur paie. Pour Farid Ameur, «il n'était pas rare que les marshals soient payés avec beaucoup de retard. De plus, si cette mission était considérée comme un honneur, elle était aussi très dangereuse. Il était courant que les marshals en tirent un profit personnel».

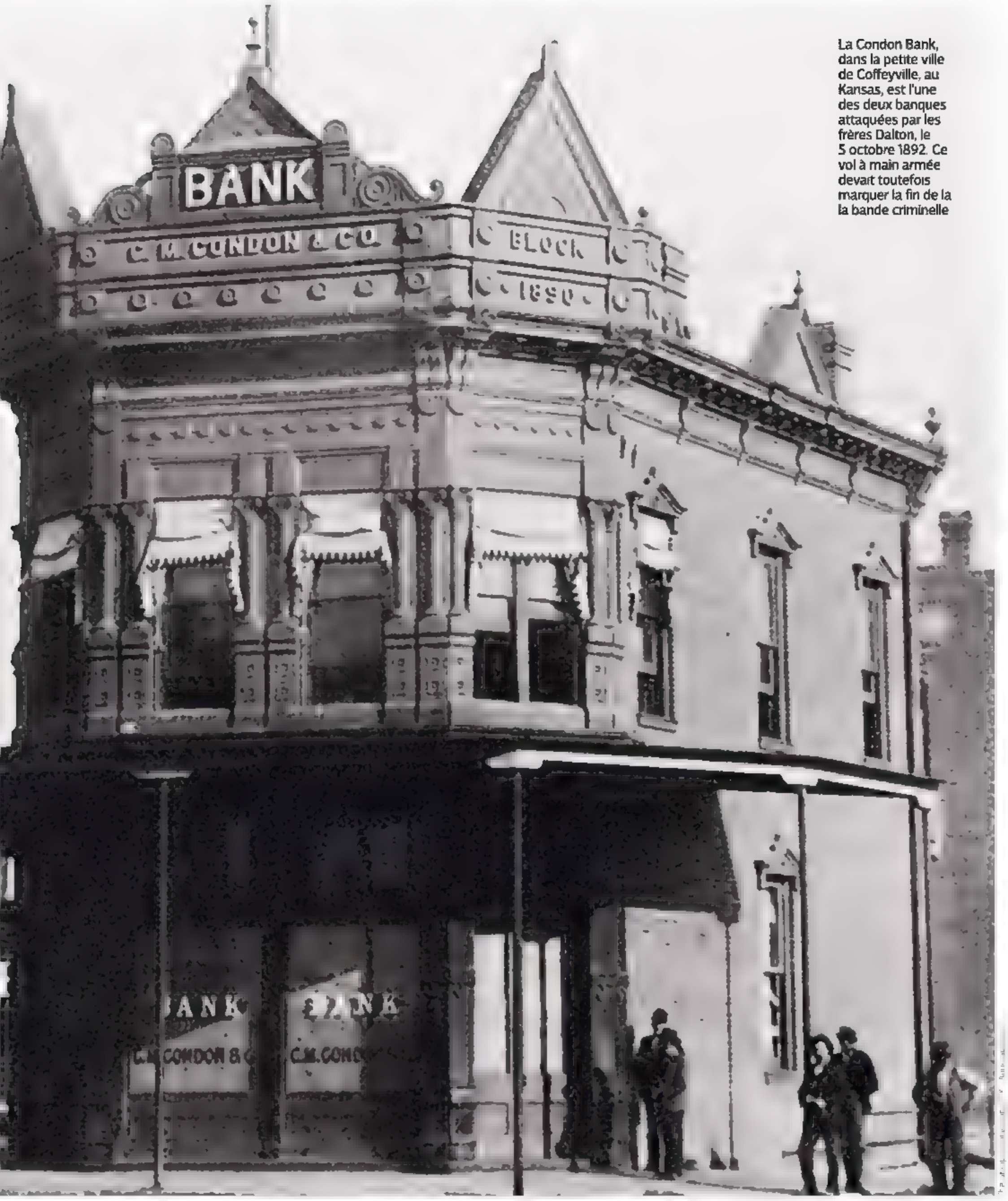
Le gang sème la terreur, multiplie vols de chevaux et trafics d'alcool en territoire indien

Parmi les trois frères, Bob s'impose déjà comme le meneur. «Ses yeux bleus avaient ce regard d'acier devant lequel chaque être [...] semblait se plier inconsciemment», décrit le journaliste Eye Witness, dans *Le Gang des Dalton* (publié en 1892). Violent, irascible, Bob ne se cantonne pas à l'escroquerie : en août 1889, il assassine froidement Charlie Montgomery, un cow-boy qui a osé courtiser sa prétendante, prétextant l'avoir surpris en plein trafic d'alcool. C' en est trop pour les autorités : face aux méfaits répétés des Dalton, on finit par les priver de leur insigne et de toute apparence de légalité. Dès lors, Bob et Grat basculent définitivement du côté des hors-la-loi : en 1890, le premier est inculpé pour trafic d'alcool en territoire indien, tandis que le second est soupçonné de vol de chevaux, un crime passible de la peine de mort. Ils prennent alors la fuite.

C'est ainsi que le clan Dalton, qui sèmera la terreur dans l'Ouest deux années durant, se constitue au Nouveau-Mexique, au terme de 1 600 kilomètres de chevauchée. Bob et Grat sont accompagnés d'Emmett, qui a renoncé aux tendres attentions de Julia pour suivre ses frères. Trois amis les suivent, dont un certain Charlie Bryant. A l'été 1890, à Silver City, la bande braque une salle de jeu. Fuyant les marshals du juge Parker, surnommé «le juge de la potence», les Dalton rejoignent leur frère Bill en Californie. Là, ils sont accusés d'avoir braqué un train et tué le conducteur, le 6 février 1891. Sont-ils coupables ? Les preuves sont minces mais leur réputation est faite et ils sont recherchés.

Grat est capturé puis emprisonné, tandis que Bob et Emmett s'enfuient vers les terres de leur enfance. Avec trois ou quatre malfrats, ils se planquent dans le Cherokee Strip, bande de terre sauvage située entre l'Oklahoma et le Kansas. Depuis ces étendues arides, refuges traditionnels des hors-la-loi, le gang armé surgit au galop pour attaquer des ●●●





La Condon Bank, dans la petite ville de Coffeyville, au Kansas, est l'une des deux banques attaquées par les frères Dalton, le 5 octobre 1892. Ce vol à main armée devait toutefois marquer la fin de la la bande criminelle

AINSI FINIT L'HISTOIRE DES FRÈRES DALTON. LA TÉMÉRITÉ QUI LES AVAIT RENDUS SI REDOUTABLES FINIT PAR LES MENER LÀ OÙ ILS AVAIENT EXPÉDIÉ TANT DE VICTIMES.
MALGRÉ LES FORTUNES QUI PASSÈRENT PAR LEURS MAINS, ILS MOURURENT PEU APRÈS LES POCHES VIDES...
BOB DALTON

••• diligences, voler des pur-sang ou piller des entrepôts avant de s'en retourner dormir à la belle étoile. Parfois, ils prennent le risque d'une visite éclair à leur chère maman...

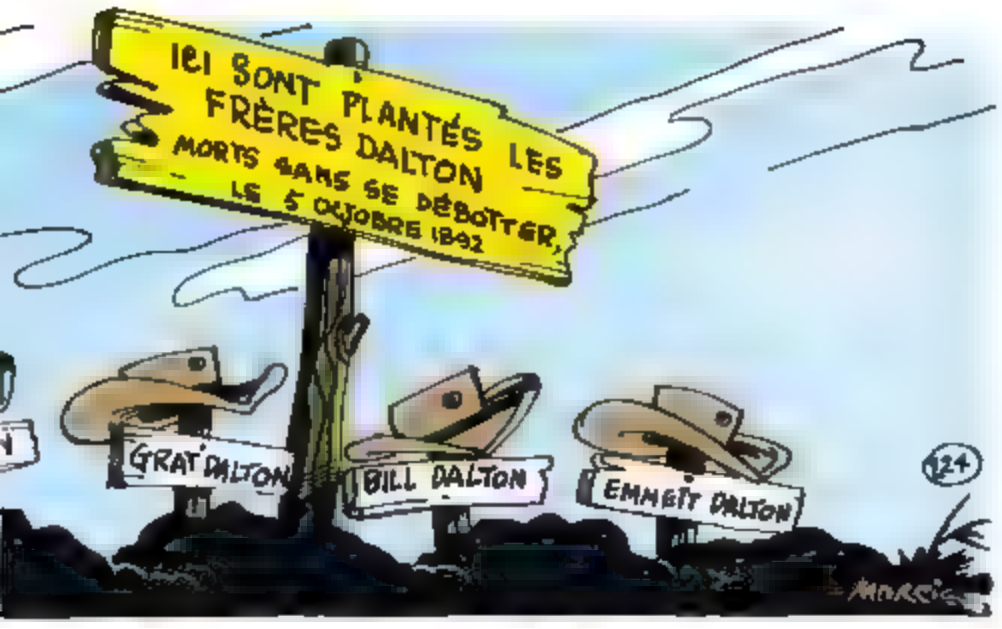
La bande se spécialise dans les attaques de trains : quatre en moins de deux ans, du Nouveau-Mexique à l'Iowa en passant par l'Oklahoma. Chargés de sacs de dollars convoyés par la Wells Fargo, les trains sont une cible de choix, d'autant que le gang dispose d'une arme secrète : Eugenia Moore, la compagne de Bob, une aventurière qui joue les informatrices. A l'été 1892, elle prévient les Dalton que, dans la petite ville de Red Rock, le train ne s'arrête qu'au signal de l'aiguilleur. Les bandits contraignent alors l'infortuné à agiter sa lanterne pour stopper le convoi avant de braquer le convoyeur.

Traqués par les shérifs et les chasseurs de primes, les Dalton sentent l'étau se resserrer sur eux

Si un passant succombe parfois à une balle perdue, les raids opérés par le gang sont rarement meurtriers. Mais leur réputation grandissante nuit à celle des compagnies ferroviaires et de la Wells Fargo qui finissent par promettre 40 000 dollars pour la capture des bandits. Les chasseurs de primes rejoignent des shérifs opiniâtres, comme Ransom Payne, dans la traque du gang. Terrés, à court de ressources, éprouvés par la perte de Charlie Bryant abattu lors d'un braquage, les Dalton sentent l'étau se resserrer autour d'eux. Seul le retour de Grat, échappé de la Californie, les réconforte un peu.

Rêvant d'une nouvelle vie au Mexique, Bob imagine finir la carrière du gang par un exploit qui surpassera ceux des frères Younger : il veut braquer deux banques en même temps à Coffeyville, ville paisible familière aux Dalton. Malchance ou amateurisme ? L'exploit escompté va virer à la tuerie... Le 5 octobre 1892 au matin, cinq cavaliers arborant des fausses barbes s'engagent dans la rue principale. Mauvaise surprise, des travaux en bloquent l'accès : le gang doit poster les chevaux à distance des banques et poursuivre à pied. Bob et Emmett s'en vont attaquer la First National Bank, braquant clients et caissiers, tandis que quelques rues plus loin, Grat, Bill Powers et Dick Broadwell font de même à la Condon Bank. Là, un courageux caissier convainc Grat de patienter quelques minutes avant l'ouverture du coffre commandé par une minuterie. Il s'agit d'une ruse, et c'est plus qu'il n'en faut pour que les commerçants de la ville, qui ont reconnu les Dalton, se préparent à les cueillir à la sortie. Quand les bandits tentent la fuite, c'est le carnage : en dix minutes, sur le sol gisent huit cadavres, dont celui de quatre des cinq bandits. A côté d'eux, des sacs contenant 23 240 dollars... La fin du gang Dalton a sonné, pour l'immense soulagement des habitants de la ville. Tous défilent à la prison où sont exhibées les dépouilles des bri-

Le braquage de Coffeyville, en 1892, fera quatre victimes : Bill Powers, Dick Broadwell et deux des frères Dalton, Grat et Bob. Emmett, le survivant, blessé de 21 balles, passera quatorze ans en prison avant d'être finalement libéré.



Les frères Dalton, en 1892, de gauche à droite : Emmett, Bill et Grat.

gands, pendant qu'Adeline veille sur Emmett, criblé de vingt et une balles de chevrotine.

«En 1892, la conquête de l'Ouest est quasiment terminée, le climat s'est apaisé. Avec son dénouement spectaculaire, Coffeyville représente le dernier sursaut de l'Amérique sauvage. Sans cet épisode, on se serait souvenus des Dalton comme d'une bande quelconque», analyse Farid Ameur. Le destin d'Emmett, qui a survécu à la tuerie, va aussi contribuer à la notoriété des Dalton. Condamné à perpétuité le 8 mars 1893, il est expédié dans une prison d'Etat du Texas. Il y apprend la mort de Bill, tué par des marshals après avoir, lui aussi, pris la voie du banditisme. On considère qu'il s'agit du véritable épilogue des affaires criminelles de la famille. Car sa bonne conduite vaut à Emmett d'être libéré au bout de quatorze ans. C'est ainsi qu'à 36 ans, il épouse sa fidèle Julia, devient agent immobilier en Californie et écrit ses mémoires, avant de travailler dans le cinéma. En 1916, il joue son propre rôle dans *The Man of the Desert* · acteur de la Frontière puis d'Hollywood, il incarne de son vivant sa propre légende, avant de mourir à Los Angeles, en 1937. ■

ANNE DAUBRÉE

«MA DALTON» : MÈRE JUSQU'EN ENFER

Jamais il n'y eut une mère plus brave, plus juste, plus aimante que cette petite femme aux cheveux blancs.» Le portrait est signé d'Emmett, fils reconnaissant – à juste titre. Adeline Dalton, née Younger, a en effet tout sacrifié pour sa famille, affrontant courageusement la rudesse du quotidien des femmes de l'Ouest, habituées à défendre leur ferme fusil à la main, et supportant les destins violents de ses fils. Dès le début, rien n'a été facile pour Adeline. Née le 15 septembre 1835 à Jackson, dans le Missouri, la petite fille curieuse doit quitter rapidement les bancs de l'école : il faut cultiver les champs de la modeste ferme familiale, suppléant au père, Charles, perdu dans le poker et le whisky. Désireuse de changer de vie, à 15 ans seulement, Adeline n'hésite pas à passer outre l'avis de ses parents et épouse Lewis Dalton, fervent croyant comme elle. C'est entre le Missouri et l'Oklahoma que se déroule sa vie de mère de quinze enfants. Elle devra enterrer sept d'entre eux. Pilier indéfectible de la famille, obligée de gérer la ferme seule après le départ de Lewis, Adeline n'abandonne jamais ses fils dévoyés, bien loin des principes qu'elle leur a inculqués. Ainsi, en octobre 1892, elle enterre Grat et Bob au cimetière de Coffeyville. Ce jour-là, ses fils ont beau avoir mis la ville à feu et à sang, les habitants présentent leur respect à la mère en deuil, rendant hommage à sa dignité. Adeline meurt le 24 janvier 1925 à Kingfisher.

Affectueuse avec son petit dernier, Averell, la mère des Dalton apparaît dans l'album *Ma Dalton*, en 1971.

GAGNER **QUELQUES**

Inventée par un immigré allemand, cette machine à sous, mise en place dans les

Objet iconique de l'Ouest américain, le bandit manchot a bien failli vider les poches des buveurs de l'Oktoberfest (fête de la bière à Munich) plutôt que celles des amateurs de whisky des saloons américains... Son inventeur, August Fey, est né le 2 février 1862 à Vöhringen, dans une Bavière alors indépendante. A 14 ans, le jeune August passe un été à travailler dans une fabrique de machines agricoles : il s'y découvre une passion pour les constructions mécaniques, en particulier pour les roulettes automatiques. Sa famille est nombreuse : seize enfants, tenus d'une poigne de fer par un père autoritaire. La chape de plomb paternelle et religieuse était-elle trop dure à supporter ? Ou voulait-il éviter d'être enrôlé dans l'armée allemande ? Un an seulement après avoir découvert les secrets de la mécanique, August décide de partir pour les Etats-Unis, inspiré par le voyage d'un de ses oncles, Martin Vollman, qui avait déjà tenté l'aventure en rejoignant le New Jersey.

L'émigration allemande aux Etats-Unis est alors en pleine expansion. Depuis les Quakers et les Mennonites au XVII[e] siècle, ils sont de plus en plus nombreux à rêver d'une terre promise outre-Atlantique. Les années 1830 voient de nombreux Juifs venir de Bavière, fuyant l'antisémitisme grandissant en Europe, et fonder des communautés à Saint-Louis, Chicago, La Nouvelle-Orléans ou San Francisco. On retrouve aussi des Allemands fermiers dans la région des Grands Lacs, cultivateurs de blé près de la frontière canadienne, mineurs en Pennsylvanie. L'Ohio, l'Illinois, le Wisconsin accueillent ceux qui fuient la révolution de 1848. En 1860, douze ans avant l'arrivée de Fey, 5 millions d'Allemands vivent aux Etats-Unis et constituent par leur nombre un apport capital pour l'agriculture et la diffusion des idées libérales venues d'Europe.

August Fey tente, à son tour, le grand voyage. Mais le rêve se mérite : il faudra six ans au jeune garçon pour atteindre son but. Il s'arrête d'abord en France, où il entre aux services d'un fabricant d'équipements de communication, puis conçoit des accessoires pour bateaux pendant cinq ans en Angleterre. Il faut attendre 1882 pour qu'il débarque enfin chez son oncle dans le New Jersey. Courte escale : l'oncle Volland repart vivre en Allemagne peu après l'arrivée d'August. Ne sachant trop que faire, sans famille et sans ami, il décide d'aller au soleil où, comme chacun sait, la misère est moins dure, et part pour la Californie. Les portes de San Francisco s'ouvrent devant lui en 1885. Le Golden Gate ne traverse pas encore la baie, et Alcatraz n'est qu'une forteresse. August trouve un travail dans une fabrique de matériel électrique et change de prénom en 1889 pour devenir Charles Fey. Il tombe amoureux, et épouse une fille nommée Marie Volkmar, dont il aura quatre enfants, trois garçons et une fille.

Les temps sont rudes, la famille vivote et on découvre chez Charles une tuberculose, dont on pense qu'elle ne lui laissera qu'un an à vivre. La crainte du trépas n'affecte en rien sa motivation, bien au contraire : employé à la California Electric Works Company, il se passionne de plus en plus pour les machines à sous qui se perfectionnent grâce à des inventeurs de génie. Dans *Le Bandit manchot* (1981), Morris et le scénariste Bob de Groot ne se sont pas inspirés de Fey mais d'Adolphe et Arthur Caille, deux frères du Michigan qui fondèrent leur société en 1888 et auxquels on doit des appareils mythiques comme la Black Cat. La première création de Fey s'appelle, quant à elle, Horseshoe, fonctionnant avec un disque rotatif. Un simple essai, qu'il améliore en créant un nouveau modèle avec trois roulettes concentriques. En 1898, il met au point la première machine à sous à rouleaux, la Card Bell.

La fièvre du jeu
Dans le 49e album, Lucky Luke aide deux inventeurs, les frères Caille, à faire connaître leur machine à travers l'Ouest.

Elle propose mille combinaisons, dix fois plus que la concurrence

Le succès, triomphal viendra six ans plus tard, en 1899, avec la Liberty Bell (en hommage à la «cloche de Liberté» qui, selon la légende, aurait retenti juste après la signature de la Déclaration d'indépendance des Etats-Unis le 4 juillet 1776). Le principe en est simple et révolutionnaire. Trois rouleaux proposent cinq symboles : le fer-à-cheval, le pique, le cœur, le carreau et la cloche de la liberté qui lui donnera son nom. La machine fait dix arrêts et offre un total de mille combinaisons différentes, alors que les roulettes des salles de jeu n'en proposent qu'une centaine. Elle est en métal (et non plus en bois), prend beaucoup moins de place que les roulettes, et paye directement le joueur, qui n'a plus à réclamer ses gains. En guise de test, Fey la place dans un saloon de San Francisco. Le succès est immédiat et immense. On appellera la nouvelle invention «bandit manchot» à cause de son bras unique que l'on devait actionner afin que les rouleaux se mettent à tourner. Au tournant du siècle, la Liberty Bell accompagnera elle aussi ce Far West où les cow-boys et les *gunfighters* deviennent anachroniques, cet Ouest traversé par le chemin de fer, où les villes explosent et où les tri-

DOLLARS DE PLUS...

saloons à la fin du XIX[e] siècle, bouleversa l'industrie du jeu.

Un succès foudroyant
Commercialisée en 1895, la Liberty Bell était en avance sur son temps : ses mécanismes seront repris par les machines à sous jusqu'en 1963.

bus indiennes ont été «pacifiées». Le bandit manchot symbolise alors la fin d'une époque, le début d'une autre...

Conscient d'avoir trouvé un filon, Fey démissionne et crée sa propre entreprise, pour construire et vendre ses machines à sous. Il en place dans les bars et les saloons, et en partage les revenus avec les propriétaires, refusant de vendre le brevet qu'il obtiendra en 1905 pour mieux l'exploiter lui-même. Immigré ayant connu le succès en se mettant au service de ses propres idées, sans capital de départ, Fey incarne le rêve américain du tournant du siècle, où l'on ne fait plus fortune avec le bétail ou l'or, mais avec sa créativité. Son succès fait des jaloux : l'invention révolutionnaire de la Liberty Bell ayant rendu les machines de ses concurrents obsolètes, l'un d'entre eux, Mills, en vole une pour la copier, et des entreprises comme Watling ou Caille en sortent de comparables, qu'elles tentent de placer jusque dans les coins reculés de l'Ouest.

Pour calmer les ligues de vertu, on la transforme... en machine à bonbons

Avec la démocratisation du bandit manchot, l'industrie du jeu sort des clubs privés pour gagner tout le pays. Résultat : l'appareil devient la cible des ligues de vertu. C'est Mills, le concurrent voleur de Frey, qui va trouver la parade. En 1910, il transforme les machines en... distributeurs de bonbons. Les symboles d'origine se transforment en fruits : orange, citron, pomme... Le joueur, s'il tire une combinaison gagnante, obtient des jetons, échangeables contre des consommations ou des lots, comme à une loterie. Philosophe, Fey pensait que ses machines aidaient le joueur «à prendre sa vie en main». Il tiendra la sienne avec fermeté : sa tuberculose ne l'emportera pas, et il mourra en 1944 d'une pneumonie, à 82 ans. Aujourd'hui encore, tous les casinos américains possèdent une Liberty Bell électronique, et les machines à sous représentent 70 % de leurs revenus. ■

[illegible]

SUR LES TERRES

INDIENNES

Au tournant du siècle, le photographe Edward Sheriff Curtis mit en scène les Amérindiens au cœur de leurs territoires. Un esthétisme appuyé qui cache mal une réalité tragique, celle de peuples victimes de la colonisation.

PAR EDWARD S. CURTIS (PHOTOS)

Pour les tribus sioux et cheyennes, la coiffe de plumes (aussi appelée grand panache) était le symbole de la bravoure et de l'autorité

Une Klamath, vers 1923. Ce peuple du sud de l'Oregon accorda en 1864 la majorité de ses terres aux Etats-Unis contre des subventions

LE TERRITOIRE PERDU DES «GROS VENTRES»
Sur leurs chevaux, ces quatre Indiens atsinas (ou Gros Ventres) dominent une vallée du Montana, en 1908, où se dressent leurs tipis. Leur nom leur aurait été attribué à cause de leur réputation de se nourrir aux dépens des autres tribus. Opposés aux trappeurs comme aux Sioux, les Atsinas furent déplacés vers des réserves dès 1888. Il en reste un peu moins de 3 000 aujourd'hui.

UN MODE DE VIE ADAPTÉ AUX CLIMATS DIFFICILES

En 1906, ces quatre jeunes filles hopis (contraction de «Hopitu-shinimu», le «peuple de la paix»), portent la coiffure traditionnelle des vierges. On les voit ici broyer du maïs (en haut). Voisine des Navajos, cette tribu occupait la région quasi désertique des Four Corners, au nord-est de l'Arizona. Les Amérindiens vivaient souvent dans des zones au climat aride, à l'image des Sioux des Badlands du Dakota (ci-contre, le chef Red Hawk) ou des Pueblos du Nouveau-Mexique (à droite)

LA PRATIQUE DU DON DES INDIENS DU NORD
Sur la baie de l'île de Vancouver, au début du XIXe siècle, deux Nootkas partent à la pêche. Ce peuple partage toujours la culture des Indiens de la côte occidentale du Canada : pêche au saumon, mâts totémiques sculptés... Les Nootkas sont aussi connus pour le potlatch, cérémonie d'échange de cadeaux servant à créer un lien social avec les autres tribus et les Blancs

Un Indien de Pueblo Acoma, en 1905. Ce village du Nouveau-Mexique est toujours habité et administré par les descendants des Acomas.

LA PATIENCE DU CHASSEUR D'AIGLE
Cet Indien hidatsa du Dakota du Nord (1908) a capturé un aigle grâce à la technique de la fosse-piège. Couché dans une fosse couverte d'herbes et agrémentée d'un appât, le chasseur attend qu'un rapace fonde sur la proie et tente de l'attraper par les pattes. Douze plumes caudales d'un jeune aigle doré s'échangeaient alors contre un cheval.

PREMIERS ÉCOLOGISTES OU DESTRUCTEURS DE LA NATURE ?

« Le moindre recoin de cette terre est sacré pour mon peuple. Chaque aiguille de pin luisante, chaque grève sablonneuse, chaque écharpe de brume dans le bois noir [...]. La sève qui coule dans les arbres porte les souvenirs de l'homme rouge. » Au début des années 1970, ces paroles, extraites d'un documentaire diffusé sur *ABC* et attribuées au chef indien Seattle, résonnent dans une Amérique traversée par une vague anticolonialiste et écologiste. Les associations de protection de l'environnement érigent l'Amérindien en héraut de leur combat, à l'image de cette vidéo de 1971 pour la campagne publicitaire « Keep America Beautiful », montrant un Indien en larmes après qu'on a jeté des déchets à ses pieds. Le grand public est bientôt conquis par cette vision du « bon sauvage » avec la sortie de westerns d'un nouveau genre. *Little Big Man* (Arthur Penn, 1970) et *Soldat Bleu* (Ralph Nelson, 1970) représentent les autochtones comme l'incarnation de la pureté et de l'innocence, en harmonie avec la nature. Les précurseurs des hippies, en somme. Un contraste saisissant avec l'image renvoyée par les premiers westerns, où ils étaient dépeints en ennemis sanguinaires ou en parias avachis.

LES DÉFENSEURS DE L'ENVIRONNEMENT ONT ÉRIGÉ LES INDIENS EN HÉRAUTS DE LEUR COMBAT

En vérité, le mythe de « l'Indien écologiste » semble être une invention de l'homme blanc. Le fameux discours du chef Seattle, prononcé par l'intéressé en 1854, est en réalité un faux. Ou du moins une version largement réécrite, déformée... et utilisée par un militant environnementaliste lors du premier jour de la Terre, en avril 1970. Quant à l'acteur incarnant « l'Indien qui pleure », surnommé Iron Eyes Cody, il s'agit en fait d'un Américain d'origine italienne. Pour la journaliste Françoise Perriot, auteure des *Indiens et la nature* (éd. du Rocher, 2017), la contre-culture américaine des années 1960 et 1970 a trouvé dans les premiers Américains les parfaits représentants de leur lutte, à la fois écologique et antimilitaire. « Et le message a pris car les Etats-Unis cherchaient à s'acheter une bonne conscience, en particulier après la participation des Indiens aux deux guerres mondiales », ajoute la spécialiste. Rappelons en effet qu'avant l'arrivée des colons, près de 7 millions d'Indiens peuplaient l'Amérique du Nord, contre environ 300 000 au début du XX[e] siècle.

Pour l'historien Jacques Portes, auteur de *La Véritable Histoire de l'Ouest américain* (éd. Armand Colin, 2016), « ces mœurs écologiques admirables, cette vie proche de la nature, en symbiose avec les animaux, constituent en réalité des fantasmes assez éloignés de la réalité. » Considérer les Indiens comme des écologistes qui ne laissent pas de traces serait même « une insulte pour eux », selon Françoise Perriot. Ces derniers transformaient perpétuellement leur environnement, notamment à travers des pratiques agricoles telles que l'irrigation, le déboisement et l'écobuage. Allumer des incendies dans les plaines ou les sous-bois permettait de régénérer la végétation, d'acculer le gibier et de mieux voir à travers la forêt. Pour autant, « il serait

faux de penser que ces pratiques menaçaient leur écosystème, tempère Françoise Perriot, car les Indiens étaient bien trop peu nombreux pour cela.» L'anthropologue Emmanuel Désveaux va plus loin dans cette notion de trace, en observant chez les Ojibwés du Canada des attitudes qui seraient aujourd'hui considérées comme fort peu écologiques : «Lorsqu'ils quittent leur campement, ils abandonnent partout des détritus, comme si marquer ostensiblement la trace de leur passage était plus important que de respecter l'état naturel des lieux» (revue *Anthropos* 90, «Les Indiens sont-ils par nature respectueux de la nature ?», 1995).

Certaines méthodes de chasse peuvent aussi intriguer. Pour abattre les bisons, il leur arrivait de poursuivre les troupeaux jusqu'au bord d'un précipice pour qu'ils y tombent. Des centaines de bovidés périssaient ainsi, laissant à leurs prédateurs bien plus de viande que nécessaire. «Ces techniques peuvent paraître cruelles, admet Françoise Perriot. Mais, une fois encore, ils profitaient du mieux possible de leur environnement. Ils manquaient de moyens et d'armes pour une chasse "propre".» Difficile, en revanche, de déterminer la responsabilité indienne dans la quasi-disparition du bison au début du XX[e] siècle (ils étaient 30 millions en Amérique du Nord dans la première partie du XIX[e] siècle, contre quelques centaines dans les années 1900 !). La construction des lignes de chemin de fer et la politique d'extermination menée dans les années 1860 par le général Sheridan, pour affamer les Indiens et les forcer à vivre dans des réserves, y sont sans doute pour beaucoup. Mais, selon Jacques Portes, «la disparition des bisons aurait été causée en grande partie seulement par les Indiens [...], qui en tuaient chaque année environ 600 000».

ILS CHASSAIENT PARFOIS LES BISONS EN LES POUSSANT À SE JETER DANS UN PRÉCIPICE

Avec le développement du commerce de peaux, les Amérindiens participèrent aussi à la chasse intensive des castors, notamment dans la région des Grands Lacs. La peau de ces rongeurs était très appréciée pour confectionner des chapeaux en Europe, et les Indiens l'échangeaient contre des produits manufacturés, de l'alcool ou des armes. Au début du XVIII[e] siècle, l'animal avait presque disparu de la région et, selon l'historien Philippe Jacquin, ils n'ont été sauvés que par «les caprices de la mode, qui a ensuite imposé des chapeaux en laine de vigognes péruviennes» (*Les Indiens d'Amérique*, éd. Flammarion, 1996).

Par ailleurs, la forte demande en huile d'ours (censée faire pousser les cheveux !) par les Français de Louisiane au début du XVIII[e] siècle avait, selon Emmanuel Désveaux, conduit les Indiens à tuer des milliers d'ours jusqu'à provoquer dans cette région «une quasi-extermination, à tel point que les Indiens ne pouvaient plus s'en procurer pour leurs propres besoins alimentaires et cosmétiques». Pour Françoise Perriot, ces chasses dangereuses pour la préservation des espèces sont avant tout le fait des Blancs. En promettant aux Indiens une reconnaissance politique ou une alliance militaire, mais aussi en leur fournissant de l'alcool et des armes à feu, «ils ont complètement faussé le rapport que les Indiens entretenaient avec la nature. Armés de fusils, ils se sont retrouvés dans un cercle vicieux et la notion d'équilibre s'est rompue.» Diminués, massacrés, spoliés, placés dans des réserves, ravagés par les maladies des Occidentaux, certains Indiens perdirent foi en leurs traditions conservatrices.

Si l'Indien ne remplit donc pas les critères de l'écologiste tel qu'on l'entend aujourd'hui, son attachement à la terre semble toujours aussi fort. Début 2017, de nombreuses tribus indiennes ont ainsi manifesté à travers les Etats-Unis contre le «serpent noir» autorisé par Donald Trump, ce pipeline qui traverse des territoires sacrés des Sioux du Dakota du Nord. Quelques mois après, leurs homologues du Texas ont défilé devant des banques pour les dissuader de financer la construction de terminaux de gaz de schiste dans la vallée du Rio Grande, près du Mexique. Main dans la main avec les associations écologistes, les Amérindiens continuent de se mobiliser contre le Keystone XL, un oléoduc long de 1 900 kilomètres qui doit transporter le pétrole extrait des sables bitumineux de l'Alberta, dans l'ouest du Canada, jusqu'au Nebraska. On est loin de l'image de l'Indien avachi et désabusé des premiers westerns. ■

MARC OUAHNON

Figures comiques de la saga des Indiens apparaissent par exemple dans la scène inaugurale du nouvel album *Un Cow Boy à Paris* (2018)

★★★

Buffalo Bill

LE BIG BLUFF ?

Cheveux longs, barbe et moustache brossées, bottes de cuir et chapeau vissé sur la tête : William Frederick Cody, dit Buffalo Bill (1846-1917), a célébré la nostalgie du Far West. Jusqu'à le dénaturer...

PAR FRANÇOIS VEY (TEXTE)

Dans *La Legende de l'Ouest* (t. 2), Buffalo Bill monte un spectacle qui transforme les Dalton en amants au grand cœur devenant leur fureur

Dans l'Ouest, lorsque la légende l'emporte sur la réalité, on imprime la légende.» Cette réplique provocatrice émane d'un journaliste dans le western de John Ford *L'Homme qui tua Liberty Valence* (1962). Elle s'applique parfaitement à Buffalo Bill, le personnage le plus célèbre du Far West, auquel Morris et le scénariste Patrick Nordmann consacreront un album en 2002 (*La Légende de l'Ouest*). Le plus célèbre, mais aussi le plus controversé... Icône du cow-boy avec sa longue chevelure, ses belles moustaches, son Stetson et ses tuniques à franges, William Cody doit beaucoup sa popularité à des accommodements avec la réalité, voire à des inventions pures et simples, qui ont transformé un tueur de bisons en héros épique. Il revient aux journaux et à l'édition populaire (avec ses *dime novels*, équivalents de nos romans de gare) d'avoir façonné ce mythe. Mais cet aventurier s'est aussi employé à se magnifier et à se populariser à grande échelle grâce à ses spectacles de cirque. Car ce guide apprécié des colons et de l'armée s'est révélé un sacré conteur et un extraordinaire metteur en scène des histoires que les cow-boys se racontaient à la veillée, qu'il s'agisse de combats contre les Indiens ou de charges de la cavalerie.

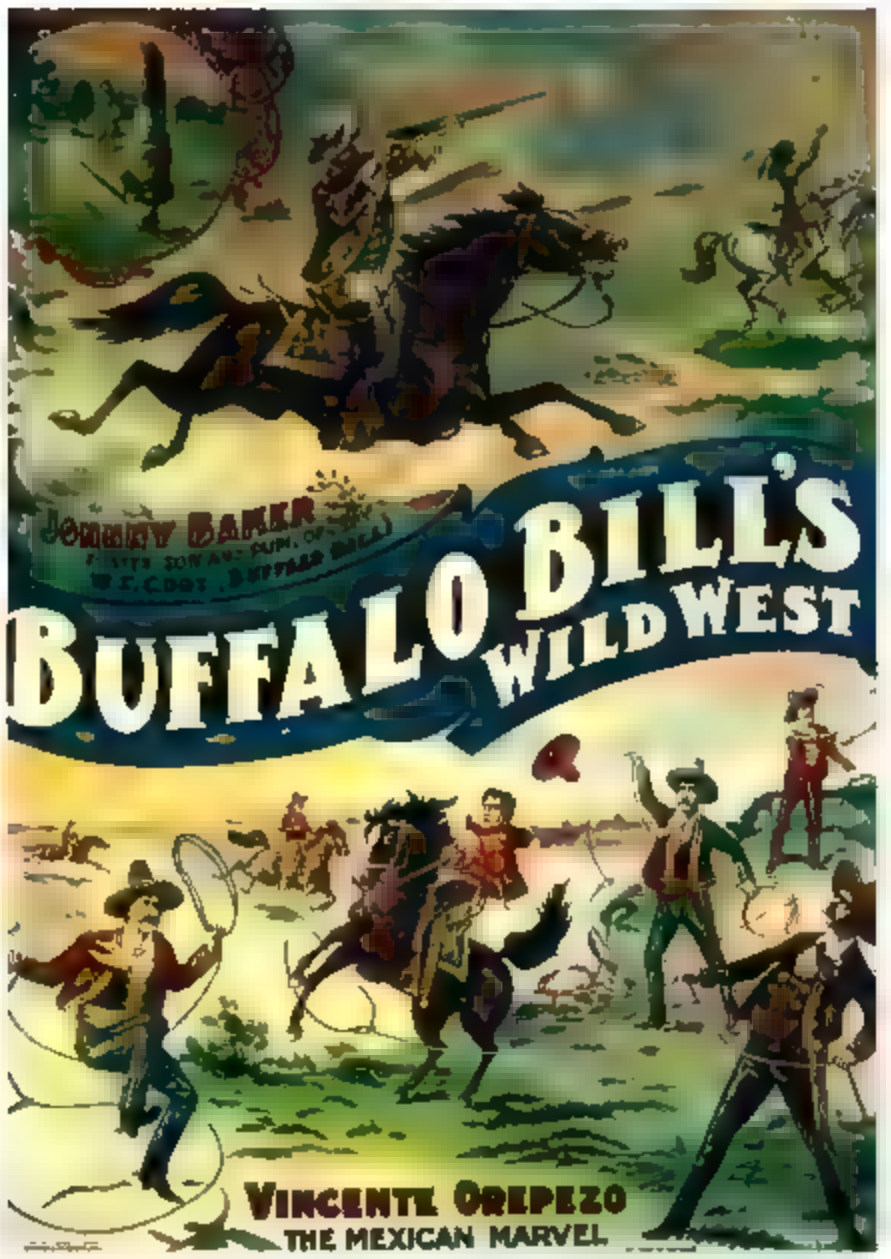
Né en 1846, dans une famille de la classe moyenne aisée de l'Iowa, peu avant la guerre des Etats-Unis contre le Mexique •••

Une vedette internationale
En 1903, William Cody pose pour une photo promotionnelle. L'ancien chasseur de bisons est une star Depuis vingt ans, ses spectacles remportent un vif succès aux Etats-Unis et en Europe.

★ LORS D'UNE COMPÉTITION AVEC UN AUTRE

••• et la ruée vers l'or en Californie, le jeune homme grandit à Salt Creek Valley, dans l'Etat du Kansas, alors que le territoire américain ne cesse de s'étendre à l'ouest du Mississippi et de se peupler. Parce qu'il perd son père alors qu'il n'a que 10 ans, William travaille très tôt. Il aide ainsi financièrement sa mère et assouvit sa soif des grands espaces. Même s'il enjolivera plus tard ce qu'il a vécu, les historiens estiment qu'il a bel et bien commencé à convoyer, dès l'âge de 12 ans, des chariots de colons qui traversaient les Grandes Plaines, pour le compte de la compagnie Russell, Majors & Waddell. Il découvre alors les attaques des Indiens pawnees. Fort de cette expérience, le voilà engagé à 14 ans comme cavalier du Pony Express, premier service de courrier privé (créé par William Russell). Il parcourt chaque jour 70 kilomètres à cheval. «C'est pour lui un déclic, souligne l'historien Farid Ameur, auteur de *Héros et légendes du Far West* (éd. François Bourin, 2012, réédité en poche, Texto, éd. Tallandier, 2018). Il est devenu expert pour les longues distances.»

Histoire de famille
Parmi les têtes d'affiche du Wild West Show figurait le cowboy Johnny Baker, fils adoptif de Buffalo Bill.



Courrier rapide et endurant, le jeune William devient un guide précieux pour l'armée, connaissant bien ces régions difficiles de l'Ouest, de l'Oklahoma au Dakota. Mais il se révèle un soldat médiocre qui ne s'illustre pas au combat. Engagé dans l'armée du Nord en 1864, il se montre fidèle à son père, fervent abolitionniste qui s'est battu toute sa vie contre l'esclavage. Démobilisé en 1865, il ne sait pas – ou ne veut pas – monter en grade. En revanche, la chasse lui plaît et il y excelle. En témoigne l'épisode qui se déroule à l'automne 1869 au Kansas, où William Cody défie un autre éclaireur de l'armée américaine du nom de Billy Comstock. Il s'agit d'abattre, sans jamais descendre de cheval, le plus grand nombre de bisons en une journée. Cette compétition, organisée par des journaux, se déroule devant une centaine de spectateurs venus en train spécial. Cody réussit à tuer 38 bêtes lors de la première manche, puis 18 et 13 autres encore. Score final : 69 pour Cody, contre 46 pour Comstock.

A partir de là, on ne l'appelle plus que Buffalo Bill. Sa légende démarre sous les meilleurs auspices, éclipsant bientôt celles de l'éclaireur Kit Carson et du guide Jim Bridger. Pour épater la galerie, il affirme avoir tué 4 290 bisons entre l'automne 1867 et mai 1868. Un chiffre impressionnant, mais qui paraît «plausible, en termes d'ordre de grandeur» pour l'historien Bertrand Van Ruymbeke, professeur à l'université Paris-VIII. En effet, ce dernier a retrouvé un chasseur crédité de 6 000 bêtes abattues en deux mois, et il est possible pour un chasseur de tuer une dizaine de bisons chaque jour. «Le bison est un animal très naïf, souligne de son côté Farid Ameur. Les cowboys ont trouvé la bonne tactique en s'attaquant d'abord au chef de la meute, désorientant les autres bêtes. En outre, le recours à des fusils à répétition permettait d'en abattre ensuite beaucoup dans la panique.» Buffalo Bill travaille pour la compagnie de chemin de fer Kansas Pacific Railroad, qui construit une ligne entre Abilene et Sheridan. Elle lui paie chaque bison abattu. La viande nourrit les centaines d'ouvriers employés à poser les voies. Quant aux têtes de bisons, une fois empaillées, elles servent à décorer les gares.

A Chicago, en 1893, Cody attire deux millions de spectateurs

Après, le voilà chef des éclaireurs du 5e régiment de cavalerie. Il commande jusqu'à vingt-cinq hommes, qui sont souvent des Indiens pawnees, ralliés à l'armée américaine par haine des Sioux. Apprécié de ses chefs, il quitte le service en 1872, date à laquelle il est décoré pour «service rendu à la nation». C'est à cette époque qu'il prend goût aux relations publiques : il organise la chasse du grand-duc Alexis de Russie, fils du tsar Alexandre II, à la plus grande satisfaction de ce dernier et sous le regard curieux des journaux de la côte Est.

ÉCLAIREUR, IL ABAT 69 BISONS EN UNE JOURNÉE ★

Cet amateur de belles histoires a déjà le goût des spectacles. Lorsqu'il assiste à une pièce de théâtre narrant ses exploits, il accepte bien volontiers de monter sur scène pour l'interpréter. «C'est une rock star avant l'heure», glisse Farid Ameur. Sachant intelligemment s'entourer, Buffalo Bill monte en 1882 une troupe qui donne des représentations de scènes emblématiques du Far West, notamment les attaques de diligences.

Metteur en scène inventif, il n'hésite pas à faire jouer aux Indiens leur propre rôle. Ainsi, il convainc le grand chef Sitting Bull de rejoindre sa troupe pour une saison, en 1885. Neuf années seulement se sont écoulées depuis la bataille de Little Bighorn, souligne le professeur Michel Faucheux, auteur d'une remarquable biographie (*Buffalo Bill*, éd. Folio, 2016), critique et distanciée, de Buffalo Bill. Sitting Bull «le fait pour défendre la culture indienne, menacée de destruction», estime-t il. Mais Buffalo Bill participe, lui, «à la folklorisation des savoirs indiens» qu'il transforme en «éléments de spectacle et de kitsch».

En l'espace de dix ans, au fil des représentations du Wild West Show, il impose un nouveau genre de spectacle qui connaît un succès phénoménal à travers toute l'Amérique. A l'Exposition universelle de Chicago, en 1893, la troupe de Buffalo Bill attire pas moins de deux millions de spectateurs. Les Américains, qu'ils aient vécu ou non la conquête de l'Ouest, en ont la nostalgie, alors qu'elle vient tout juste de s'achever (officiellement en 1890), avec la proclamation de la «fin de la Frontière». Mais Buffalo Bill ne s'arrête pas en si bon chemin. Lui et son armada n'hésitent pas à traverser l'océan Atlantique pour aller se produire en Europe. L'Angleterre puis la France lui réservent un triomphe. Invité en marge de l'Exposition universelle à Paris, en 1889, des centaines de milliers de curieux se pressent pour voir la troupe. Buffalo Bill devient immensément célèbre.

En outre, ces multiples tournées popularisent une vision idéalisée d'une histoire des Etats-Unis qui fait rêver grands et petits. Elles valorisent les faits et gestes d'un homme dont les historiens s'accordent aujourd'hui à reconnaître qu'«il n'a pas accompli d'exploit majeur durant la conquête de l'Ouest», comme le souligne l'un de ses biographes les plus attentifs, l'historien Jacques Portes, dans *Buffalo Bill* (éd. Fayard, 2002). Grand entrepreneur et directeur de spectacle, William Cody doit aujourd'hui être considéré comme «un conteur, un metteur en scène, le créateur d'une mythologie de l'Amérique et de lui-même», juge Michel Faucheux qui enseigne à l'Institut national des sciences appliquées (Insa), à Lyon. Pour lui, Buffalo Bill constitue la «figure emblématique d'un monde dont il a provoqué la perte», nous laissant une série d'images gravées à jamais dans l'imaginaire collectif.

TIENS, TIENS !... PAS MAL, ÇA, POUR LA FIN DU SPECTACLE. BUFFALO BILL CHANTANT ET CHEVAUCHANT VERS LE SOLEIL COUCHANT...
♪ I'M A POOR LONESOME COWBOY AND A LONG WAY FROM HOME... ♪

Ainsi que l'observe l'historien Bertrand Van Ruymbeke dans son *Histoire des Etats-Unis, de 1492 à nos jours* (éd. Tallandier, 2018), Cody a opéré avec ses spectacles la jonction entre la conquête de l'Ouest, telle qu'elle est relatée dans la presse, et les quelque 2 000 westerns produits par les studios de cinéma à partir du début du XXe siècle. D'ailleurs, quand on découvre – avec émotion – sur YouTube les images tremblotantes qui subsistent de Buffalo Bill, on y voit un vieillard à barbe et cheveux blancs, amalgri, qui communique en langue des signes avec un vénérable chef indien... Cette séquence date de 1910, époque des premiers westerns. Ces films pseudo-réalistes prennent le relais de ses spectacles équestres en s'appuyant sur des légendes forgées par Buffalo Bill à propos de cette épopée sanglante, dont la nouvelle histoire américaine de l'Ouest donne un éclairage totalement différent... Mais l'Amérique est-elle prête à gratter le vernis du Far West chevaleresque et romantique dépeint par William Cody ? ■

FRANÇOIS VEY

Quand une légende rend hommage à une autre. Cette planche de *La Légende de l'Ouest* (2002, est particulièrement savoureuse puisque c'est du dernier album publié par Morris

Idées reçues sur le Far West

Le western puis la BD ont transformé l'image de l'Amérique du XIXe siècle. Retour sur neuf clichés, toujours ancrés dans l'imaginaire collectif. Souvent à tort.

PAR FRANÇOIS VEY (TEXTE)

LES COW-BOYS N'ÉTAIENT PAS TOUS BLANCS

Le cow-boy passait la majeure partie de son temps à cheval : il devait surveiller de près des animaux restés en liberté qui s'affolaient facilement, leur faire traverser des rivières ou des étendues désertiques – on comptait huit à dix cavaliers par troupeau de 2 000 à 2 500 têtes –, et ce a seize à dix-huit heures par jour, tous les jours. Un travail harassant, mais mal rémunéré et peu valorisé. Le salaire mensuel variait entre 30 et 40 dollars, quand une paire de bottes en coûtait 15. Le cuisinier de l'équipe était mieux payé ! Près de la moitié des cow-boys (45 %) étaient des personnes de couleur : Mexicains, Noirs, métis voire Indiens. Les Blancs, eux, venaient de familles de fermiers pauvres ou étaient des vagabonds (*hobos*) louant leurs services à la saison. Au Texas, la majorité était d'origine hispanique ou indienne. Cet Etat comptait 5 000 cow-boys noirs. Oubliez John Wayne !

Mal payés et peu considérés, les cow-boys étaient en majorité des Hispaniques et des Noirs.

LES INDIENS NE PORTAIENT PAS TOUS DES PLUMES

Seuls les Sioux – qui rassemblaient les Lakotas, Nakotas et Dakotas – portaient effectivement de larges coiffes à plumes. Mais ils réservaient ces parures à leurs grandes fêtes et à leurs cérémonies. Le reste du temps, ces cavaliers émérites étaient beaucoup mois apprêtés. Ils endossaient des tenues de chasseur, beaucoup plus commodes pour rester longtemps en selle et tirer. Les bisons constituaient le principal moyen de subsistance de ces Indiens nomades, au point que l'armée américaine procéda à des éliminations massives de troupeaux entiers afin de les affamer. Autre cliché : la majeure partie des Indiens était sédentaires, les Sioux faisant exception : ils dormaient l'été dans des tentes, les fameux tipis, et passaient l'hiver dans des huttes et cabanes.

LES INDIENS N'ÉTAIENT PAS SI «SAUVAGES»

Entre 500 000 et 600 000 Indiens vivaient au-delà du Mississippi quand les colons blancs arrivèrent au début du XIXe siècle. On a pu dénombrer une centaine de tribus, parlant 375 langues différentes et pratiquant l'agriculture, la chasse et la pêche. Dans les vallées du Missouri et de l'Arkansas, elles occupaient des maisons en terre dans des villages. Les Pawnees cultivaient le maïs. Les Sioux, les Cheyennes et les Comanches, eux, chassaient le bison. Les Blancs leur firent signer des traités pour s'installer chez eux, mais n'en respectèrent pas les termes, ce qui provoqua des révoltes indiennes. Guerriers sans pitié – ils scalpaient leurs victimes –, les Indiens faisaient souvent preuve de courage et d'abnégation. Entre 1866 et 1891, ils perdirent près de 4 000 combattants, tandis que 932 soldats américains furent tués et plus d'un millier, blessés.

LES COW-BOYS NE GLISSAIENT PAS DEUX COLTS À LEUR CEINTURE

A quoi bon s'embarrasser d'un revolver quand on est un simple travailleur à cheval ? La mission essentielle des «garçons vachers» était de convoyer le bétail entre les Grandes Plaines et les gares du Kansas, afin que les troupeaux puissent ensuite être acheminés en train vers les abattoirs des grandes villes. Inutile donc de porter une arme à feu pour garder les vaches : les détonations ne pouvaient qu'effrayer les bovins. Pour se faire obéir des bêtes, les cow-boys utilisaient plutôt des lassos et des fouets. Seuls les chefs chargés de l'encadrement des équipes pouvaient détenir une arme, qu'ils devaient néanmoins laisser à l'entrée des hôtels et des saloons. Alors, si au Far West il arrivait que l'on croise par malheur des individus armés de deux colts, il ne pouvait s'agir que de tueurs à gages ou de redoutables hors-la-lo

LES COW-BOYS NE RESSEMBLAIENT PAS DU TOUT À BUFFALO BILL

Les cow-boys portaient des habits rustiques, adaptés à leurs tâches : une chemise en toile épaisse, un pantalon en cuir sans ceinture avec des jambières, une paire de bottes... Pas de chapeau sur la tête car il se serait envolé, mais dans le dos, retenu par une lanière. Un mouchoir autour du cou servait à se protéger de la poussière. Les fameux jeans Levi's, eux, ne firent leur apparition dans les ranchs que dans les années 1880, alors qu'approchait la fin des grandes transhumances. On est donc loin de l'élégance d'un Buffalo Bill arborant Stetson et tuniques en cuir à franges, dorures et étoiles. Ces tenues d'opérette étaient réservées à la scène ou aux photos et firent leur effet lors de spectacles de théâtre équestre ou de rodéos.

SALOON

LES «VILLES DU BÉTAIL» N'ÉTAIENT PAS TOUTES DANGEREUSES

Dodge City, Abilene, Ellsworth, Wichita... Les villes des cow-boys (*cattle towns*) se ressemblaient toutes. Près de la gare, des milliers de bêtes étaient parquées avant leur départ. Les maquignons fréquentaient des hôtels et des bars assez luxueux où les cow-boys n'étaient pas admis. Ces derniers allaient s'amuser dans un quartier réservé à la prostitution et au jeu, avec des saloons où ils pouvaient boire et fumer... mais où le port d'arme était interdit, sous peine d'amende ! L'entrée était la plupart du temps refusée aux Mexicains, Indiens et métis. Des shérifs à poigne faisaient régner l'ordre. Entre 1867 et 1890, on a dénombré dans ces villes 55 homicides seulement (39 par fusil, dont 16 causés par la police) et un seul cow-boy a été abattu. Sur tout le Wyoming, il n'y eut que 4 meurtres en 1872. Ces bourgades étaient donc bien moins dangereuses que certaines villes d'aujourd'hui.

LES INDIENS ATTAQUAIENT RAREMENT LES DILIGENCES OU LES CONVOIS

Le cinéma a multiplié les scènes où des Indiens attaquaient des chariots. Mais ces agressions étaient rares. Car les tribus indiennes en guerre s'en prenaient plutôt à l'armée. A l'arrivée des Blancs, ils acceptèrent de signer des traités autorisant le passage sur leurs terres, puis l'installation de fermiers. Malgré ces compromis, beaucoup d'Indiens furent ensuite conduits de force dans des contrées inhospitalières, comme l'Oklahoma. Ils menèrent alors des raids lorsque la situation leur paraissait favorable, n'attaquant qu'à coup sûr, mais cherchant avant tout à se défendre. Ils volaient des chevaux et du bétail, et faisaient parfois des captifs. Buffalo Bill, qui n'eut pas à se plaindre des Indiens à l'époque où il convoyait colons puis troupeaux, en engagea même quelques-uns pour jouer leur propre rôle dans ses spectacles.

LE COW-BOY NE TENAIT PAS LE PREMIER RÔLE

Héritiers des garçons vachers mexicains (*vaquero*), les cow-boys sont apparus dans l'Ouest américain au milieu du XIXe siècle, et ce métier s'est répandu en l'espace d'une génération, entre 1865 et 1890. Les historiens estiment leur nombre entre 30 000 et 40 000, alors que 360 000 pionniers s'étaient lancés sur les pistes du Far West, à partir du Mississippi, entre 1840 et 1860, et que la population des Etats-Unis se chiffrait à 36 millions d'habitants. Ces salariés agricoles itinérants étaient donc beaucoup moins nombreux que les fermiers sédentaires ou que les ouvriers employés à la construction des chemins de fer. Sans compter les prospecteurs d'or, dont beaucoup étaient devenus mineurs.

LES INDIENS N'ÉTAIENT PAS TOUJOURS BATTUS PAR LA CAVALERIE

C'est un classique des westerns et des albums de *Lucky Luke* : l'attaque de centaines d'Indiens contre les soldats des Etats-Unis. Une vision un peu épique de l'Histoire, car les Amérindiens, moins armés et souvent moins nombreux, préféraient la guérilla aux batailles rangées. Ainsi, les Sioux lakotas multiplièrent les escarmouches contre les Blancs lorsque les traités de cohabitation ne furent pas respectés. Dépassé par l'ampleur des attaques, le général nordiste Sheridan dut quitter leur territoire en 1868. Mais les intrusions dans les montagnes sacrées des Lakotas reprirent en 1874, suite à la découverte d'or. Les autorités tentèrent d'acheter ces terres aux Indiens, qui refusèrent. Le 25 juin 1876, le 7e régiment de cavalerie de Custer affronta les Lakotas, alliés aux Cheyennes, lors de la bataille de Little Bighorn ; Custer et 263 soldats y périrent. Cette victoire indienne reste une fierté pour la communauté et a inspiré de nombreux livres et films, dont *La Charge fantastique* (1941).

SITTING BULL

LUCKY COMICS

LUCKY LUKE

LE COW-BOY LE PLUS RAPIDE DE L'OUEST DÉBARQUE ENFIN À PARIS !

© Jul – Acheté / Lucky Comics 2018.

Pour escorter la mythique Statue de la Liberté,
le plus célèbre des cow-boys est prêt à tout.
Même à traverser l'Atlantique pour la première fois !

Rendez-vous en librairie le 1 novembre

CAHIER SPÉCIAL

L'HISTOIRE DE NOTRE HÉROS, DE 1947 À NOS JOURS

Qui aurait pu imaginer que ce jeune Belge, Maurice De Bevere, né en 1923, deviendrait l'un des grands dessinateurs de BD, et son héros, Lucky Luke, l'une des figures du 9e art ? C'est son itinéraire qui est raconté ici, de sa passion du Far West à ses voyages aux Etats-Unis... où il rencontra René Goscinny (p. 102). Jul et Achdé ont repris le flambeau et nous expliquent dans une interview exclusive leur fascination pour Morris et la façon dont ils assument son héritage (p. 110). Ce dossier est complété par un choix des plus belles cases du 80e album, *Un Cow-Boy à Paris* (p. 116).

Dans *Le Sosie de Lucky Luke* (1947), troisième histoire du cow-boy solitaire, le style de Morris ne s'est pas encore tout à fait dégagé de l'influence du dessin animé.

Morris à New York, en 1952. C'est là que le créateur de Lucky Luke se frottera aux techniques des *comics* américains et qu'il rencontrera un scénariste français prometteur : René Goscinny.

Morris, le rêve américain

Fasciné par les westerns et les grands espaces des Etats-Unis, Maurice De Bevere (1923-2001) s'est presque exclusivement consacré à une seule œuvre. Mais quelle œuvre ! Itinéraire d'un génie du neuvième art.

PAR CHRISTOPHE QUILLIEN (TEXTE)

FASCINÉ PAR WALT DISNEY, IL RÊVE DE TRAVAILLER DANS UN STUDIO D'ANIMATION

Le droit mène à tout, à condition d'en sortir, dit-on. Par chance pour les lecteurs de *Lucky Luke*, Morris a fait sien cet adage. En 1942, à 19 ans, celui qui s'appelle encore Maurice De Bevere suit l'enseignement juridique de la faculté de Louvain, à la fois pour échapper au Service du travail obligatoire en Allemagne et pour rassurer ses parents. Ceux-ci ont en effet de quoi être inquiets. Depuis son adolescence, leur deuxième fils veut devenir dessinateur. Un métier précaire qui n'enthousiasme pas son père, respectable patron d'une usine de pipes en terre cuite. Mais le petit Maurice rêve de bande dessinée. Il adore Mickey, qu'il lit en anglais dans le *Mickey Mouse Weekly*, les Pieds nickelés et Hergé. Il s'est même amusé à redessiner, dans l'un de ses cahiers, l'album *Tintin au pays des Soviets*.

Cette nature morte a été réalisée par Maurice De Bevere à 10 ans. Celui qui n'est pas encore Morris se passionne pour le dessin et *Tintin*.

Les études de droit attendront. En 1945, Maurice répond à une petite annonce et entre à la Compagnie belge d'actualités (CBA), un studio d'animation. Le dessin animé est son autre passion, et Walt Disney est l'un de ses maîtres. Enfant, il dessinait pour ses copains de classe des *flip books*, ces petits cahiers qui, feuilletés rapidement, donnent l'illusion d'un mouvement. Il passait aussi des films au ralenti sur le projecteur familial afin de comprendre l'enchaînement des mouvements. Mais le retour dans les cinémas belges des dessins animés américains, interdits durant la Seconde Guerre mondiale par les autorités allemandes, sonnera le glas des modestes ambitions de la CBA. Le studio ferme ses portes quelques mois seulement après son arrivée. Maurice se retrouve donc au chômage, mais pas pour longtemps : le voilà embauché par les éditions Dupuis, pour lesquelles il a publié quelques dessins dans les hebdomadaires *Le Moustique* et *Spirou*, sous le pseudonyme de Morris. Il amène avec lui deux jeunes dessinateurs rencontrés à la CBA, ses amis André Franquin et Eddy Paape. L'un reprendra bientôt Spirou et Fantasio, l'autre s'illustrera avec *Les Aventures de Jean Valhardi*.

Pour sa part, Morris préfère créer son propre héros. En 1946, il propose au patron de Dupuis *Les Aventures de Lucky Luke*, qui aura l'honneur de faire partie de *L'Almanach* du journal *Spirou*. Selon Eddy Paape, il aurait profité de ses journées à la CBA pour coucher sur le papier les premières esquisses de son cow-boy, auquel il aurait donné un aspect canin. Avec sa mâchoire prognathe et son air de dur à cuire, Lucky Luke est pourtant bel et bien humain (même s'il ne possède alors que quatre doigts, comme les personnages de Disney). Car son créateur, qui rêve pour lui d'une vie sur grand écran, s'est efforcé de le rendre adaptable en dessin animé. Si Morris est du genre petit, sec et nerveux, son Lucky Luke est plutôt grand et élastique. Mais l'un comme l'autre ne craignent pas la bagarre et sont d'un tempérament volontiers solitaire.

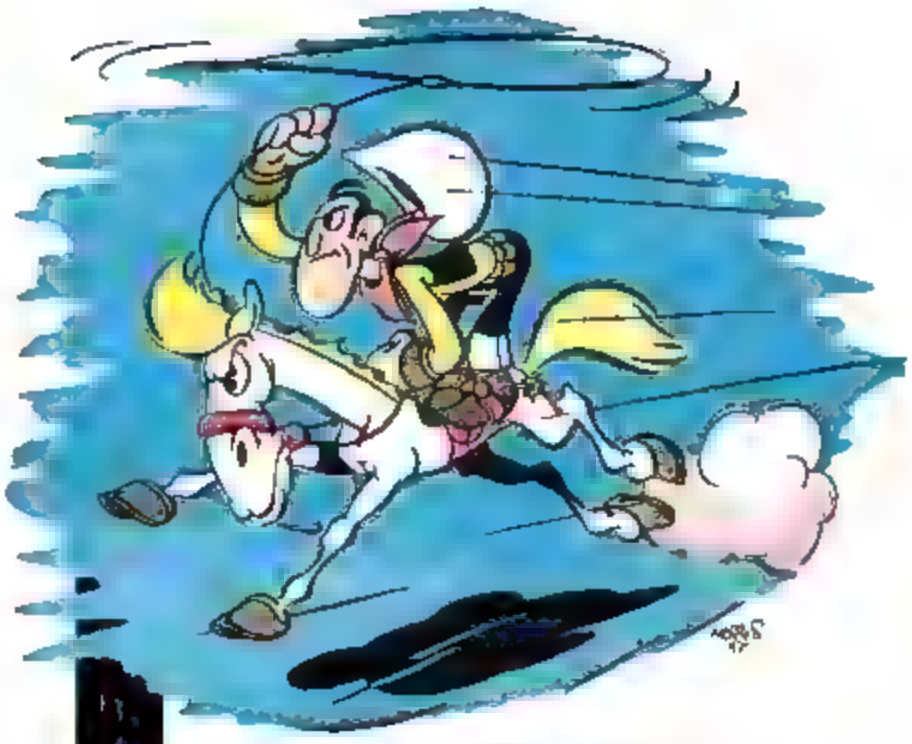
Pourquoi un cow-boy ? Parce que Maurice De Bevere, attiré depuis toujours par les Etats-Unis, est un passionné de western et rêvait, enfant, de vivre à la manière des garçons vachers. *Les Aventures de Lucky Luke* rendent ainsi hommage à l'imagerie du genre et reprennent ses figures emblématiques et ses décors caractéristiques. Les premières histoires de «l'homme qui tire plus vite que son ombre», menées à un rythme trépidant et truffées de scènes comiques, empruntent aussi aux films burlesques de Buster Keaton, de Charlot ou de Laurel et Hardy. En ce lendemain de conflit, Morris profite du retour en grâce des productions américaines pour rattraper les années perdues et s'enivrer de westerns. Mais vient un moment où les films ne suffisent plus. «Go West, *young man*» : il lui faut retourner aux sources et aller voir sur place, là où tout a commencé.

Justement, en août 1948, Joseph Gillain dit Jijé, maître à dessiner de *Spirou*, entraîne femme et

1948 · Jijé, Morris et Franquin découvrent le continent américain, ses paysages et ses techniques de dessin et d'animation, qui changeront leur rapport à la BD et à ses codes.

enfants dans un voyage en voiture à travers les Etats-Unis. Il redoute que l'Europe ne devienne le théâtre d'une troisième guerre mondiale... Morris est de l'aventure, avec André Franquin. L'épopée sera racontée en 2012 dans *Gringos Locos*, une bande dessinée signée Yann, scénariste iconoclaste, et Schwartz, dessinateur inspiré par l'âge d'or de la bande dessinée belge. On y voit un Morris, amateur de jolies femmes, qui ne cesse de rabrouer son copain André, qu'il compare à un légume. Récit fidèle ou fantasme d'auteurs particulièrement imaginatifs ? Un indice : sur cet album savoureux, on peut lire «Gringos Locos ne saurait être le reflet exact d'une réalité vécue».

Quoi qu'il en soit, ce séjour aux Etats-Unis et au Mexique marque une étape essentielle dans la carrière de Morris. Après avoir sillonné le Far West et s'être nourri de ses paysages mythiques, il s'installe à Manhattan. Quand il ne dessine pas, il fréquente un cinéma spécialisé dans les dessins animés et compulse des ouvrages sur l'histoire américaine à la New York Public Library, où il découvre l'épopée tragique des frères Dalton. Surtout, il fait là-bas deux rencontres décisives. La première, avec un certain René Goscinny, qui s'est mis en tête de vivre du dessin. En attendant la gloire et la reconnaissance, ce Français d'une •••

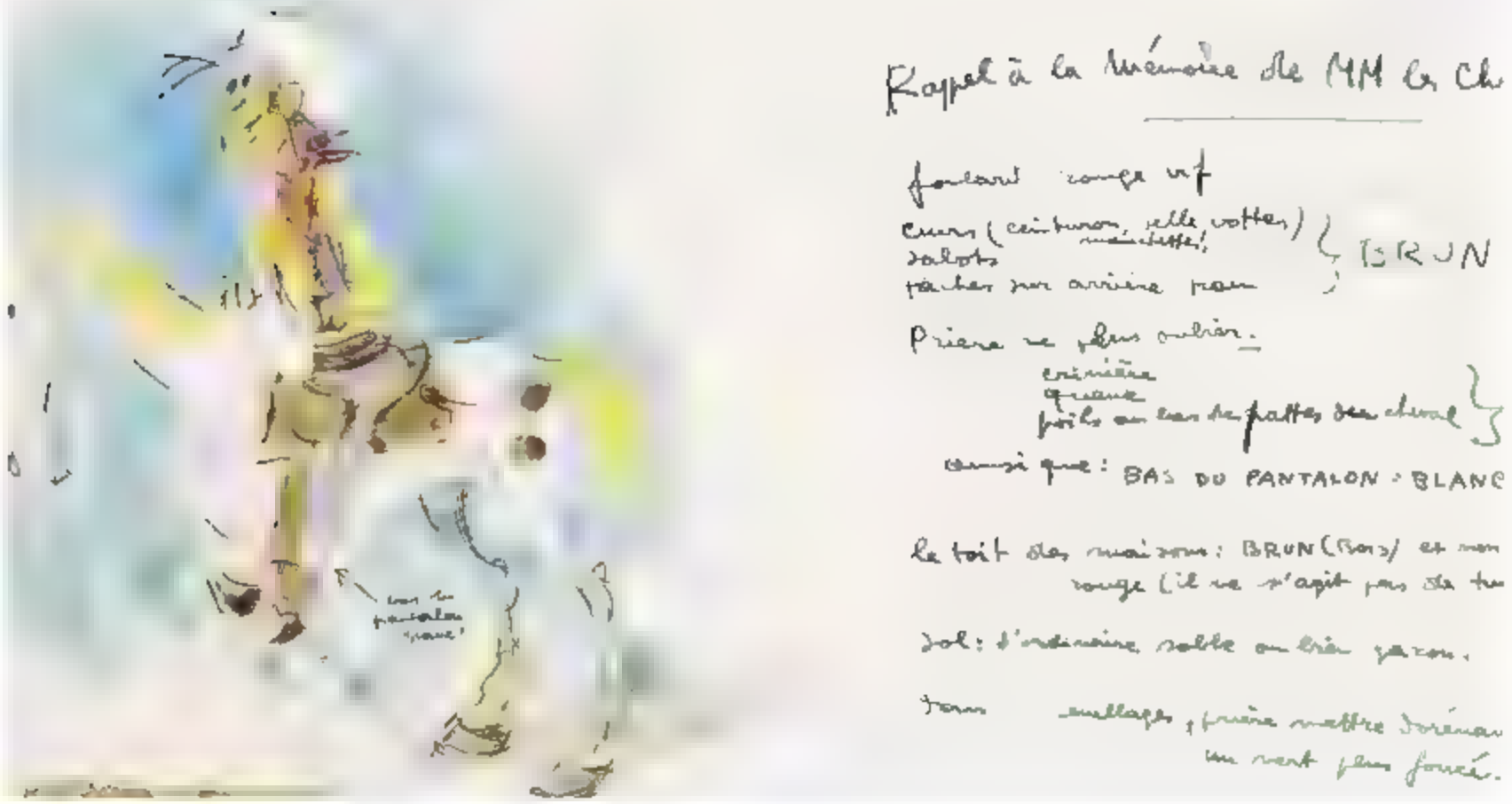


Annonce de la prépublication de *La Mine d'or de Dick Digger* dans *Spirou* (1947).

L'évolution d'un héros

Lucky Luke n'a pas toujours été ce personnage irréprochable, défenseur de la justice et de la morale, dégainant plus vite que son ombre sans jamais faire de mal aux desperados qui croisaient sa route. Dans les premières histoires créées par Morris, le gaillard fume et boit. Il va même jusqu'à trucider un certain Mad Jim, qui avait eu le mauvais goût d'être son sosie. Il récidivera dans l'épisode consacré à Phil Defer, publié dans l'hebdomadaire belge *Le Moustique*, en envoyant celui-ci *ad patres*. Dans la version parue en album en 1956, Phil Defer ne sera que blessé, l'éditeur voulant s'éviter les foudres de la censure française. A ses débuts, quand il ne règle pas leur compte aux méchants, Lucky Luke est un cow-boy comme les autres. Il conduit des troupeaux, participe à des rodéos et pousse la chansonnette, s'accompagnant à l'harmonica à la manière des vedettes des westerns. A quelques détails près : il ne possède que quatre doigts et un corps caoutchouteux, qui dénotent l'influence de Disney et de Popeye sur Morris. Le personnage évoluera peu à peu pour ressembler à une sorte de Gary Cooper aussi flegmatique que son modèle. Et il troquera sa cigarette pour un inoffensif brin d'herbe, à la demande du studio d'animation Hanna-Barbera qui adaptera ses aventures dans les années 1980. Ce qui ne changera pas, c'est sa tenue, définie dès 1947 dans *La Mine d'or de Dick Digger* : gilet noir, chemise jaune, foulard rouge. Soit les couleurs du drapeau belge pour un personnage inspiré par le folklore américain, créé par un Flamand, et dont la réputation a dépassé les frontières du royaume pour atteindre à l'universel.

Dès 1944, Morris fournit couvertures et gags au *Moustique*, première incursion des éditions Dupuis dans la BD. *Lucky Luke* sera ensuite diffusé dans *Spirou*.


Rappel à la mémoire de MM les Ch
foulard rouge vif
cuirs (ceinturon, selle, culotte, sabots, guêtres) } BRUN
pâleur sur arrière nom
Prière ne plus oublier :
cravate
bâtons en cas de pattes des chiens
ainsi que : BAS DU PANTALON = BLANC
le toit des maisons : BRUN (Bois) et non rouge (il ne s'agit pas de tu
Sol : d'ordinaire sable ou brin paysan.
Jour ensoleillé, prière mettre soleil un vent plus fourré.

Au dos d'une planche, cette note de Morris (1949) était adressée aux chromistes de Dupuis afin qu'ils respectent les couleurs.

Au début des années 1950, Morris dans l'atelier de Waterloo, qu'il partage avec son ami, le dessinateur Jijé.

PAR SOUCI D'EFFICACITÉ NARRATIVE, MORRIS SIMPLIFIE À L'EXTRÊME LES TEMPS FORTS

Sur cette recherche crayonnée, l'ombre de Lucky Luke est, pour une fois, plus rapide que lui. Le thème du double habite depuis toujours l'œuvre de Morris.

Fidèle compagnon, Jolly Jumper fonctionne comme un élément comique à part entière.

Inspiré par les techniques de la BD américaine et surtout du magazine *Mod*, Morris compose ses planches sur une «grille», réseau de lignes, de diagonales et de configurations géométiques.

C'est dans cette case de *La Mine d'or de Dick Digger* (publiée dans *Spirou* en 1947), que les lecteurs découvrirent que Jolly Jumper était capable de parler.

Fidèle depuis les débuts

Si le cheval est la plus noble conquête de l'homme, que dire alors de Jolly Jumper ? Il est capable de compter, joue aux échecs et grimpe aux arbres (liste non exhaustive). Intelligent, il sauve la mise à son cow-boy à plusieurs occasions. Et on ne peut même pas dire qu'il ne lui manque que la parole : l'animal sait parler. On a longtemps cru que cette aptitude s'était manifestée pour la première fois dans *Sur la piste des Dalton*. Erreur ! Jolly Jumper s'exprime dès 1947 à voix haute, dans *La Mine d'or de Dick Digger*. Mais la planche a été écartée par l'éditeur, au moment de la publication en album, pour respecter la pagination standard. Il est temps de rendre à ce fier appaloosa la place qui lui revient, la première, ex aequo avec Lucky Luke. Dans le numéro de *Spirou* annonçant *La Mine d'or de Dick Digger*, ils étaient en effet présentés comme les deux héros de la série, dans la lignée des couples des westerns associant le cowboy et sa fidèle monture, tels Tom Mix (1880-1940), star de plus de 300 films avec son cheval Tony

••• drôlerie irrésistible se contente de colorier à la main des cartes postales. Il deviendra le scénariste de *Lucky Luke* à partir du neuvième album de la série, *Des rails sur la prairie*, publié en 1955, l'année du retour de Morris à Bruxelles. La seconde rencontre décisive est celle d'une bande de dessinateurs nommés Jack Davis, William Elder, John Severin et Harvey Kurtzman (les deux derniers partageaient un atelier avec Goscinny), qui lanceront bientôt le magazine satirique *Mad*. Ces joyeux drilles inciteront Morris à donner une tonalité plus ironique aux aventures de son cow-boy et à faire évoluer sa pratique de la couleur. Et leurs prénoms ressemblent bigrement à ceux de Joe, Jack, William et Averell Dalton...

Grâce à René Goscinny, Morris peut enfin se consacrer au dessin, sa principale motivation. De son côté, le scénariste revisite l'histoire des Etats-Unis. Il systématise plusieurs des codes narratifs et graphiques de la série, comme le rôle des Dalton, les panneaux indicateurs des villes de l'Ouest ou la scène finale du héros solitaire en route pour d'autres aventures – laquelle fut introduite par Morris dès la première histoire de Lucky Luke, *Arizona 1880*, même si celui-ci ne chantait pas encore et se contentait de jouer de l'harmonica. Les deux hommes signeront ensemble 40 albums, jusqu'au décès de René Goscinny, en 1977. De nombreux scénaristes prendront ensuite le relais.

Des rails sur la prairie, en 1955, marque le début de la collaboration de Morris avec Goscinny. A la fin apparaît une scène qui reviendra dans les albums suivants : Lucky Luke chantant «*I'm a poor lonesome cowboy*».

Il serait dommage de réduire la saga de Lucky Luke à cette collaboration avec René Goscinny. Les huit premiers titres, signés du seul Morris, sont un régal d'aventures échevelées, emportées par un humour joyeux et débridé. Il serait tout aussi erroné d'opposer l'humour burlesque et gestuel de Morris à celui, plus intellectuel et référencé, de Goscinny. Car Morris est un dessinateur cérébral. Il réfléchit sur son métier et sa pratique du dessin. Avec son copain Franquin, il discute pendant des heures de l'expression du mouvement et de la vitesse. Son obsession de la lisibilité, nourrie par sa lecture d'Hergé, l'incite à mettre en place des solutions graphiques privilégiant l'efficacité de la narration. La conférence qu'il consacre à la bande dessinée, en 1964, à l'université de Bruxelles, témoigne de la réflexion qu'il n'a cessé de mener sur son moyen d'expression.

Morris et René Goscinny devant les planches du dessin animé *La Ballade des Dalton*, première adaptation en 1977 des aventures de Lucky Luke sur écran. Une complicité qui ne connaît pas de nuages.

Pourtant, les historiens du 9e art se sont longtemps montrés ingrats avec lui. De nombreux ouvrages s'intéressent à Hergé, Franquin ou Jacobs. Sur le créateur de Lucky Luke, en revanche, pas grand-chose. Son travail a été victime d'un malentendu. Maurice De Bevere aurait été un dessinateur «populaire», auteur d'une œuvre facile d'accès et donc suspecte aux yeux d'une certaine critique. D'ailleurs, avant de rejoindre Goscinny chez Dargaud, en 1968, n'était il pas édité par Dupuis sous forme d'albums souples, réservés aux séries considérées comme mineures ?

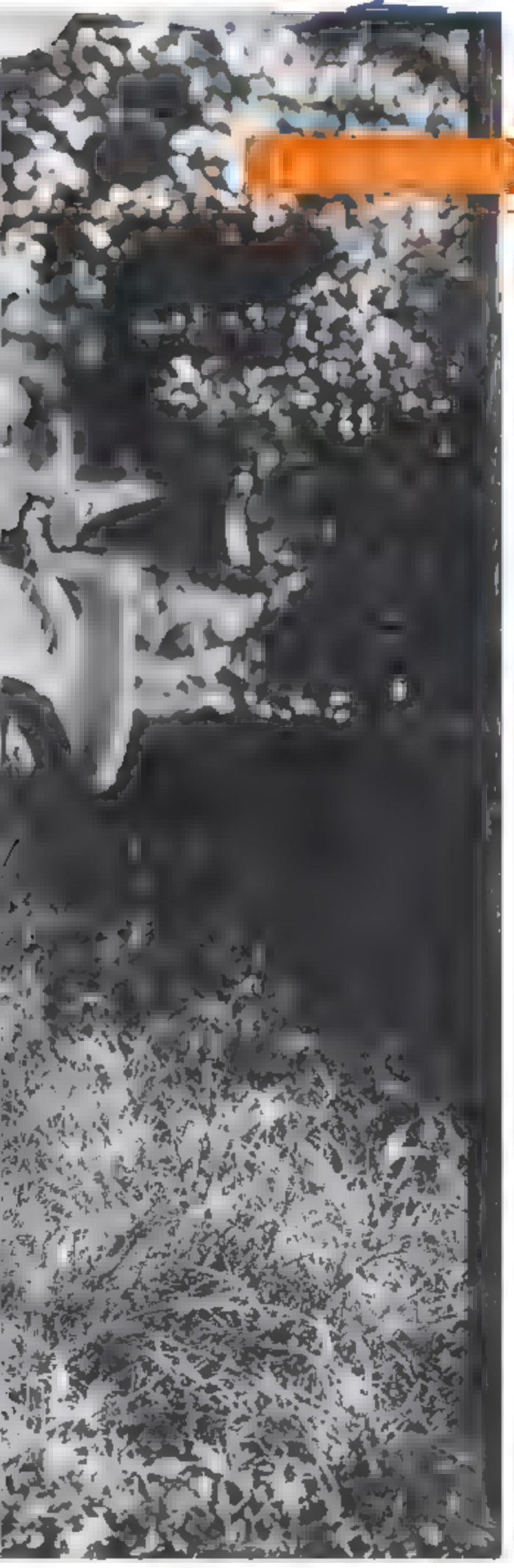
Il faudra attendre l'exposition organisée par le Festival d'Angoulême, en 2016, *L'Art de Morris*, pour prendre la pleine mesure de la richesse de son univers et de son graphisme. Tout comme Franquin et Will, dessinateur de *Tif et Tondu*, Morris a bénéficié des leçons de dessin de Jijé. Mais son style est toujours resté singulier. Il ne s'est jamais fondu dans aucun moule. Parce qu'il travaillait pour *Spirou*, on l'a associé à l'école de Marcinelle, plus ludique, «anarchiste» et désordonnée que l'école de Bruxelles, incarnée par Hergé et les tenants de la ligne claire. Mais il est à part dans le paysage de la BD belge, par la composition millimétrée de ses planches, son approche de la couleur, sa maîtrise du noir et blanc...

Le lecteur ne s'y est pas trompé. Le succès de Lucky Luke ne s'est jamais démenti. Depuis 1946, ses aventures ont été publiées dans 80 albums, vendus à plus de 300 millions d'exemplaires et traduits en plus de 20 langues. Elles ont été adaptées en films et dessins animés. Le cow-boy a même eu droit à douze numéros de son propre mensuel, en 1974 et 1975. Son univers a été décliné dans d'autres séries : *Kid Lucky* et *Rantanplan*. Pour Morris, *Lucky Luke* aura été l'œuvre d'une vie. Quand on lui demandait pourquoi il ne s'était consacré qu'à un personnage, il répondait que celui-ci lui prenait déjà bien assez de temps. Et même si «Luke le chanceux» a perdu sa cigarette, dans les années 1980, pour ne pas heurter son public américain, il n'a cessé de gagner en notoriété. Morris, au contraire, a toujours privilégié la discrétion. L'homme était du genre taiseux. Il disait se moquer de la critique : pour lui, seul comptait l'avis du public. Il serait heureux de savoir que son héros, 72 ans après sa création, est plus populaire que jamais. ■

CHRISTOPHE QUILLIEN

GOSCINNY ET MORRIS SIGNERONT 40 ALBUMS DE LUCKY LUKE

ACHDÉ *et* JUL

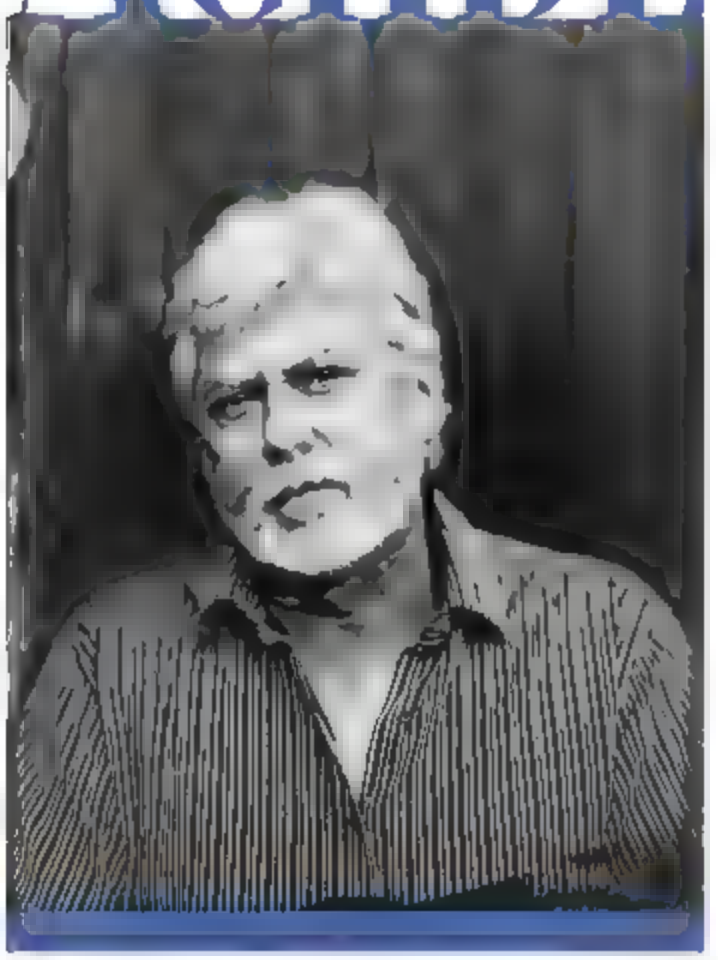


Des cow-boys en 1870 ? Ce sont en fait les deux auteurs, capturés par la magie de l'ambrotype : un ancien procédé photographique réalisé à partir d'un négatif sur plaque de verre et blanchi au développement. Effet saisissant !

Après un premier album couronné de succès (*La Terre Promise*, en 2016), le tandem remet le pied à l'étrier avec *Un Cow-Boy à Paris*, qui voit Lucky Luke quitter pour la première fois le Nouveau Monde pour les avenues de la Ville lumière. Comment transposer le cow-boy dans la capitale ? Rester fidèle à l'héritage de Morris et Goscinny ? Explications des deux auteurs, en exclusivité pour *GEO Histoire*.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC GRANIER.
PHOTOS DE CHARLIE AMBROSE.

ACHDÉ



GEO Histoire : A quand remonte votre plus ancien souvenir des aventures de Lucky Luke ?
Achdé : Pour moi, c'est l'album *Le Juge* (publié en 1958 d'après un scénario de Goscinny), et notamment un passage, celui de la partie de poker mise en scène sur un ring, comme un match de boxe. J'avais 4 ans quand j'ai découvert cette image, en 1965. Elle m'a soufflé sans que je la comprenne vraiment. Puis j'ai appris à lire en déchiffrant les cases des bandes dessinées de la maison, surtout des recueils du magazine *Spirou*. Je suis le dernier de cinq enfants, mes parents étaient des rapatriés du Maroc qui se sont installés à Nîmes dans une ZUP. On ne roulait pas sur l'or. Alors j'ai chipé un peu d'argent toutes les semaines à la quête, durant la messe, et j'ai attendu d'avoir 7 francs pour m'offrir mon premier album : *Lucky Luke et Phil Defer* (1956). Manifestement, le Bon Dieu ne m'en a pas voulu et j'ai remboursé depuis !
Jul : Mon oncle était VRP et il sillonnait la France en voiture dans les années 1980. Il s'arrêtait régulièrement dans des stations-service et, grâce à ses points partenaires, il repartait souvent avec des bandes dessinées aux couvertures souples qu'il m'offrait à son retour. Dans le lot, il y avait évidemment des albums de *Lucky Luke* – j'ai un souvenir très vif de ma lecture des *Collines noires* (1963) –, mais aussi d'autres héros de la bande dessinée franco-belge et américaine. Je piochais à droite à gauche pour me construire mon univers, je mêlais les personnages et les histoires, je lisais les albums dans le désordre... C'est comme ça que je me suis construit ma propre mythologie.

Vous êtes tous les deux dessinateurs. Qu'avez-vous retenu du «style» Morris ?
Achdé : Avec Uderzo et Franquin, je considère Morris comme ma principale inspiration. Selon moi, il a digéré les techniques du septième art – et notamment celles du western – et les a adaptées au neuvième art. Plans, plongées, contre-plongées... Pour Morris, la bande dessinée, c'était avant tout faire du cinéma avec de l'encre et du papier.
Jul : Morris a inventé une forme d'épure dans la BD, avec ces reliefs, ces aplats violets qui virent parfois à l'abstraction. Quand on regarde attentivement une case de *Lucky Luke*, on a parfois l'impression d'être face à une œuvre de pop art ! Il est parvenu à styliser les codes du western, qui étaient déjà eux-mêmes très stylisés, pour créer un univers qui n'appartenait qu'à lui. Je reste persuadé que Morris a très longtemps été sous-estimé : derrière l'apparente simplicité se cache une incroyable richesse.

Comment êtes-vous entrés dans la «famille» Lucky Luke ?
Achdé : Pour ma part, ça s'est fait progressivement. Je faisais partie de la maison Dargaud depuis 1990, et j'avais déjà à mon actif pas mal de séries. J'avais déjà rencontré Morris à plusieurs reprises et nous avions déjeuné ensemble. Mais la première fois que je me suis «frotté» graphiquement à l'univers de Lucky Luke, c'était lors d'un album hommage à son créateur en 1999. Morris a apprécié mon travail et me le fait savoir. Six mois plus tard, il me propose de reprendre les aventures de Ran tanplan sous forme de strips, pour les diffuser dans la presse. Malheureusement, le décès de Morris en 2001 a mis fin précocement au projet. J'apprends alors qu'il voulait que ses personnages lui survivent, ce qui n'est pas si commun dans l'univers de la bande dessinée (regardez Tintin...). Et là, je reçois un coup de fil des équipes de Dargaud qui me proposent de reprendre le flambeau. J'ai demandé d'abord à faire un essai, vous pensez ! Finalement, quand on m'a annoncé que je reprenais la série en 2002, j'étais blême ! Mon premier test public sur *Lucky Luke* sera le mini-album *Le Cuisinier français* (2003), d'après un vieux scénario que Morris n'avait pas eu le temps de réaliser. Je n'ai pas quitté l'univers depuis : *Un Cow-Boy à Paris* est le huitième album que je dessine.

«IL FALLAIT ALLIER HISTOIRE ET FANTAISIE, MÉLANGER

Quant à vous, Jul, vous êtes encore le «petit nouveau»...

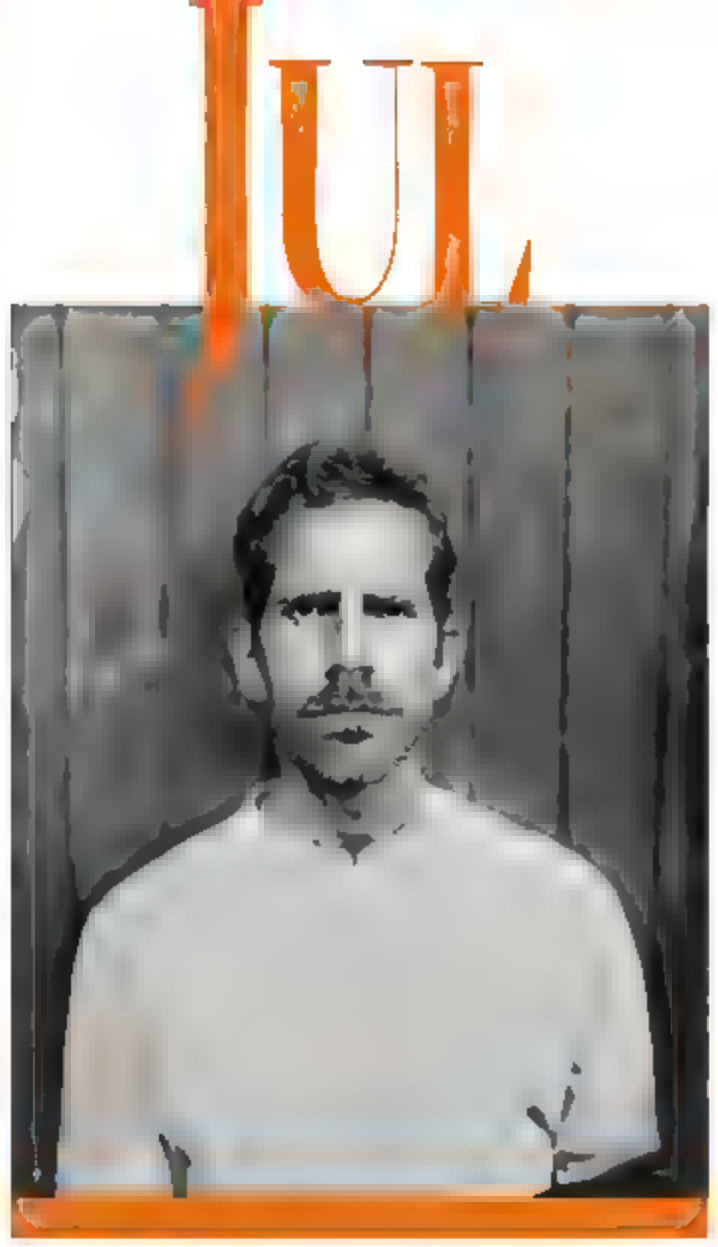
Jul : J'ai intégré l'univers de Lucky Luke avec l'album *La Terre promise*, en 2016. Pour les 70 ans de la série, Dargaud souhaitait prendre un nouveau départ, avec la volonté de recentrer la série du côté de la bande dessinée après avoir fait appel à des scénaristes venus d'horizons différents [l'humoriste Laurent Gerra, les romanciers Daniel Pennac et Tonino Benacquista]. Je travaillais avec la maison d'édition avec ma série *Silex and the City*, et Dargaud m'a proposé de reprendre l'écriture des *Aventures de Lucky Luke*, sans doute parce que je viens du dessin de presse et qu'on attendait de moi que je retrouve la veine satirique des scénarios de Goscinny, qui demeure pour moi un maître, une référence absolue. René Goscinny était capable d'allier le puissant pouvoir de transmission d'un patrimoine culturel et la joie de l'imagination et du paradoxe. De mélanger la grande culture et les références pop : c'est ce mariage-là que j'essaie d'atteindre.

Goscinny était aussi très pointilleux lorsqu'il s'agissait de respecter la vérité...

Achdé : Oui, pour lui, une histoire devait toujours se tenir et avoir une base historique solide. Jul dit souvent que je suis le «gardien du temple» de la série car je passe des heures et des heures à fouiller dans les archives, à m'assurer qu'on ne nage pas en plein contresens. Mais la recherche de la véracité historique ne doit pas non plus virer à l'obsession. *Lucky Luke*, c'est avant tout une parodie de western : si l'on n'a pas deux gags par page et si l'on ne fait pas rire le lecteur, c'est qu'on s'est planté !

Votre premier album en duo, *La Terre promise*, qui aborde le thème de l'immigration juive aux Etats-Unis, a rencontré un grand succès. Comment l'expliquer ?

Jul : Dargaud nous a fait entièrement confiance, sans doute parce qu'ils savent que je manie souvent des sujets délicats sur le ton de l'humour dans *Silex and the City*. Ce n'est pas facile de rire de ces choses-là, des persécutions, de l'exil, du déracinement... ●●●



En 1999, Achdé participe à un album hommage à Morris dans lequel il signe l'histoire courte *Lucky Luke contre Machine Gun Kid*. La filiation entre les deux dessinateurs est évidente.

C'EST VRAI CE QUE L'ON DIT LUKE ? ON VA ÉCRIRE DES LIVRES SUR TES EXPLOITS ?!
TU CONNAIS LES GENS DE L'EST LUKE ? ILS S'ENNUIENT TELLEMENT DANS LEURS VILLES, QU'ILS RÉCLAMENT LEUR PART DE FAR WEST...

LA GRANDE CULTURE ET LES RÉFÉRENCES POP»

Deux desperados en liberté .. Dans les albums qu'ils ont réalisés, l'alchimie est parfaite entre le scénariste issu du dessin de presse et le dessinateur féru d'histoire.

●●● Au final, on s'en est bien sortis. Les *Aventures de Lucky Luke* sont bâties sur l'univers du western, qui présente une vision très mythifiée de l'Ouest américain, et il reste de nombreux sujets «sensibles» qui n'ont pas encore été abordés dans les albums. Par exemple, la guerre de Sécession a été largement éludée, même si elle sert vaguement de trame à *Lucky Luke contre Joss Jamon* (1958). Mais l'«impensé» majeur de l'univers de la BD, et plus globalement du western, c'est évidemment la question raciale, celle des Indiens, mais aussi bien sûr celle des Afro-Américains, qui avait été un peu évoquée dans *L'Homme de Washington* (2008). Il faudrait sans doute se pencher davantage sur le sujet pour les prochaines aventures.

Achdé : On peut traiter n'importe quel sujet, ne rien s'interdire, à condition de le faire avec humour, délicatesse et de faire confiance à l'intelligence du lecteur. Je me souviens d'une séance de dédicace à Anvers, où réside historiquement une grande communauté juive. Une petite fille est venue m'apporter son exemplaire de *La Terre promise*. Son père le lui avait offert en lui disant qu'il s'agissait d'un livre «important». Ça m'a beaucoup ému.

Dans votre nouvel album, *Un Cow-Boy à Paris*, Lucky Luke quitte pour la première fois le Far West pour gagner le Vieux Continent. Pari osé !

Jul : Lucky Luke avait déjà mis le cap sur le Canada dans *La Belle Province* (2004) ou le Mexique dans *Tortillas pour les Dalton* (1967), mais c'est vrai qu'il n'était jamais allé aussi loin. L'album commence par sa rencontre avec Auguste Bartholdi, le créateur de la statue de la Liberté, qui était en pleine tournée américaine pour promouvoir son projet, et qui s'est fait capturer par les Indiens ! Défenseur de la liberté (et en même temps chargé de mettre les bandits sous les verrous, c'est toute l'ambiguïté du personnage...), Lucky Luke va traverser l'Atlantique et se retrouver à Paris pour contrer les plans du «méchant» de l'histoire, un certain Abraham Locker, entrepreneur en immobilier pénitencier qui souhaiterait plutôt installer sur l'île du sud de Manhattan une gigantesque prison. Un *bad guy*, des rebondissements, des gags et de l'action...

«DES CLINS D'ŒIL ET DES RÉFÉRENCES HISTORIQUES ?

Je vous rassure, *Un Cow-boy à Paris* reste une «vraie» aventure de Lucky Luke ! Mais avec toujours cette volonté d'évoquer l'histoire des Etats-Unis, le destin incroyable de la statue de la Liberté ou les prémices de la construction d'Alcatraz [une prison de haute sécurité sera finalement construite, mais dans la baie de San Francisco].

Avec toujours ce souci de véracité historique...

Achdé : Jul avait songé à faire descendre Lucky Luke sur les Champs-Elysées. Mais, en 1870, il n'y avait presque rien sur l'avenue, et on a vite abandonné l'idée pour ne pas tomber dans le piège de l'anachronisme. Pour redonner vie au Paris de la fin du XIXe siècle, je me suis beaucoup inspiré de vieux daguerréotypes pour retrouver la forme et l'aspect des monuments de l'époque. A la fin de l'album, lors de la scène de l'inauguration de la statue à Liberty Island, j'ai commis une unique entorse : celle d'y inclure quelques femmes, alors que celles-ci y étaient indésirables, tout comme les Noirs et les Indiens d'ailleurs.

Qui Lucky Luke va-t-il croiser durant son voyage à Paris ?

Jul : Comme d'habitude dans la série, on mélange figures historiques et personnages de fiction. Lucky Luke va faire la connaissance de Verlaine et Rimbaud, se faire draguer par Madame Bovary, rencontrer un cousin éloigné de Billy the Kid qui braque les cafés en réclamant «une absinthe et des caramels mous»... Dans cette capitale étrangère qu'il ne connaît pas, il va chercher ses marques. Il est un peu emprunté, comme dans les précédents albums lorsqu'il se rendait à Washington et devait mettre un costume !

Achdé : Jolly Jumper râle parce que la capitale française est pavée, ce qui lui fait mal aux sabots. Au cours de son périple, Lucky Luke croise les artistes du Paris éclairé ou les fameuses cocottes qui fréquentaient les cafés et salons de la Belle Epoque. On s'est demandé comment un «garçon vacher» du Far West pouvait se comporter dans une capitale étrangère, et dans quelle situation saugrenue il allait se trouver, source d'humour inévitable. On a donc imaginé une scène à l'hippodrome de Longchamp lors d'une course mémorable où Jolly Jumper fera des prouesses. Toute la presse saluera le lendemain les exploits de «Joli Jean-Pierre» !

Le sous-texte de *La Terre promise* était particulièrement riche. Peut-on s'attendre à d'autres clins d'œil dans le nouvel album ?

Jul : Il y en aura à toutes les pages. Dans *La Terre Promise*, on avait truffé les cases de références à l'histoire juive contemporaine. La ville de Peachy Poy était une version américanisée de «Pitchipoï» (néologisme pour dire «nulle part»), le nom que donnaient les Juifs d'Europe de l'Est aux camps de concentration... Chelm City faisait écho à Chelm, en Pologne, près de la frontière avec l'Ukraine. Dans *Un Cow-Boy à Paris*, les références seront moins sérieuses mais tout aussi variées. Les spécialistes de Victor Hugo pourront ainsi s'amuser à repérer les nombreuses cases qui évoquent les œuvres de l'écrivain. Je pense que seuls les plus pointus des Hugoliens pourront réussir à tout trouver ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
FRÉDÉRIC GRANIER

OUAH! OUAH! OUAH! OUAH! HA! HA!
MEUH! MEUH! MEUH! MEUH! MEUH! MEUH!
BROLOH! BROLOH! BROLOH! BROL
LES MOUTONS NE FONT PAS MEUH, LES MOUTONS NE FONT PAS MEUH, LES MOUTONS NE...

Avant de reprendre les rênes des Aventures de Lucky Luke en 2001, Achdé s'était attelé à croquer aux côtés de Morris avec quelques strips pour la série *Rantanplan*.

« IL Y EN AURA À TOUTES LES PAGES ! »

Un crayonné préparatoire signé Achdé. L'humour est omniprésent dans cette nouvelle aventure que ne renieraient pas Morris et Goscinny.

SUR LES TRACES DE

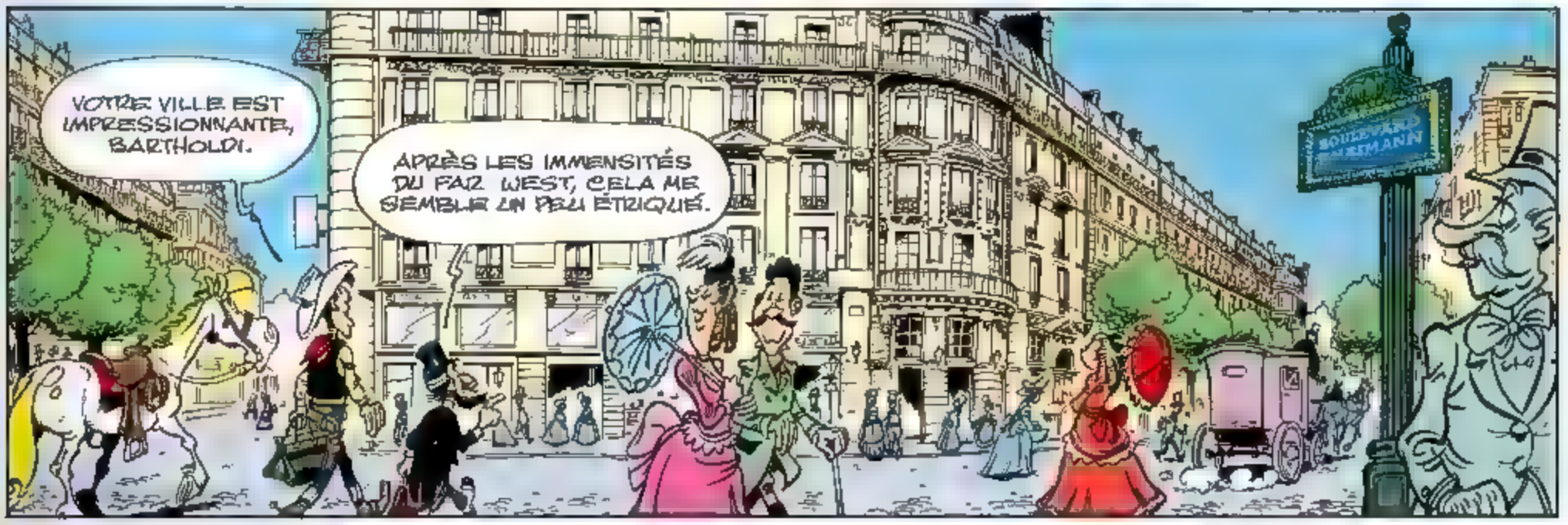
«Un Cow-Boy à Paris»

Le cavalier solitaire et son fidèle Jolly Jumper posent le pied (et le sabot !) sur les pavés de la capitale pour un savoureux choc des cultures. En avant-première, des extraits d'une BD événement.

Le second album signé par Jul et Achdé, *Un Cow-Boy à Paris*, sort le 2 novembre aux éditions Lucky Comics.

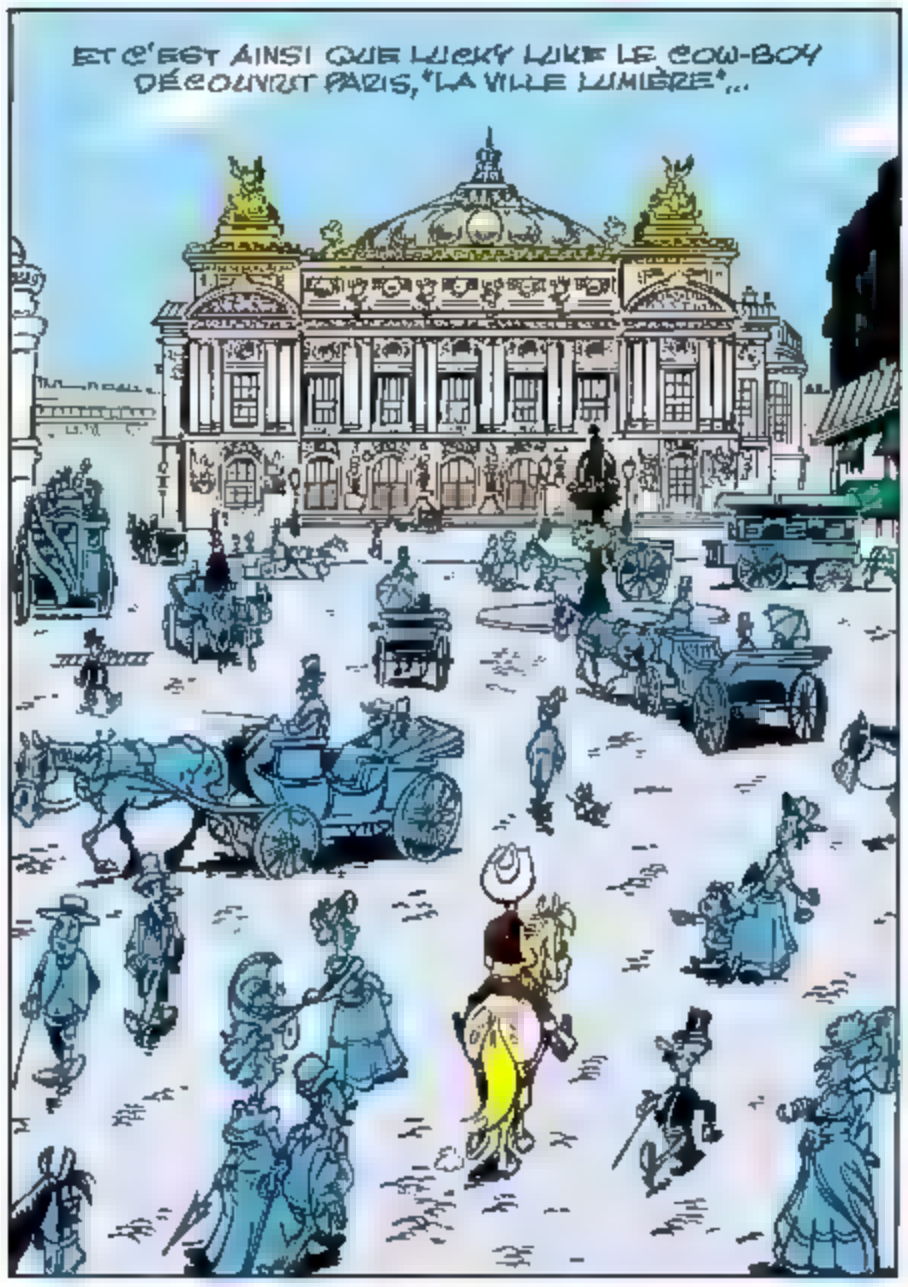
L'album débute par Lucky Luke escortant les Dalton et se termine par le héros fredonnant face à un coucher de soleil... Pas de doute, le lecteur se trouve en terrain connu. Sauf que Jul et Achdé ont concocté un voyage inédit pour «l'homme qui tire plus vite que son ombre», en lui faisant découvrir, pour la première fois, le Paris des années 1880. Tout commence lorsqu'il rencontre dans le désert le sculpteur Auguste Bartholdi, venu pour trouver des financements pour sa statue de la Liberté. Un projet contrecarré par un directeur de pénitencier qui rêve plutôt de construire une prison à l'entrée du port de New York, où doit être érigé ce monument. Lucky Luke va prendre le Français sous sa protection et l'escorter jusqu'en France... Ce concentré d'action, de clins d'œil et de gags s'impose d'emblée comme un grand album de la saga.

Depuis Rouen, Lucky Luke et Auguste Bartholdi (1834-1904) débarquent à la gare Saint-Lazare, qui accueille alors 25 millions de voyageurs par an.

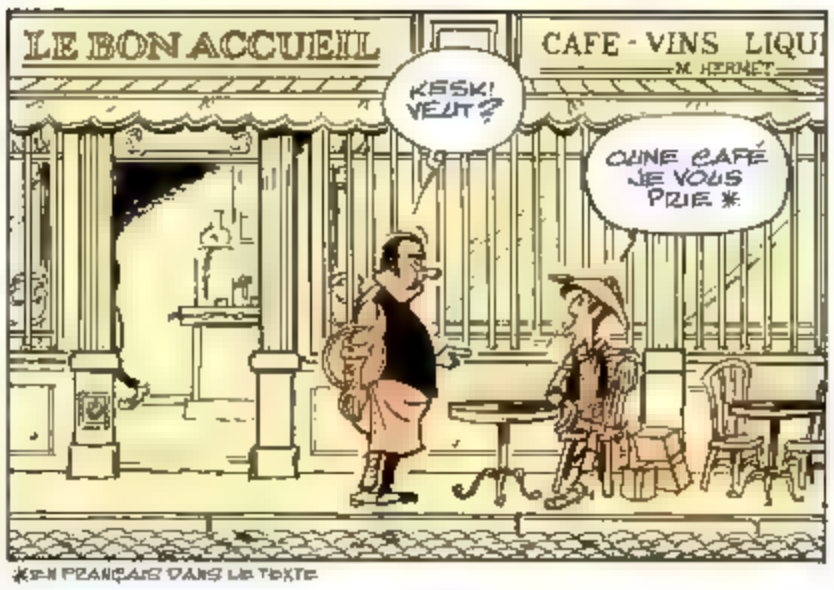

VOTRE VILLE EST IMPRESSIONNANTE, BARTHOLDI.
APRÈS LES IMMENSITÉS DU FAR WEST, CELA ME SEMBLE UN PEU ÉTRIQUÉ.
BOULEVARD HAUSSMANN

Le cow-boy découvre une ville assainie et remodelée par le baron Haussmann (1809-1891), qui dirigea les rénovations sous le second Empire.

AVEC LUCKY LUKE, **UNE VISITE GUIDÉE** DES MONUMENTS DE LA CAPITALE

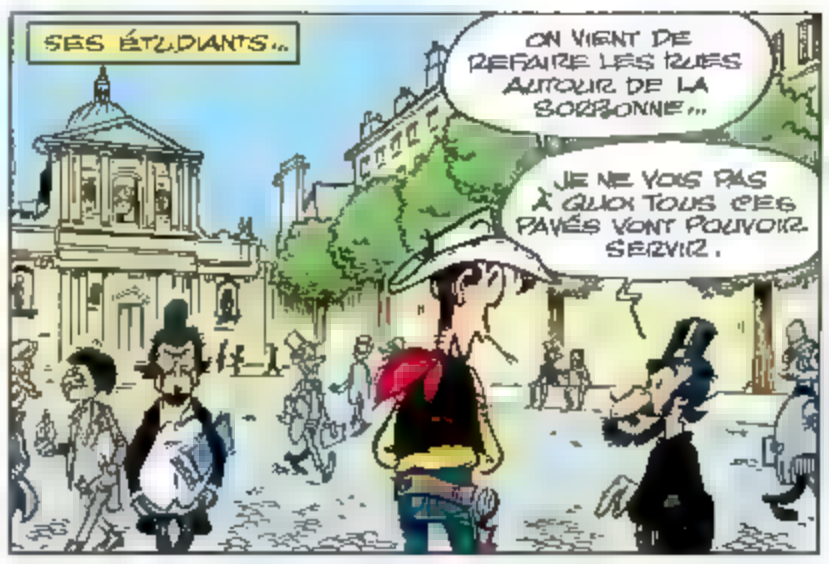


L'opéra Garnier ne fut inauguré qu'en janvier 1875, sous la IIIe République. Il devait incarner l'aboutissement des grands travaux parisiens de Napoléon III, avant que la guerre de 1870 n'interrompe sa construction.

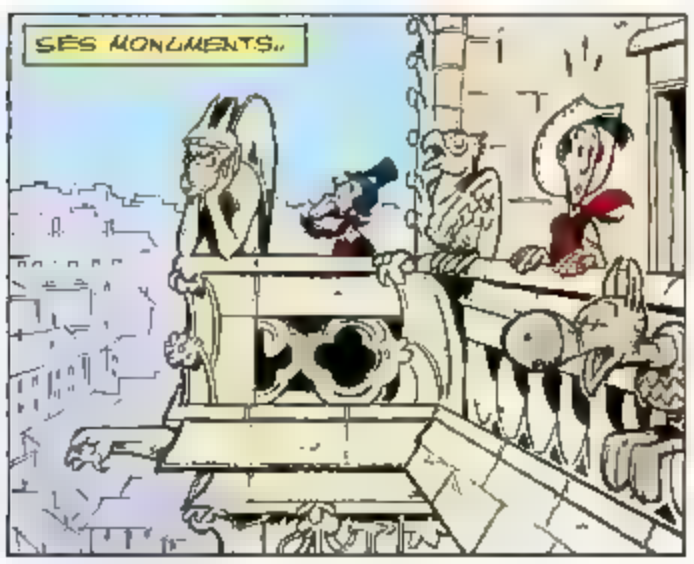


L'amabilité des garçons de café parisiens est déjà légendaire... Un des innombrables clins d'œil concoctés par le scénariste Jul.

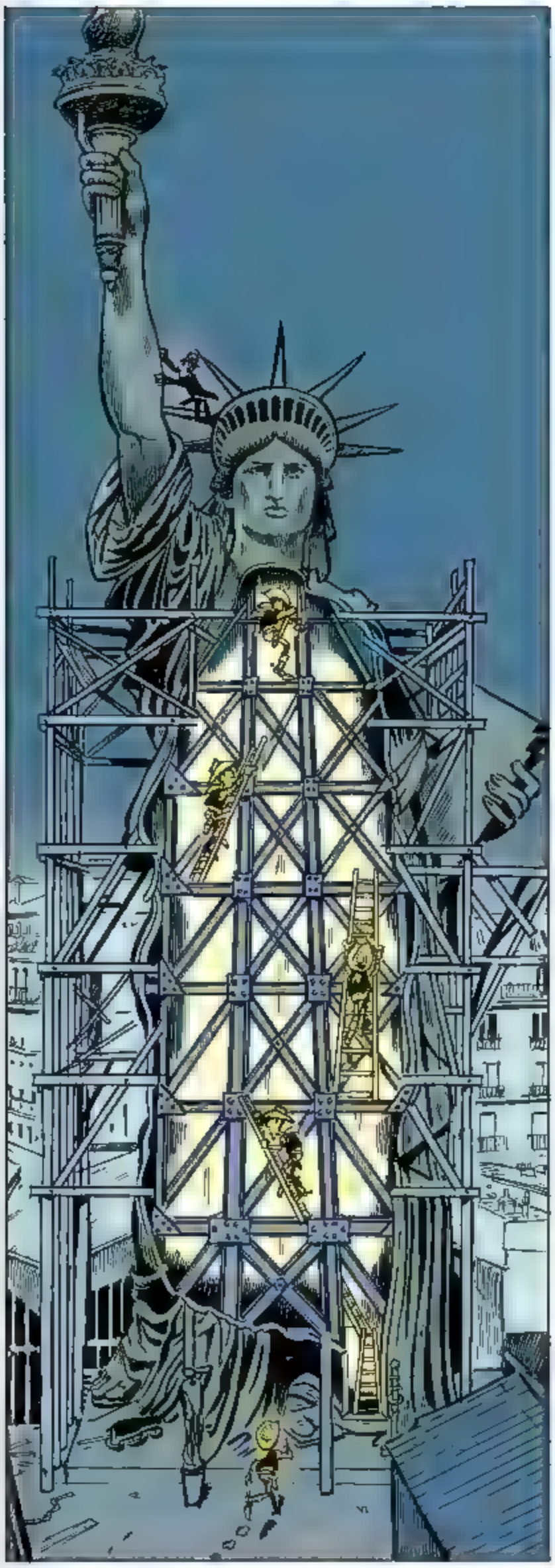
On peut observer sur ce dessin le quadrige de la République tiré par des chevaux, qui sera retiré en 1886.



Mai 68 est bien loin : l'atmosphère est paisible près de la chapelle de la Sorbonne, qui fut commandée par Richelieu en 1622.



Incroyable ! Dans les années 1870, Notre-Dame est si délabrée qu'on songe à détruire la cathédrale.



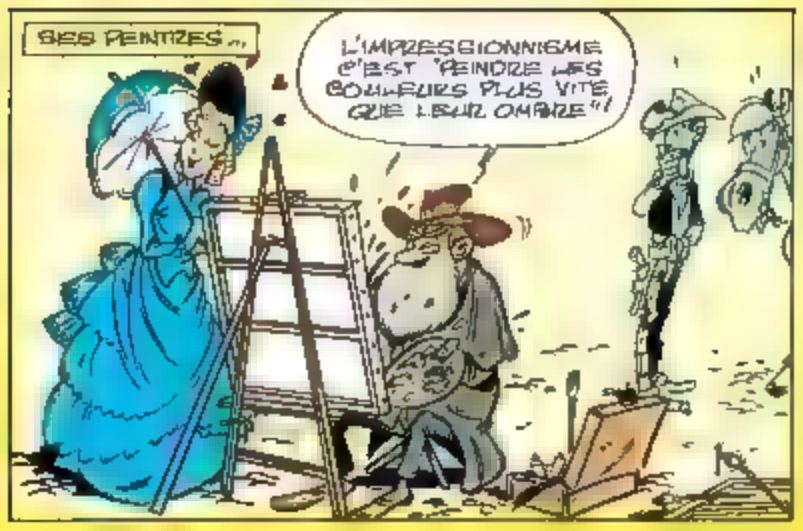
Poursuite sur les échafaudages... Commencés en 1876 à Paris, les travaux de construction de la Dame de fer de 93 mètres ne furent terminés qu'en 1884.

GALERIE DE **PORTRAITS** DANS LA VILLE LUMIÈRE

Écrivains, ingénieurs, personnages imaginaires ou issus du folklore.. Au cours de son périple parisien, Lucky Luke va rencontrer quelques têtes connues. Petit florilège

GUSTAVE EIFFEL
(1832-1923)

CLAUDE MONET (1840-1926)



VERLAINE (1844-1896) **ET RIMBAUD** (1854-1891)

SES POÈTES..
DEUX ABSINTHES
ET DES CARAMELS MOUS !!!
MONSIEUR VERLAINE, POUVEZ-VOUS DIRE À RIMBAUD DE RANGER SON REVOLVER ? IL VA FINIR PAR BLESSER QUELQU'UN !

VICTOR HUGO (1802-1885)

GEOHISTOIRE
L'ACTUDE H
HISTOIR

L'EXPOSITION-ÉVÉNEMENT AU GRAND PALAIS, À PARIS

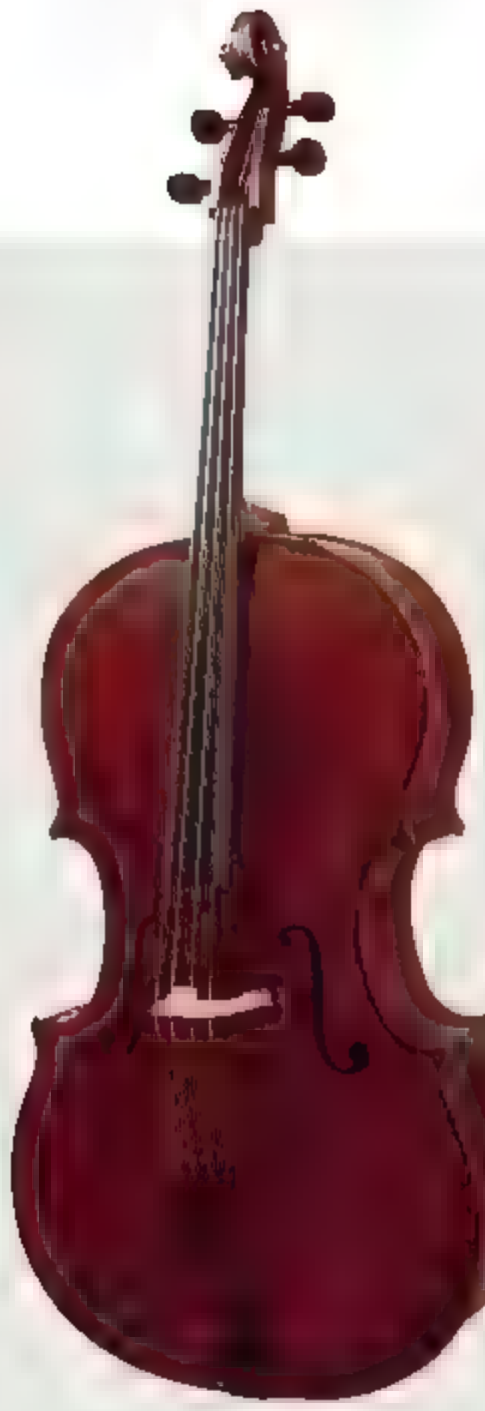
Ces Vénitiens qui ont ébloui l'Europe

La Sérénissime a rayonné sur le Vieux Continent au XVIIIe siècle, grâce à ses peintres, sculpteurs et musiciens invités dans les cours royales. Voici les œuvres qui témoignent de cette période faste.

PAR DAVID PEYRAT (TEXTE)

Le peintre Canaletto (1697-1768) faisait partie des artistes vénitiens les plus célèbres œuvrant pour les souverains étrangers. Ici, une de ses *vedute* (panoramas urbains), intitulée *Môle vu en direction de la Riva degli Schiavoni* (1742). *Huile sur toile. H. : 110 cm ; L. : 185 cm, Pinacoteca del Castello Sforzesco, Milan.*

La musique



CE VIOLONCELLE RÉSONNAIT DANS LES OPÉRAS D'EUROPE CENTRALE

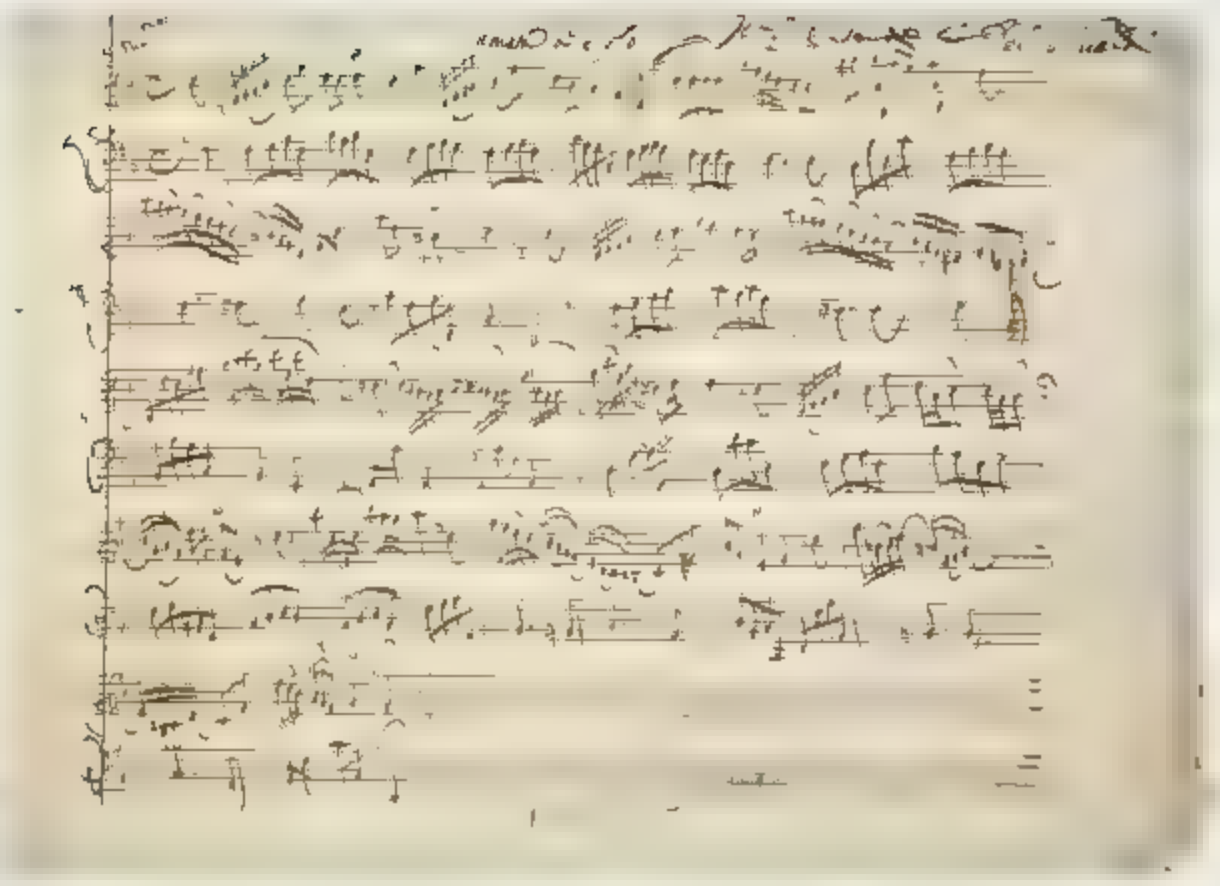
Cet instrument de musique a été fabriqué par Matteo Goffriller (1659-1742), l'un des plus célèbres luthiers italiens du XVII[e] siècle. Un violoncelle qui a fait ses gammes au Pio Ospedale della Pietà, lieu de travail du luthier et surtout orphelinat vénitien transformé en conservatoire de musique très actif à cette époque. Les *ospedali* étaient aussi un lieu de stockage où l'on fournissait des instruments aux musiciens. Les violoncelles de Goffriller voyageaient vers les opéras d'Europe centrale, financés en majorité par des princes désireux d'asseoir leurs ambitions politiques par des actions de mécénat. A Vienne comme à Dresde, on faisait volontiers jouer les concertos du compositeur vénitien Antonio Vivaldi avec ces instruments importés de la Sérénissime.

H. : 45,6 cm. L. : 37,6 cm. Musée de la Musique, Paris.

CETTE SONATE DE VIVALDI ENCHANTA LA VILLE DE DRESDE

La célébrité d'Antonio Vivaldi (1678-1741) dépassait largement les frontières de sa ville natale, Venise. Le compositeur a écrit, en 1716, cette sonate, appelée *RV 19*, ainsi que trois autres sonates, cinq concertos et une *sinfonia* pour Johann Pisendel (1688-1755), un violoniste allemand. Ce dernier a ainsi fait connaître l'œuvre de l'auteur des *Quatre Saisons* à Dresde. En 1743, Jean-Jacques Rousseau, secrétaire d'ambassade à Venise, a, lui, copié des sonates de Vivaldi pour les ramener en France. La circulation de ses partitions a permis à l'artiste de se faire un nom en Europe.

Extrait d'un cahier manuscrit. H. : 22,8 cm. L. : 31,8 cm. Bibliothèque nationale de France.



LE CASTRAT FARINELLI FASCINA L'ANGLETERRE ET L'ESPAGNE

Ce chanteur d'opéra, originaire du royaume de Naples, s'était fait remarquer dans les salles vénitiennes avec sa prodigieuse voix de soprano. En 1734, année de ce *Portrait de Farinelli* réalisé par Bartolomeo Nazari (1699-1758), Carlo Broschi, dit Farinelli (1705-1782), s'était rendu à Londres pour chanter au Lincoln's Inn Fields. Ses démonstrations vocales d'une grande virtuosité furent un tel succès que le prince de Galles et sa cour le couvrirent d'honneurs – et d'importants cachets – pendant trois ans. Fatigué par une rivalité avec une autre troupe d'opéra, Farinelli rejoignit ensuite la cour d'Espagne en 1736 où il resta plus de vingt ans. Favori de Ferdinand VI, il assura la suprématie de l'opéra italien en Castille en faisant venir les chanteurs et instrumentistes vénitiens les plus éminents.

Huile sur toile. H. : 141 cm. L. : 117 cm. Royal College of Music, Londres.

EXPOSITION

Les arts populaires

LES FETES ET THEATRES DE VENISE INSPIRAIENT LE VIEUX CONTINENT

Au XVIIIe siècle, le carnaval de Venise était à son apogée avec une période de 5 x mois de festivités, comme le montre cette *Scène de carnaval* (1754-1755) de Giandomenico Tiepolo (1727-1804). On accourait de l'Europe entière pour se travestir, le port obligato re du masque favorisant les rencontres entre aristocrates, mais aussi le libertinage... Dans le sillage de la Commedia dell'Arte, le théâtre com que de l'auteur Carlo Goldoni était aussi en pleine effervescence avec ses personnages grotesques comme le musicien Brighella dont on voit ici une marionnette. Ce courant festif vénitien s'exporta en France. Louis XV organisa de nombreuses fêtes à Versa lles, dont le fameux bal des Ifs, en 1745, une cérémon e masquée.

A gauche - huile sur toile. H. 80,5 cm. L. - 105 cm. Musée du Louvre, département des Peintures, Paris.

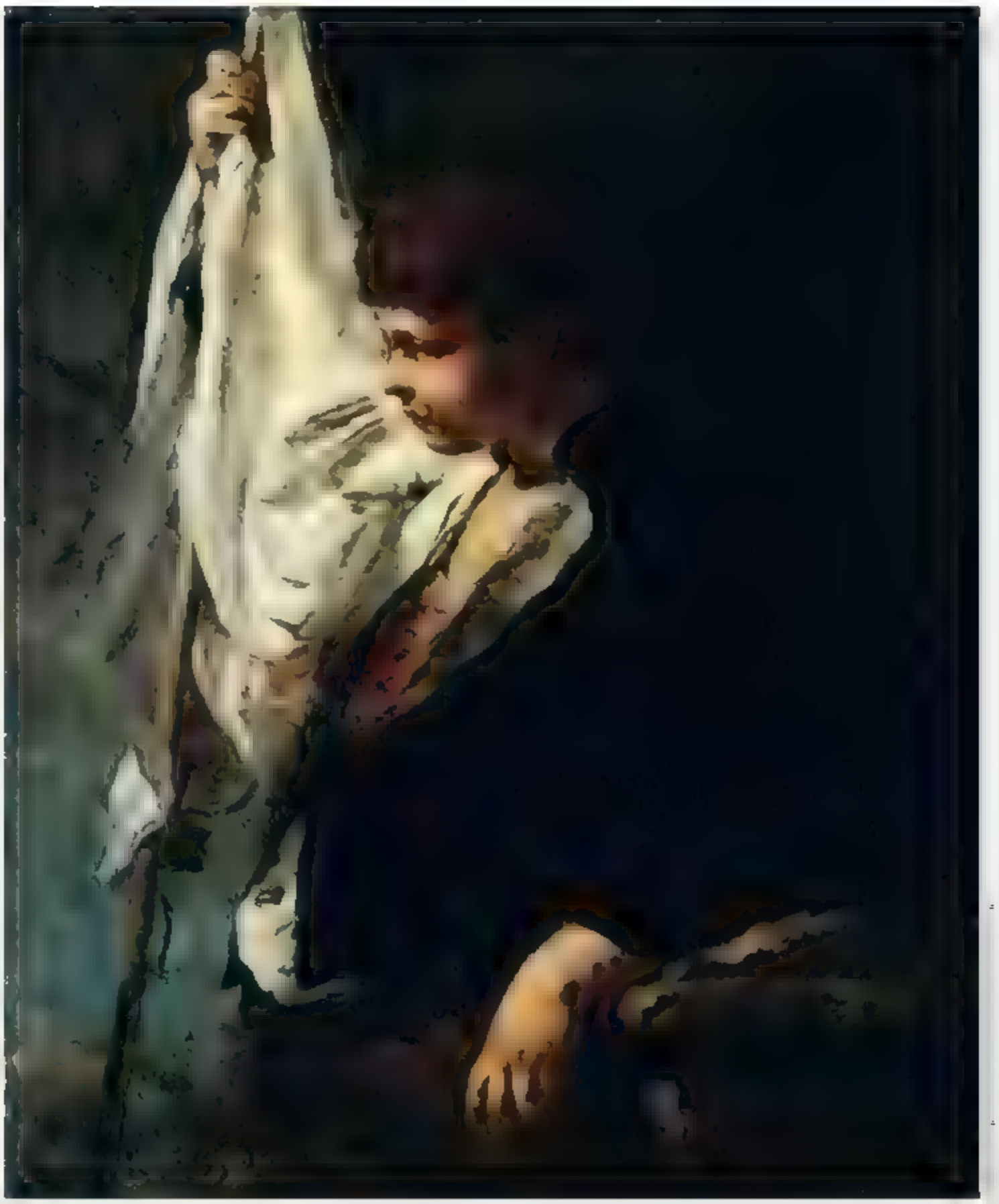
A droite : bois, tissu. H. - 46 cm. Fondazione Musei Civici di Venezia, Casa di Carlo Goldoni.

L'art décoratif

LES VÉNITIENS ONT INTRODUIT LA MAGIE DE L'ORIENT EN OCCIDENT

Les marins de la cité des Doges transformèrent leur ville en une plaque tournante du commerce entre l'Orient et l'Europe. Il n'était donc pas étonnant de trouver des chinoiseries (modèles artistiques d'influence chinoise) sur des décors vénitiens, à l'instar de cette *Porte en bois peint et doré* appartenant au palais Ca'Rezzonico. Les produits venus d'Orient prenant la route des pays germaniques, francophones et anglophones grâce aux navires vénitiens, l'Occident ne jurait plus que par l'exotisme asiatique dans la broderie et la peinture. Les meubles laqués envahirent les demeures aristocratiques tandis que le roi de Prusse Frédéric II fit ériger un pavillon chinois dans son palais d'été de Sanssouci.

Bois. H. : 240 cm. L. 120 cm. Fondazione Musei Civici di Venezia, palais Ca'Rezzonico, musée du Settecento.



PAZZETTA UN HOMME D'INFLUENCE EN VOGUE CHEZ LES PRUSSIENS

Peu connu en France, Giovanni Battista Piazzetta (1683-1754) avait pourtant assis sa notoriété au-delà des frontières vénitiennes. Son style empreint de clair-obscur – comme on peut le constater ici dans son tableau *Jeune porte-drapeau* (1742) – influença bon nombre de peintres de la Sérénissime, notamment le jeune prodige Tiepolo, avant d'avoir une importance capitale dans le concert artistique européen. La plupart de ses peintures religieuses ont été achetées par le roi de Prusse Frédéric II pour décorer sa galerie d'art à Dresde tandis que trois de ses «scènes de genre» habillaient les murs des appartements privés de la marquise de Pompadour. A la fin de sa carrière, il s'éloigna du ténébrisme pour une peinture plus sensuelle, avec des aplats de couleurs vives.

Huile sur toile. H. : 87 cm. L. : 71,5 cm. Staatliche Kunstsammlungen Dresden, Gemäldegalerie Alte Meister, Dresde.

Les soirées mondaines

COMME UN AIR DE VENISE À DEUX PAS DE LA TAMISE

Au début de son séjour en Angleterre, le peintre et graveur vénitien Marco Ricci (1676-1730) a assisté, médusé, à des réceptions d'artistes italiens improvisées dans des appartements privés de Londres. Il a peint cette *Répétition pour un opéra IV* (1709) d'une manière vivante qui fait référence aux *ospedali*, ces bâtiments vénitiens où l'on organisait des soirées pour chanter, jouer d'un instrument, discuter et boire un rafraîchissement. Au début du XVIII[e] siècle, Marco Ricci et ses compatriotes ont fait l'objet d'une cabale de la part de la presse britannique qui demandait aux nobles de ne plus faire travailler la diaspora vénitienne pour favoriser les artistes locaux. Un mouvement nationaliste qui a permis le développement d'un art anglais fortement inspiré de l'école vénitienne de peinture avec, comme chefs de file, les peintres William Hogarth (1697-1764) et James Thornhill (1675-1734).

Huile sur toile. H. : 46,4 cm. L. : 57,8 cm. Yale Center for British Art, New Haven.

L'architecture

LES VILLAS DE LA LAGUNE FAISAIENT RÊVER L'EUROPE

L'aristocratie vénitienne exigeait des demeures de plus en plus grandes, comme le montre cette maquette du palais Venier di Leoni (1750), dont seul le rez-de-chaussée a été construit, mais l'heure n'était plus au baroque. Au XVIII[e] siècle, Venise était un centre de réflexion architecturale influencé par le mécène et consul anglais Joseph Smith, qui défendait la tradition classique de la *purità e maestà* (pureté et majesté). Une redécouverte du classicisme que l'on retrouve dans les demeures aristocratiques en Angleterre et dans les résidences d'Europe centrale

Bois. H. : 95 cm. L. : 118 cm. Fondazione Musei Civici di Venezia, musée Correr.

La sculpture

LE ROCOCO VÉNITIEN A FAIT ÉCOLE DANS LE SAINT-EMPIRE GERMANIQUE

Andrea Brustolon (1662-1732) était le sculpteur sur bois le plus doué de son époque. Pour sublimer leurs palais, érudits et nobles européens lui commandèrent des meubles à l'expressionisme séduisant, comme cette *Torchère*, non datée, un grand guéridon qui portait en hauteur un luminaire. Ce Michel-Ange du bois a fortement inspiré le Britannique Grinling Gibbons (1648-1721), à qui l'on doit des détails en bois sculpté dans la cathédrale de Saint Paul de Londres et le château de Windsor. Mais son style rococo vénitien a surtout marqué le Saint-Empire romain germanique, situé aux portes de Venise. Ainsi, le sculpteur allemand Ignaz Günther (1725-1775) a adopté dans ses œuvres les postures longilignes et raffinées des personnages sculptés par Brustolon.

Bois. H. : 131 cm. L. : 72 cm. Fondazione Musei Civici di Venezia, palais Ca'Rezzonico, musée du Settecento.

«Ces créateurs ont magnifié les palais étrangers»

GEO Histoire : Dans l'histoire de Venise, on associe le XVIII[e] siècle à son déclin. Vous montrez pourtant, à travers cette exposition, que la cité n'a jamais été aussi éblouissante qu'à ce moment-là...

Catherine Loisel : Rappelons que la République vénitienne a chuté en 1797 lorsque les troupes françaises de Bonaparte sont entrées dans la ville pour la céder ensuite à l'Empire austro-hongrois. Mais il ne faut pas résumer le XVIII[e] siècle vénitien à cette date fatidique. C'est une époque où la cité des Doges était un modèle artistique qui a influencé l'Europe avec ses talents. Quand on lit les mémoires de l'auteur Carlo Goldoni, de l'espion-diplomate Giacomo Casanova ou bien du poète et librettiste Lorenzo da Ponte, on réalise à quel point l'art était omniprésent dans les rues de Venise et combien les *barnabotti*, les nouveaux nobles vénitiens - des propriétaires terriens - étaient d'une insouciance folle avec leur argent qu'ils dépensaient dans les tableaux, les jeux, les femmes... Cette dilapidation de l'argent de l'Etat a d'ailleurs joué un rôle aussi important que l'arrivée des troupes de Bonaparte dans la chute de la Sérénissime.

Les artistes vénitiens se déplaçaient beaucoup en Europe. Peut-on parler d'une diaspora ?

Oui. Il y avait un axe culturel vers l'Europe centrale, surtout après la victoire à Corfou du maréchal allemand Johann Matthias von der Schulenburg, le dernier condottiere de la République de Venise, contre les Ottomans en 1716. Parmi les «exilés», on peut citer Giambattista Tiepolo, le plus grand peintre du XVIII[e] siècle vénitien, qui a travaillé, de 1750 à 1753, sur les décors de la résidence de Würzburg, siège d'une principauté ecclésiastique du Saint-Empire romain germanique, mais aussi Sebastiano Ricci un peintre baroque qui a réalisé une fresque pour le palais de Schönbrunn, à Vienne. Plus insolite, Agostino Steffani, un compositeur d'opéras, avait reçu en cadeau un évêché dans le nord de l'Allemagne, près de Hanovre ! L'autre axe se prolongeait vers Londres. En 1708, Giovanni Antonio Pellegrini, peintre rococo, est parti pour l'Angleterre avec Marco Ricci, un spécialiste des *vedute*, ces paysages vénitiens du XVIII[e] siècle. Vous trouverez très peu de ces tableaux à Venise car ils étaient surtout commandés par les mécènes étrangers. Les Anglais et la cour de Saxe, à Dresde, en raffolaient.

L'art vénitien a-t-il également eu une incidence en France ?

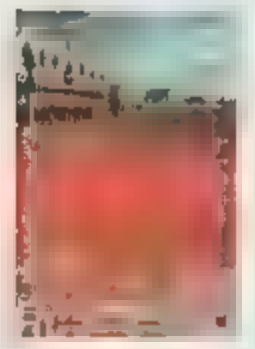
Oui, grâce notamment au collectionneur d'art Pierre Crozat, fin connaisseur de la peinture vénitienne. En 1720, il a hébergé dans ses appartements privés la portraitiste Rosalba Carriera qui lança la mode du pastel en France après son portrait de Louis XV, mais aussi Sebastiano Ricci qui a profondément influencé le peintre Antoine Watteau. Le régent, Philippe d'Orléans, avait invité le peintre Giovanni Pellegrini pour décorer le plafond de la banque d'Etat créée par John Law, à Paris. Un travail qui a influencé François Boucher, l'artiste le plus représentatif du style «rocaille», le rococo à la française.

Catherine Loisel est conservateur général honoraire du patrimoine et commissaire de l'exposition «Éblouissante Venise»

Le système politique de Venise, qui avait la réputation d'être replié sur lui-même, n'était pas très favorable à ces exils artistiques...

Le Conseil des Dix, principal organe exécutif et judiciaire de la ville, et les inquisiteurs d'Etat surveillaient les nobles et les artistes comme le lait sur le feu grâce à leurs espions, les «confidents». La République avait instauré de nombreux droits de douane et limitait l'exode de ses artistes, notamment les artisans spécialisés comme les verriers de Murano qui, au XVIII[e] siècle, étaient menacés de prison s'ils quittaient la cité-Etat. Il faut lire les *Lettres d'Italie* du parlementaire français Charles de Brosses qui résume parfaitement la situation sclérosée des institutions vénitiennes : «Ici, écrit-il, on peut faire tout ce que l'on veut si l'on ne s'occupe pas de politique.» ■

PROPOS RECUEILLIS PAR DAVID PEYRAT



L'affiche de l'exposition Éblouissante Venise, au Grand Palais, à Paris, du 26 septembre 2018 au 21 janvier 2019.

Dès août 1914, la Croix-Rouge installe un hôpital dans la galerie Léopold II, à Spa. Des milliers de soldats allemands y seront soignés.

EXPOSITION

À SPA, LE SOUVENIR DE LA GRANDE GUERRE

Occupée par les Allemands, Spa, la cité thermale belge, fut au cœur des négociations de paix dès 1918. Une exposition au musée de la ville revient sur son imprévisible destin.

Le matin du 4 août 1914, les habitants de Spa se réveillent abasourdis. Les rues de la ville sont envahies par les troupes allemandes. Les hôtels sont réquisitionnés... et les baignoires des villas bourgeoises confisquées pour le «bien-être» des soldats. Pendant quatre ans, la cité belge va accueillir les hommes du Kaiser blessés sur les champs de bataille. Elle devient un vaste centre de convalescence militaire qui reçoit jusqu'à 5 000 patients par jour, mettant à leur disposition les installations du centre thermal. L'une des photos d'époque les plus frappantes de cette exposition sur Spa de 1914 à 1920 représente des soldats en maillot de bain barbotant, tout sourire, dans un bassin d'eau ferrugineuse. Le musée de la ville a réuni ainsi plus de 400 documents (photos, films d'archives, articles de presse, mais aussi des illustrations grand format de Francis Carin, dessinateur belge de bandes dessinées) afin de reconstituer le quotidien de ces années où les tourments de la guerre se diluaient dans les bienfaits du thermalisme.

En 1918, les blessés laissent la place au personnel du Grand Quartier général allemand. Le Kaiser et sa garde rapprochée y résident désormais à plein temps. Aux documents d'époque s'ajoute un docu-fiction à ne pas manquer qui raconte ce fameux 9 novembre 1918 où Guillaume II, dans une ambiance sinistre, doit se résigner à quitter le château de Spa pour se réfugier aux Pays-Bas. Le nouveau chancelier de l'Allemagne, Max de Bade, confronté à l'agitation révolutionnaire à Berlin, ne lui a pas laissé le choix en annonçant par anticipation son abdication. Deux jours plus tard, la délégation allemande signera l'armistice à Compiègne... La ville d'eaux accueillera alors la Commission interalliée chargée de préparer le traité de Versailles (28 juin 1919), puis la Conférence de la paix, en 1920. Les Français s'y montreront inflexibles et revanchards. Et l'avenir leur donnera tort. ■

FRANÇOIS CHAUVIN

«Guerre et paix · Spa et l'Europe, 1914-1920», au musée Pouhon Pierre-le-Grand, à Spa (Belgique), jusqu'au 2 décembre.

BIOGRAPHIE

CHATEAUBRIAND, LE GRAND

Qui était vraiment l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* ? Portrait nuancé d'un génie orgueilleux.

Enfant, Victor Hugo écrit dans ses cahiers : «Je serai Chateaubriand ou rien.» On comprend le jeune garçon. Au début du XIXe siècle, François-René de Chateaubriand (1768-1848) s'impose dans tous les domaines et apparaît comme le premier écrivain de son temps. Romancier de génie, il est le premier à évoquer le «vague des passions» dans *René* (1802), annonçant la fièvre romantique qui allait déferler sur l'Europe. Essayiste iconoclaste, il défend la même année, dans *Génie du christianisme*, la sagesse de la religion chrétienne face au relativisme des Lumières. L'aristocrate, issu d'une famille meurtrie par la Révolution française, deviendra même ministre des Affaires étrangères de 1822 à 1824, sous la Restauration.

Chateaubriand : icône du siècle ? La remarquable biographie que lui a consacrée Ghislain de Diesbach, enfin rééditée chez Perrin, montre surtout les failles d'un ogre qui se rêvait artiste total, et qui s'est fait dévorer par sa propre quête de reconnaissance. Désabusé par la monarchie, il se retire des affaires politiques en 1830. Trop royaliste pour les républicains, trop attaché aux libertés pour les ultras, il se drape dans sa fierté et finit en contemplateur de sa propre vie avec ses monumentaux *Mémoires d'outre-tombe* qui le montrent à la postérité comme il aurait voulu qu'on le voie : superbe et grandiose. Le portrait fascinant dressé par Diesbach a le mérite de montrer le «vrai» François-René, bardé d'orgueil, susceptible et tempétueux. Profondément humain. ■

FRÉDÉRIC GRANIER

Chateaubriand, de Ghislain de Diesbach, éd. Perrin, 27 €.

Les Funérailles d'Atala (1808), de T. Girodet, inspirées d'un roman de l'écrivain

BANDE DESSINÉE

CELLE QUI AIMAIT CHURCHILL

De Winston Churchill (1874-1965), on conserve souvent la même image caricaturale : celle du chef de guerre inflexible à la silhouette enrobée et à l'éternel cigare vissé aux lèvres, tout autant qu'un lord admiré et détesté à la fois par ses pairs, en raison de ses répliques assassines. Ce superbe album nous entraîne à la rencontre d'un Churchill méconnu : un jeune journaliste à la plume acérée et un officier engagé au combat. Agrégé d'histoire, le scénariste Frank Giroud (hélas décédé en juillet dernier à l'âge de 62 ans) n'a pas son pareil pour restituer une époque à travers le destin de ses héros de papier. Servi par le dessin nerveux et précis de l'Italien Andrea Cucchi, il entraîne cette fois le lecteur dans l'Empire britannique de la fin du XIXe siècle, au crépuscule de l'époque victorienne. Frank Giroud raconte ce pan d'histoire à travers les yeux d'un personnage fictif, Clementine Harper, jeune idéaliste de 20 ans, éprise de Churchill. Refusant la fatalité d'une condition censée proscrire tous ses espoirs amoureux – elle est roturière, il appartient à l'une des plus prestigieuses lignées anglaises –, elle le suit jusque sur les champs de bataille de la seconde guerre des Boers (1899-1902) qui déchire l'Afrique du Sud. L'héroïne ne parviendra pas à gagner ce cœur trop endurci, orgueilleux et misogyne. Mais elle trouvera quelque chose de bien plus précieux : l'émancipation et la liberté. ■

CYRIL GUINET

Churchill et moi, de Frank Giroud et Andrea Cucchi, éd. Casterman, 18,95 €.

DOCUMENTAIRE

VIVRE DANS L'ALLEMAGNE NAZIE

Enquête sur des témoignages écrits par des Allemands ayant fui le régime hitlérien. Poignant.

Le 6 août 1939, une enquête est lancée par trois chercheurs de l'université américaine de Harvard. Objectif : recueillir les témoignages écrits d'Allemands exilés qui racontent leur vie dans leur pays avant et après le 30 janvier 1933, date de l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler comme chancelier du Reich. Quelques mois plus tard, les universitaires reçoivent plus de 260 manuscrits en provenance des quatre coins de la planète. Aujourd'hui, ces 20 000 pages de textes sont conservées à la Houghton Library de l'université de Harvard et offrent un vaste panorama de la vie quotidienne sous le régime nazi avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale.

Ce documentaire en deux parties (1928-1933 : l'ascension d'Hitler ; 1933-1938 : la mise au pas de l'Allemagne), de 52 minutes chacune, fait revivre ces textes dans une émouvante narration chorale en voix off agrémentée d'images d'archives variées : fonds d'actualités, films amateurs, photographies. Un gisement de témoignages poignants sur les persécutions contre la population juive du pays. Mais aussi ces petits détails sur la «nazification» progressive, à l'image de ce médecin, à Berlin, qui écrit en 1930 : «Les Allemands adorent se faire tatouer. Autrefois, je trouvais les poitrines et les bras recouverts de cœurs et de représentations de femmes. De plus en plus souvent, je vois des patients s'imposer la douloureuse procédure afin de porter une gigantesque croix gammée tatouée sur le torse.» Une étude approfondie sur les effets psychologiques et sociaux de ce que fut le national-socialisme. ■

DAVID PEYRAT

Ma vie dans l'Allemagne d'Hitler, de Jérôme Prieur, 2 x 52 minutes, Arte Editions/Roche Productions, 25 €.

En 1939, des centaines de lettres sont envoyées à Harvard pour témoigner de la prise du pouvoir des nazis sur la société allemande

ROMAN

LA SAGA BANANIA

«[Son] goût est un délice réparateur, rappelle celui du chocolat auquel s'ajoutent d'autres saveurs que je ne parviens pas à reconnaître. C'est aussi onctueux que sucré. A la fois sauvage et domestiqué.» Nous sommes en 1910. Le journaliste Victor Lardet, perdu dans la jungle d'Amérique centrale, vient de déguster pour la première fois une boisson que les Indiens concoctent en mélangeant des fèves de cacao broyées, du sucre et de la farine de banane. De retour en France, il commercialise ce breuvage qui apporte, selon la publicité, «vigueur, énergie, santé, force» à toute la famille. Sur les boîtes, une Antillaise souriante est la première image de la marque. Mais lorsque la Première Guerre mondiale éclate, Lardet met sur pied une vaste opération de promotion en livrant quatorze wagons de poudre chocolatée sur le front. En 1915, le portrait d'un tirailleur sénégalais hilare remplace au verso des boîtes celle d'une Antillaise (apparaît alors le slogan «Y'a bon Banania», expression jugée raciste aujourd'hui dont le Mrap obtiendra, en 2011, l'interdiction). Pour écrire cette fabuleuse aventure Thierry Montoriol, navigateur et grand reporter au magazine *Bateaux*, s'est appuyé sur les carnets de reportage de Victor Lardet. La forme du roman lui permet de combler les lacunes de la documentation. Il agence habilement les faits historiques et la part d'imaginaire pour livrer un récit palpitant qui est aussi un tableau de Paris dans la tourmente de la IIIe République et des Années folles. **C. G.**

Le Roi chocolat, de Thierry Montoriol, éd. Gaïa, 22 €.

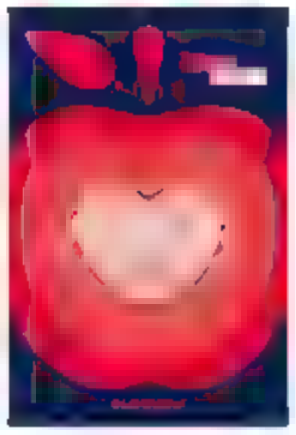
EXPOSITION

QUAND L'AMOUR TRAVERSE LES ÂGES

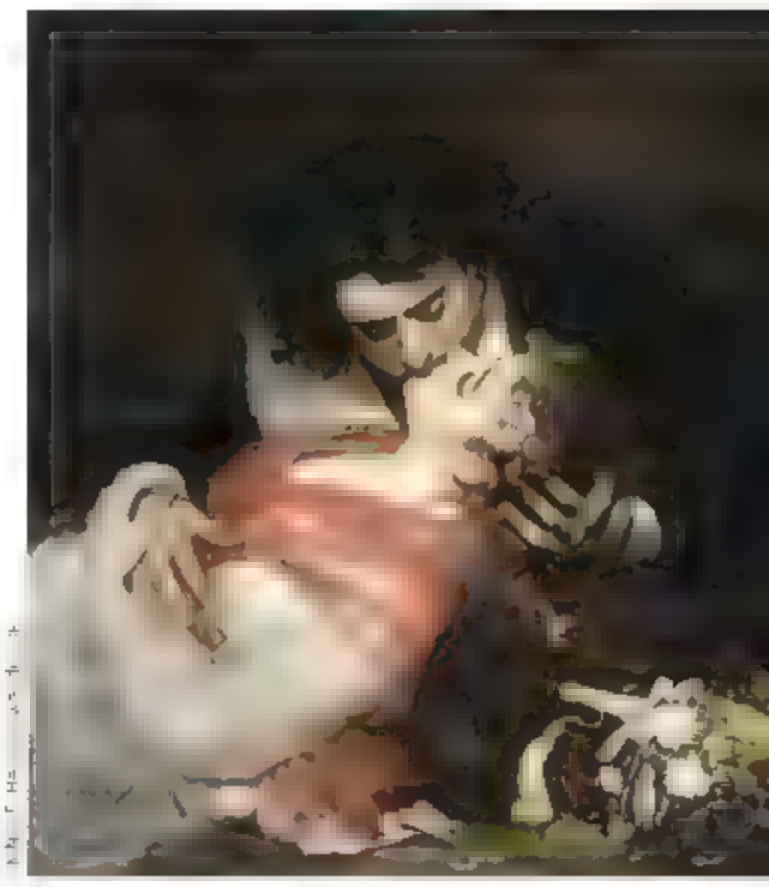
Le musée du Louvre-Lens décrypte les manières d'aimer, depuis le péché originel jusqu'au vent libertaire de la fin du XXe siècle. Un pari audacieux... et réussi.

Entre art et histoire, le nouveau parcours présenté au musée Louvre-Lens ne manque pas d'ambition : à travers 250 chefs-d'œuvre, il dévoile comment chaque époque a contribué, à sa façon, à la définition des relations amoureuses. Ponctuée d'extraits de films, de citations et de repères historiques, cette exposition est l'occasion de redécouvrir des trésors de la statuaire antique et des objets précieux de l'époque médiévale, mais aussi *Le Verrou* (1777) de Fragonard, sommet de la peinture galante et reflet de l'esprit libertin de la seconde moitié du XVIIIe siècle, ou encore *Roméo et Juliette devant le tombeau des Capulets* (1850), de Delacroix, nimbé d'un érotisme morbide. De pièce en pièce, le visiteur a l'impression de remonter une «carte du Tendre», passant de l'adoration à la passion, de la galanterie au romantisme...

On comprend que l'amour n'a pas toujours été une évidence. Tout avait en effet très mal commencé : en Occident, les Grecs anciens comme les premiers chrétiens imputèrent au pouvoir de séduction de la première femme (qu'elle se nomme Pandore ou Eve) la sortie de l'Age d'or ou du jardin d'Eden. Au Moyen Age, la stigmatisation du «sexe faible» se heurta à l'image de la mère et de la Vierge, sujet d'adoration. Il faudra des siècles pour dépasser cet enfermement du féminin entre la séductrice dangereuse et la mère vertueuse, et voir des œuvres réhabiliter successivement le plaisir, les sentiments... jusqu'à l'avènement de l'amour libre au XIXe siècle, victoire du consentement sur les contingences sociales. Eclairant ! **F. G.**



«Amour», jusqu'au 21 janvier 2019, au musée Louvre-Lens, à Lens (62).



Le Baiser (1868), du Français Carolus-Duran, évoque avec sensualité le sentiment amoureux

TÉMOIGNAGE

LE ROBINSON CRUSOÉ DES TERRES AUSTRALES

Enfin une réédition digne de ce nom pour ce journal de bord d'un naufragé français au sud de la Nouvelle-Zélande. Chercheur d'or en Australie, François-Edouard Raynal (1830-1898) navigue alors sur les mers australes. Le 12 novembre 1863, il monte à bord de la goélette *Grafton* qui fait route vers les îles Auckland pour trouver des mines d'étain. Dans la nuit du 2 au 3 janvier 1864, le bateau fait naufrage dans le fjord de Carnlet Harbour, la principale île du territoire. Le capitaine américain Thomas Musgrave, les marins norvégien Alexandre McLaren et anglais George Harris, le cuisinier portugais Henri Forgés et notre aventurier français sautent dans un canot pour gagner la terre ferme. A quelque 465 kilomètres au sud de la Nouvelle-Zélande, les cinq hommes savent qu'ils ne peuvent espérer de secours immédiat dans cette zone subantarctique... Et pourtant !

Peu de temps après son sauvetage en juillet 1865, François-Edouard Raynal a écrit, dans un style dynamique, le récit de sa survie dans des conditions extrêmes où seuls les poissons de mer étaient comestibles. On ne peut que rester stupéfait devant l'inventivité de ces naufragés qui avaient fabriqué du ciment avec des coquillages et confectionné des vêtements en tannant des peaux de phoque. Très populaire en France jusqu'à la Première Guerre mondiale – le livre était l'un des prix les plus distribués en fin d'année scolaire –, ce récit d'aventure reste un formidable témoignage de courage. En bonus, des illustrations de la première édition publiée par la librairie Hachette en 1870. **D. P.**

Les Naufragés ou vingt mois sur un récif des îles Auckland (1863-1864), coll. Mémoire d'homme, Ginkgo Editeur, 25 €.

Près de
30%
de réduction*

DÉCOUVREZ TOUT

TOUS LES DEUX MOIS, REVIVEZ LES GRANDS ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE !

Connaître le passé pour mieux comprendre le présent, GEO Histoire vous invite à revisiter l'histoire avec l'excellence journalistique de GEO.
Photos d'époque, récits inédits, documents d'archives exclusifs, entretiens avec de grands personnages... Plongez au cœur des sujets et **découvrez l'intensité de notre histoire.**

L'UNIVERS GEO !

+

1 an - 12 numéros

NOTRE MISSION : VOUS PERMETTRE DE VOIR LE MONDE AUTREMENT

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez mieux comprendre le monde et ses enjeux ? Découvrez chaque mois GEO, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre envie de découverte et d'ailleurs.

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO HISTOIRE - Libre réponse 10005 Service abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

☑ **OUI, JE M'ABONNE À GEO HISTOIRE ET GEO**

1 JE CHOISIS MON OFFRE

■ **OFFRE LIBERTÉ** (18 nos / an)
GEO HISTOIRE + GEO
6€25/mois au lieu de ~~9€35~~*.

MEILLEURE OFFRE

Je bénéficie ainsi d'un tarif plus avantageux, et je règle mon abonnement tout en douceur grâce au prélèvement automatique. Je recevrai l'autorisation à remplir. J'ai bien noté que je pourrais résilier ce service à tout moment par simple lettre ou appel.

› **0€** aujourd'hui
› **Sans frais** supplémentaire
› Payez en **petites mensualités**

□ **OFFRE COMPTANT** (1 an / 18 nos)
GEO HISTOIRE + GEO 79€90 au lieu de ~~112€80*~~
Je règle mon abonnement ci-dessous.

□ Je préfère m'abonner à **GEO HISTOIRE SEUL** (1 an / 6 nos)
pour **31€** au lieu de ~~41€40*~~

2 JE M'ABONNE

-10% supplémentaires en vous abonnant en ligne

En ligne sur prismashop.fr *+ simple + rapide* et *+ sécurisé*

ETAPE 1 RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT SUR LE SITE WWW.PRISMASHOP.FR

ETAPE 2 CLIQUEZ SUR « MON OFFRE MAGAZINE » — Mon offre magazine

ETAPE 3 SAISISSEZ LE CODE OFFRE MAGAZINE INDIQUÉ CI-DESSOUS

GHI41D

Me réabonner | Mon offre magazine
Commandez en reportant ci-dessous le code qui figure sur votre coupon ou magazine.
Code offre :
Voir l'offre

Paiement sécurisé en ligne VISA PayPal

Par courrier en complétant les informations ci-dessous :

Mes coordonnées (obligatoire**) : □ Mme □ M.
Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
..... Code postal : .....
Ville : .....

Par téléphone 0 826 963 964 Service 0,20 € / min + prix appel

Par SMS en envoyant GHI 41D au 32321 *(sms non surtaxé)* SMS+

3 JE RÈGLE MON ABONNEMENT

Si j'opte pour l'offre comptant, je choisis mon mode de règlement ci-dessous :

□ Chèque bancaire à l'ordre de GEO Histoire
□ Carte bancaire (Visa, Mastercard)

N° : □□□□ □□□□ □□□□ □□□□
Date d'expiration : MM / AA
Cryptogramme : □□□

Signature obligatoire :

*Prix de vente au numéro. Pour l'option liberté, pour une durée minimum de 12 prélèvements. ** A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Photos non contractuelles. Délai de livraison du premier numéro: 2 mois. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cil@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse – 92230 Gennevilliers. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.

VOTRE CODE OFFRE
GHI41D

REVUE

QUAND LA GUERRE S'AFFICHE

Quatre fois par an, *Dans l'Histoire*, une nouvelle publication pour curieux et passionnés, permet d'approfondir un sujet historique d'une façon originale qui comblera les bibliophiles. Ce premier numéro propose ainsi de projeter un nouvel éclairage sur la Première Guerre mondiale, à travers l'iconographie d'une bataille un peu particulière : celle qui opposait les belligérants à travers les affiches. La première guerre de communication de l'époque contemporaine ! «*Your chums are fighting, why aren't you ?*» («Tes camarades se battent, pourquoi pas toi ?») interpelle ainsi une affiche canadienne de 1914 avec un militaire en ombre chinoise. Dans les pays alliés, France, Angleterre, Etats-Unis, Canada, ou encore Australie et Nouvelle-Zélande, tout comme dans le camp d'en face, en Allemagne ou en Autriche-Hongrie, la propagande faisait rage pour inciter à la mobilisation.

Parmi les 200 affiches réunies pour ce numéro, toutes issues d'une collection privée, certaines témoignent des grandes heures du conflit, de la vie des populations civiles et des préoccupations de l'époque : patriotisme, soif de vengeance, effort de guerre, soutien aux blessés, lutte contre le bolchevisme... D'autres reflètent l'esprit de l'immédiat après-guerre, et la paix enfin retrouvée. Ces œuvres d'art, souvent réalisées par de grands artistes, constituent également de précieux témoignages sur l'évolution et la richesse des courants esthétiques de cette période. ■

La Guerre des affiches 1914-1918, Dans l'Histoire, n° 1, 19,99 €. Chez votre marchand de journaux.

BEAU LIVRE

Le D-Day en images

Le 6 juin 1944, les forces alliées débarquaient sur les côtes normandes. Une opération couronnée de succès, qui, ouvrant la route de Paris, devait préluder à la libération de la France. C'est ce que raconte ce livre, constitué d'une collection de photographies prises par de simples soldats impliqués dans la plus grande opération de débarquement de l'Histoire. Ce voyage vous guidera des ports et aérodromes anglais jusqu'aux villes et villages dévastés du Cotentin, en passant par les lieux emblématiques que sont Gold, Omaha ou Utah Beach.

D-Day, éd. Prisma, 29,95 €. En librairie.

GUIDE

Bien préparer son voyage

Voilà le guide idéal pour tous les voyageurs. Ce *GEOBook* a été conçu pour faire naître les envies et permettre de bien s'organiser pour réussir ses vacances. Avec ses tableaux synthétiques, ses fiches pays et ses conseils, il permet d'identifier en quelques minutes où aller, quand partir, que voir, que faire. Quelle île grecque mérite le voyage ? Est-il judicieux d'aller au Mexique en août ? Quelle précaution prendre pour aller au Rajasthan ? Cent vingt pays et les dernières tendances de voyage sont passés au crible avec tout le sérieux et l'expérience de *GEO*.

GEOBook, 120 pays, 7 000 idées, éd. Prisma, 29,95 €. En librairie.

GEO

L'ABONNEMENT À GEO HISTOIRE

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Téléphone :

0 808 809 063 Service gratuit + prix appel

Pour s'abonner sur Internet, connectez-vous sur geohi.club. Anciens numéros | geohi.club (cliquez sur «achetez un numéro en numérique») ou sur l'appli GEO le mag (iOS ou Android). *Abonnement 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 41,40 €. Abonnement 12 numéros GEO (1 an) + 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 112, 20 €.*

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex. Standard : **01 73 05 45 45** (pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom).

Rédacteur en chef : Eric Meyer.
Secrétariat : Corinne Barougier (6061).
Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073).
Directrice artistique : Delphine Denis (4873)
Chefs de service : Frédéric Granier (4576), Cyril Guinet (6055), David Peyrat (5859).
Premier secrétaire de rédaction : François Chanvin (6162)
Chef de studio : Béatrice Gaulier (5943).
Service photo : Claire Brault (5950) et Agnès Dessuant (6021), chefs de service, Fay Torres-Yap (E.-U.).
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110).
geo.fr et réseaux sociaux : Claire Frayssinet, chef de service (5365), Lélia Santacroce, rédactrice (4738), Elodie Montrézer, cadreuse-monteuse (6536) et Claire Brossillon, community manager (6079).

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :
Pierre Antilogus, Antoine Bourguilleau, Anne Daubrée, Christèle Dedebant, Valérie Kubiak, Jean-Baptiste Michel, Francisque Oeschger, Marc Oualmon, Hubert Prolongeau, Christophe Quillien, Volker Saux, Isabelle Spaak, François Vey. Secrétaires de rédaction : Valérie Doux, Valérie Malek. Rédactrices graphistes : Alice Checcaglini, Cathy Collet, Louise Godard, Patricia Lavaqueric, Sophie Tesson. Rédactrice photos : Virginie Terrasse. Cartographe : Sophie Panchet.

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340), Mélanie Moitié (4759).

Magazine édité par
PRISMA MEDIA
13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Les principaux associés sont Média Communication S.A.S. et Gruner und Jahr Communication GmbH.

Directeur de la publication : Rolf Heinz
Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis
Directrice marketing et business développement : Dorothée Fluckiger
Chef de groupe : Hélène Coin
Directrice des événements et licences : Julie Le Floch-Dordain

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directeur exécutif Prisma Media Solutions : Philipp Schmidt (5188).
Directrice exécutive adjointe PMS Premium : Anouk Kool (4949).
Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (6449)
Brand solutions director : Arnaud Maillard (4981)
Automobile & luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (4528)
Account director : Florence Pirault (4981)
Senior account managers : Evelyne Allain Tholy (6424), Amandine Lemaignen (5694)
Trading managers : Tom Mesnil (4881), Virginie Viot (4529)
Directrice exécutive adjointe innovation : Virginie Lobot (6448)
Directrice déléguée créative room : Viviane Rouvier (5110)
Directeur délégué data room : Jérôme de Lempdes (4679)
Planning manager : Rachel Eyango (4639)
Assistante commerciale : Catherine Pintus (6461)
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338)
Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025)
Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada (5465)
Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat : 5674

Photogravure : MOHN Media Allemagne,
Impression en France : Imprimerie Pollin, Z.I. de Chasnais 85407 Luçon
Provenance du papier : Belgique. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : P_{tot} 0,1 kg/To de papier.
© Prisma Média 2018.
Dépôt légal : septembre 2018.
Diffusion Presstalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012.
Numéro de Commission paritaire : 0422 K 89010.

A l'occasion de la sortie du nouvel album
de Lucky Luke, *Un Cow-Boy à Paris*,
GEO Histoire raconte la fabuleuse conquête de
l'Ouest. Bandits en tous genres, shérifs
implacables, construction du chemin de fer et
fièvre de l'or... C'est le folklore et l'imaginaire
du western qui sont ici décryptés et analysés par
nos journalistes et historiens. Avec pour guide, bien sûr,
l'homme qui tire plus vite que son ombre...

GEO HISTOIRE